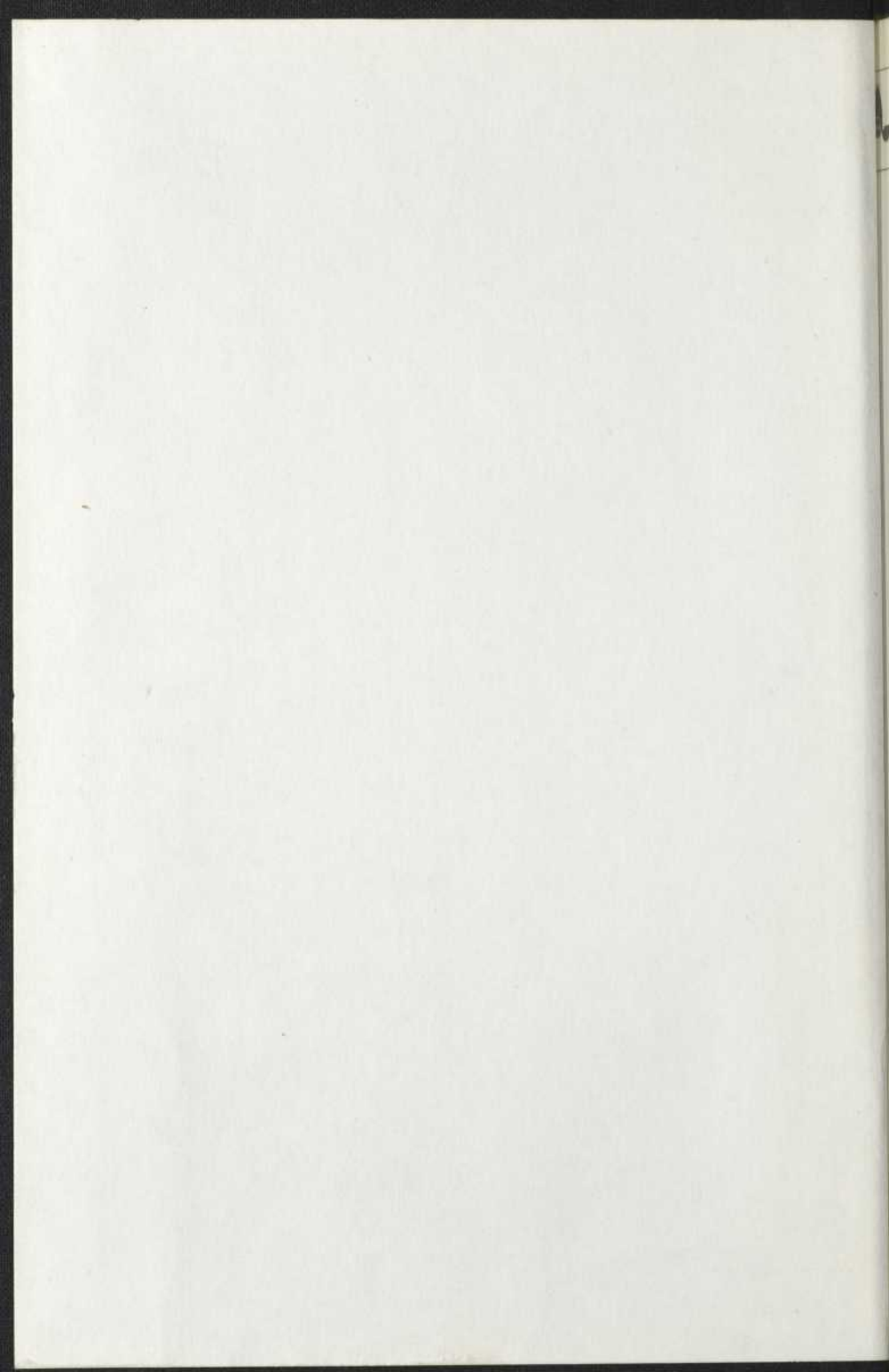




Bibliothèque Nationale du Québec

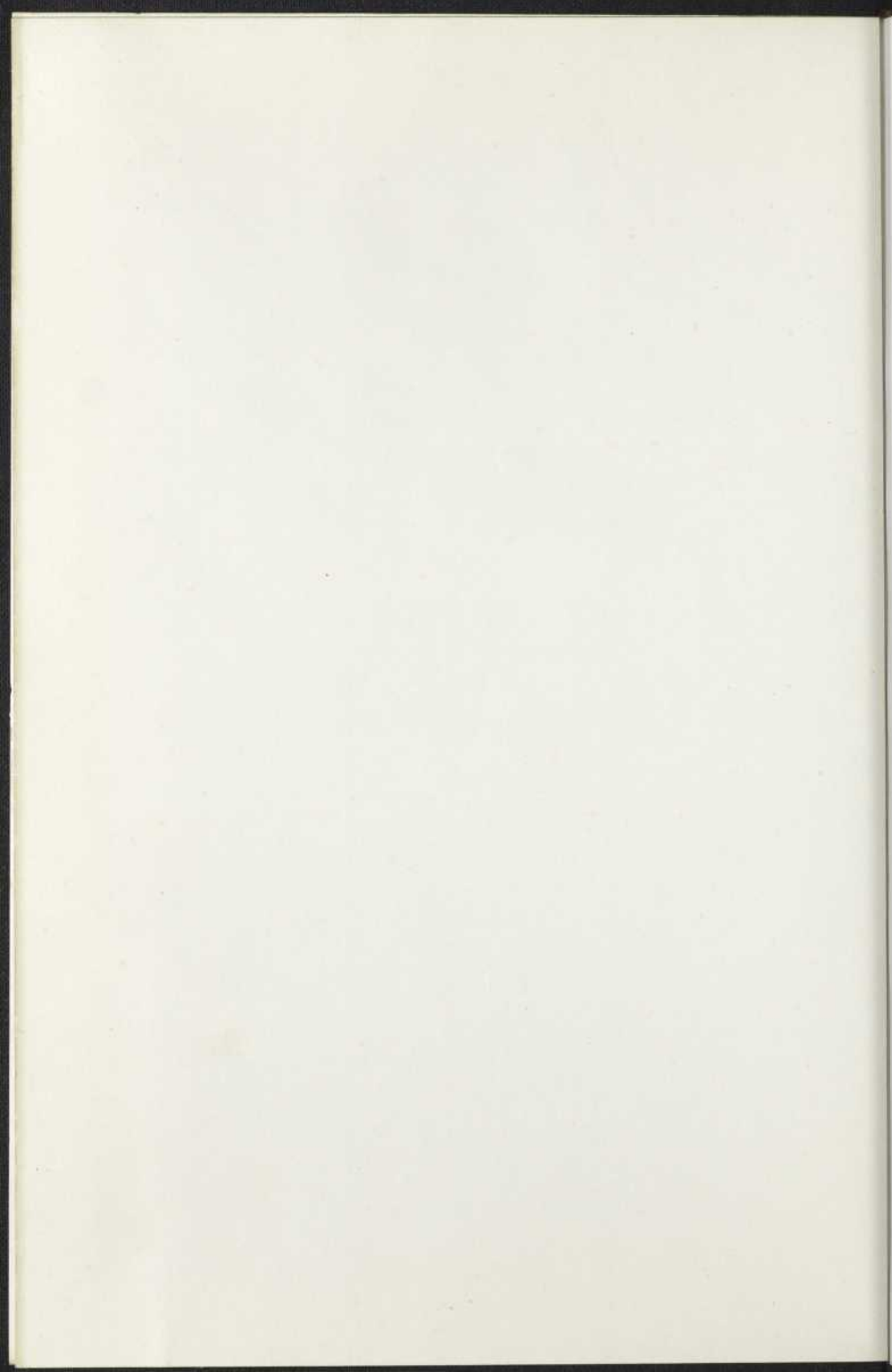
CONTES
DE LA LEVÉE



Robert LALONDE



CONTES DE LA LIÈVRE



Les Contes de la Lièvre

*de Robert Lalonde
est le second volume
de la collection le goglu
aux Éditions de l'Aurore*

Las Casas de la Llave
12 Regent Street
and the adjacent building
the old residence of the
late John de la Llave

LES CONTES DE LA LIÈVRE

CONTES
DE LA LIÈVRE

L'AURORA

du même auteur

RAFALES DE BRAISE, poésie

Éditions Atys, Montréal, 1965

AILLEURS EST EN CE MONDE, contes

Éditions de l'Arc, Québec, 1966

CHARIVARI DES RUES, poésie

Éditions Atys, Montréal, 1970

KABIR KOUBA, poésie

Éditions Atys, Montréal, 1971

LES CONTES DU PORTAGE, contes

Éditions Leméac, Montréal, 1973.

Robert LALONDE

CONTES DE LA LIÈVRE

L'AUREORE



Les Éditions de l'Aurore
221 ouest, rue Saint-Paul
Montréal.

Directeurs: Victor-Lévy Beaulieu, Léandre Bergeron; adminis-
tration: Guy Saint-Jean; production: Gilles LaMontagne, Roger
Des Roches; conception graphique: Philippe Trempe; maquette
de la couverture: Mario Leclerc; illustrations: Michel Catudal;
correction: André Roy.

DISTRIBUTION:

La Maison de Diffusion-Québec
221 ouest, rue Saint-Paul
Montréal.
Tél.: 845-2535

GR
113
08 L 28
FS
ISBN 0-88532-010-7

© Robert Lalonde, 1974

Dépôt légal — 4ième trimestre 1974
Bibliothèque nationale du Québec

B7401724

Tout est possible

Le Ballon de papier	29
Le Petit Tapis Blanc	31
Le Prince Albert dans l'eau	33
Le Petit Prince	35
Le Petit Prince et le Petit Prince	37
Le Petit Prince et le Petit Prince	39
Le Petit Prince et le Petit Prince	41
Le Petit Prince et le Petit Prince	43
Le Petit Prince et le Petit Prince	45

*Ce recueil est dédié à mes parents,
Ed et Simone Lalonde*

Let History of Nations
All about the South-Sea
Nations

Chapters: Victor-Louis Bernatchez, Leonard Beaudin, Joseph
Bélisle, Jean-François Bouchard, Gilles G. Gauthier, Roger
G. Gauthier, Gauthier Gauthier, Philippe Gauthier, Gauthier
de la Gauthier, Jean Gauthier, Gauthier Gauthier, Michel Gauthier,
Gauthier Gauthier.

Let History of Nations
All about the South-Sea
Nations
Gauthier Gauthier
Gauthier Gauthier

Let History of Nations
All about the South-Sea
Nations

Let History of Nations
All about the South-Sea
Nations
Gauthier Gauthier
Gauthier Gauthier

Table des contes

AVANT-PROPOS	11
CONTES	
La Belle Jarretière Verte	29
Le Gros Taureau blanc	47
Le Prince Albert Sans Peur	69
La Manchotte	83
L'Ours blanc	109
La Princesse aux cheveux d'or	131
Les Trois Perdrix blanches	153
Le Conte du Beau Sauvage	181

Table of contents

1. The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the book.	1
2. The second part of the book is devoted to a detailed description of the various methods used in the study.	10
3. The third part of the book is devoted to a detailed description of the various results obtained in the study.	20
4. The fourth part of the book is devoted to a detailed description of the various conclusions drawn from the study.	30
5. The fifth part of the book is devoted to a detailed description of the various suggestions for further research.	40
6. The sixth part of the book is devoted to a detailed description of the various references cited in the study.	50
7. The seventh part of the book is devoted to a detailed description of the various appendices included in the study.	60
8. The eighth part of the book is devoted to a detailed description of the various indexes included in the study.	70
9. The ninth part of the book is devoted to a detailed description of the various tables included in the study.	80
10. The tenth part of the book is devoted to a detailed description of the various figures included in the study.	90

Avant-propos

Je voudrais tracer ici un bref historique du conteur, de la tradition orale et de ses multiples ramifications.

Aux premiers temps de la colonie, la cognée s'abat sur les arbres ; les hommes construisent des forts en bois rond et en pierre. Ces premiers chantiers, le long des cours d'eau, ont sans doute vu naître, tant à Québec qu'aux Trois-Rivières, tant à Ville-Marie qu'en Acadie, des veillées riches en contes et en récits d'aventures.

Et de saison en saison, les coureurs de bois vont et viennent, et animent, après leurs contacts avec les Amérindiens, ces soirées avec leurs histoires et leurs exploits.

Dans tous les Pays-d'en-Haut, le long du Saint-Laurent, du Richelieu, de l'Outaouais, de l'Illinois, sur la Côte-Nord, sur les bords des Grands-Lacs, ces intrépides recherchent les terres nouvelles et les nouvelles routes de fourrure. Ces premiers coureurs de bois, avec Etienne Brûlé et Grenoble en tête, servent de guides, d'interprètes et d'explorateurs. Avec leurs moyens de transport que sont le canot, la raquette, les attelages de chiens, ils peuvent parcourir des distances inouïes pour l'époque.

Ils nous ont laissé quelques témoignages, particulièrement sous forme de légendes et de chansons. Dans la correspondance des témoins de l'époque, on trouve aussi de nombreuses précisions sur leurs faits et gestes.

C'est au chant de l'alouette qu'ils bravent les cours

d'eau et qu'ils pénètrent les premiers, entre 1605 et 1650 environ, dans les territoires amérindiens. (L'ouvrage de Michel Cartier, de l'Université de Montréal, *Le Coureur de bois*, m'a aidé à établir cette chronologie ainsi que l'approche du milieu du coureur de bois.)

Vint ensuite la période des trappeurs: de 1650 à 1675, quelques hommes s'essaient à la chasse au castor et au vison. Leurs tentatives et leurs efforts doivent s'appuyer sur les recommandations des Amérindiens qui, seuls, connaissent suffisamment ce genre de métier. Les légendes et coutumes amérindiennes auront sans doute, encore ici, une large influence sur les habitudes et le langage de ces trappeurs.

De 1675 à 1860, nous sommes en pleine apogée de la traite des fourrures et de ces voyageurs libres de toute dépendance. C'est la vie joyeuse en forêt, l'ère des libations à l'eau-de-vie, des longues soirées en palabres avec le calumet de paix. La langue de communication est celle des Amérindiens. Le négoce de la fourrure bat son plein avec différentes compagnies qui se disputent les territoires les plus fertiles. Inutile de souligner qu'ici encore les légendes ont libre cours et que l'Amérindien goûte particulièrement ces longues soirées de dialogues. Ces voyageurs à la parlure imagée s'appelaient les « engagés »: ils portaient ainsi, pour le compte des compagnies de fourrure (celles des Cents Associés, du Grand Nord, de la Baie d'Hudson, etc.), chez les Amérindiens pendant une période d'un an environ, selon leur contrat et l'endroit désigné.

La tradition orale suit son cours, se perpétuant ainsi jusqu'à la période des forestiers, de 1808 à 1908.

Apparaissent, ici, le bûcheron, le cageux et le draveur. Ces types d'hommes œuvrent à la coupe de bois et se recrutent, surtout, parmi les descendants des coureurs de bois, ces semi-sédentaires et aventureux. Que ce soit le bûcheron qui coupe les billots, le cageux qui les fait passer d'un cours d'eau à l'autre sous forme de cages ou le draveur qui, piaule à la main, les pousse, tous travaillent le long des mêmes cours d'eau fréquentés par les coureurs de bois.

À ce moment, la tradition orale s'affermir, prend de l'ampleur, car les soirées d'hiver dans les chantiers sont longues et dures, et le conteur procure le seul divertissement. Les compagnies de bois n'hésitent pas à offrir à ce dernier un contrat permanent, tant son rôle devient important.

Où le conteur tire-t-il ces légendes dont le répertoire semble inépuisable? Une étude poussée nous permettrait de constater leur origine européenne et amérindienne et que le conteur s'est tout simplement servi de la tradition orale en vigueur à cette époque. Où il allait, ainsi les hommes allaient. Et nous le retrouvons aujourd'hui, avec ses mille et un souvenirs d'une époque pas si lointaine, retraits dans un village quelconque.

De nos jours, dans les chantiers modernes, des hommes témoignent encore de cette tradition orale toujours vivace. La plupart d'entre-eux sont constructeurs de chantiers et de routes, camionneurs, pilotes de brousse, prospecteurs et, à l'occasion, trappeurs. On les retrouve sur les barrages, dans les mines, sur les ponts, dans un coin du pays qui se développe comme l'Abitibi, Elliot Lake, la Manicouagan et la Baie Ja-

mes. Pour la paye, ils deviennent gens d'errance, de mouvance; nomades sédentaires qui s'absentent au loin pour un temps indéterminé.

Tels furent ces hommes, tel fut le conteur, un pareil à eux-autres, un nomade qui les suivait partout, qui faisait de menus travaux autour du chantier et qui l'été, était engagé sur les bateaux des Grands-Lacs pour distraire les passagers.

C'est ainsi qu'à l'été 1971, Louise Lapointe et moi avons parcouru une partie du Nord-Ontario et du Nord du Québec à la recherche de cet homme rarissime, de ce conteur enjoué, vif et moqueur, qui, d'un tour de main, d'une parole, était le clou des veillées, de ce parleur qui était aussi doué pour la musique (violon, accordéon, ruine-babine) et l'acrobatie même; devant les gens amusés, il marchait sur les mains, touchait le plafond de son pied, pouvait faire danser un balai et faire parler le diable aux cartes.

Cet homme, nous l'avons trouvé en la personne de Jos Provost (aujourd'hui décédé), à Notre-Dame-du-Laus (paroisse située sur la rivière du Lièvre qui, avec la Gatineau, fut fertile en conteurs de toutes sortes).

Mais avant de vous présenter Jos Provost, il serait fort opportun ici de connaître l'endroit où il a vécu.

Sur la rivière du Lièvre, j'ai trouvé dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. VI, juin 1952, un article de Victor Morin (pp. 10 à 15): «L'emplacement du fort de Dollard des Ormeaux». J'en cite, tel quel, un extrait:

«Nous voici donc quelque peu renseignés sur l'endroit où la vaillante phalange de Ville-Marie va rencontrer les guerriers Iroquois qui descen-

dent la Rivière Ottawa pour opérer leur fonction avec ceux qui sont venus camper dans les îles du lac Saint-Pierre par la voie du Richelieu. C'est au pied du rapide, à une douzaine de milles de l'île de Montréal et le « méchant fort » qu'ils y trouvent pour se retrancher avait été construit par des Algonquins l'année précédente, près d'un coteau voisin et à *deux cents pas (soit environ cinq cents pieds)* de la rivière. L'endroit est bien choisi comme lieu d'embuscade, car les canotiers qui montent le courant doivent mettre pied à terre en ce lieu pour y faire un « portage » afin de contourner le rapide, alors que ceux qui le descendent sont tenus de naviguer « file à file » en longeant le rivage par le « passage infailible » afin de ne pas chavirer dans les eaux du saut, les voyageurs qui « montent » et ceux qui « descendent » la rivière ayant pour objectif la petite baie qui tourne en remous au pied du rapide.

On nous dira peut-être : « Mais sur quoi vous appuyez-vous pour dire que la route suivie par Dollard et ses compagnons était celle de la rive *nord* de l'Ottawa alors que la navigation sur l'eau calme et le portage au long des rapides pouvaient se faire également par la rive sud où l'Équipe géologique a trouvé les traces du fort qui répondrait beaucoup mieux à l'idée qu'on peut se faire d'un siège de vingt-six jours ? »

La réponse est bien simple.

Si les Relations des Jésuites, les historiens, les missionnaires, les coureurs de bois, les voyageurs, les chefs d'expédition et la plupart de ceux qui ont laissé des Mémoires n'ont pas cru nécessaire de donner des précisions sur la route qu'ils sui-

vaient en se rendant vers les territoires du nord et de l'ouest, c'est qu'il n'y en avait qu'une qui était généralement suivie, depuis Champlain qui y avait perdu son astrolabe en 1613, jusqu'aux Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest en 1825¹. On remontait la rivière Ottawa en faisant portage sur sa rive nord en face des rapides et on la descendait par le « passage infaillible » le long de cette même rive. C'est également cette route que suivaient les Iroquois dans leurs chasses d'hiver sur les rivières du Lièvre et de la Petite Nation; on se rendait par la rivière Ottawa jusqu'à la Mattawa où l'on bifurquait vers le nord pour aller à la baie d'Hudson ou vers l'ouest pour les Grands Lacs. C'est également elle que les autorités militaires et civiles ont officiellement reconnue plus tard en y creusant le canal de Carillon à Grenville, lorsque la nécessité s'en est fait sentir, ainsi que la Compagnie de Chemin de fer *Montreal and Bytown* pour y faciliter le transport des marchandises.

Le journal très minutieux et circonstancié de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson, accompli par voie de terre en 1686, nous en fournit la preuve précise en même temps qu'il situe exactement le théâtre du combat du Long Sault². Il conduisit un parti de trente sol-

1. Dans un article publié au mois de janvier 1951 du *Canadian Geographical Journal*, George R. Rummey l'indique clairement et l'accompagne d'illustrations comme étant la route suivie, par la rivière Ottawa et le Lac Nipissing, pour se rendre en canot vers les territoires de l'Ouest.

2. Le manuscrit original de ce précieux document fait partie de la collection Clairambault. Il est catalogué sous le No 1026 à la Bibliothèque Nationale de France à Paris et il a été publié pour la première fois par les besoins de l'abbé Ivanhoë Caron à Beauceville en 1918.

dates des troupes régulières et soixante-dix hommes entraînés à ces voyages difficiles, assisté de Jacques Lemoyne de Sainte-Hélène, Pierre Lemoyne d'Iberville, Paul Lemoyne de Maricourt, Zacharie Robutel de la Noue, beau-frère des trois précédents, et de Pierre Allemand, pilote renommé et commissaire des vivres, avec le Rév. Père Silvy en qualité d'aumônier. Les extraits suivants du journal de cette expédition, commencée à Montréal le 30 mars 1686, nous conduisent jusqu'à Mattawan qui fut atteint le 12 mai suivant; nous en respectons le style et l'orthographe.

«Le lendemain, dernier jour du mois, plusieurs de nos gens enfoncèrent dans la glace qui se trouva si mole que cela obligea le Sr. de St. Germain à renvoyer ses bœufs qui enfoncèrent de nouveau à vingt pas du camp, avec leurs traines et furent sauvés par le secours que l'on leur donna... Je campé dans un anse où je trouvai le sieur de la Forest, capitaine dans les troupes que commande Monsieur de la Salle, qui allait aux Illinois avec un équipage de trois canots, tenant notre route jusques au Mattaouan.

Le premier avril, je séjourné, tout mon équipage n'ayant pu suivre le jour précédent, me contentant de faire prendre le devant à ceux qui se trouvèrent en état de continuer la marche, qu'un dégel rendit extrêmement pénible, estant obliger dans le chemin de traîner leur bagage, marchand dans la neige fondue jusques aux jambe. Ils furent camper dans l'isle de Carillon³ où un gros

3. Ce nom lui vient de la Seigneurie concédée à Philippe Carrion du Fresnay en 1670 et du privilège de traite de pelleterie qui lui fut accordé sur la rivière Ottawa en même temps. Il s'est par la suite étendu à la paroisse et au village du même nom.

arbre poury tomba sur un de leurs canots et l'écrasa de sa chute, ce qui m'obligea, sur l'avis que j'en eu de commander du monde pour aller quérir un autre au bout de l'isle.

Le deuxième avril, je me rendis avec le reste de mon détachement à l'isle de Carillon accompagné du R.P. Silvie, qui me joignit ce jour la... Le troisième jour d'avril, je séjourné à cause de la pluie mais aiant gelé toute la nuit, je fus camper le 4^e, au pied du Long Sault. Je marchais avec une épée amenchée dont je sondais la glace fine qui sestait faite la nuit précédente... faisant fond sur la grosse glace que je m'imaginais trouver dessous, mais l'usage fréquent que je fis de mon épée me fist connaître mon erreur et le danger où j'étais qui m'obligea de quitter le canal⁴ où je marchais comme par le plus court, et de continuer la route le long de la terre. Le R.P. Silvie me suivait pas à pas, et courant les mêmes risques. Nous vîmes au bout du Long-Sault, les vestiges où dix sept français soutinrent, pendant les antiennes guerres des Iroquois, l'effort de sept cents de ces barbares dont ils tuèrent et blessèrent un nombre très considérable...

Le cinquième jour d'avril, ceux qui étaient restez derrière arrivèrent au camp, où nous séjournames pour raccommorder nos canots, les régommer et faire perches et avirons, estant obligés à toutes ces précautions d'autant que nous estions au pied d'un rapide qui ne gèle jamais et où il fallait traîner et percher. Ainsi le Sr. de St. Germain que j'avais envoyé reconnaître le bordage

4. C'est-à-dire la baie dormante aboutissant au « passage infailible » où l'eau était plus calme.

par dedans le bois, m'ayant assuré que le portage estait impossible, cela me fist resoudre de monter le rapide comme en plain esté, c'est à dire dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Le neufvième avril, messieurs de Ste hélène et d'hyberville, accompagnez d'habiles canoteurs, commencèrent à monter le Long Sault⁵. Ils portèrent leurs bagages au-dessus du premier rapide qui est à une lieue de la pointe du lac du nom des Deux Montagnes⁶ qui commence au bout de l'isle de Montréal et finit au pied du Long Sault...

Le dixième avril, je fis partir les canots qui estaient restez au camp, et m'acheminé dans le bois le long de l'eau avec le P. Silvie et ceux qui n'estaient pas nécessaires pour aider à monter les canots dont plusieurs furent endommagés... L'unzième avril je fus dans mon canot alège aiant avec moi messieurs d'hyberville et de St. Germain pour visiter le chemin suivy de trois canots et du monde nécessaire pour en faire un (chemin) dans un portage de la longueur d'une portée de fusil⁷.

Le dix neuvième, nous décampâmes de fort bonne heure pour aller à un lieu nommé la chaudière à environ neuf lieues de là⁸, ce que nous ne pûmes faire à cause qu'il fallut s'arrester pour raccommoder nos canots. Nous passâmes la ri-

5. C'est-à-dire les trois rapides qui se trouvent dans l'espace aujourd'hui compris entre Carillon et Grenville.

6. C'est l'endroit que le chevalier de Troyes a précédemment indiqué comme étant celui du fort où dix sept Français ont subi l'assaut de sept cents Iroquois.

7. C'est le deuxième portage en montant la rivière, c'est-à-dire celui qui était nécessaire pour éviter la Chute à Blondeau. Cette chute a été presque totalement «noyée» en 1830 par la construction de la digue de Carillon.

8. C'est la chute de la Chaudière située entre les villes actuelles de Hull et Ottawa.

vière du lièvre⁹ pour y prendre un (canot), qui, y estait, qu'il fallut regommer tout à neuf aiant passé là l'hyver. Nous fumes camper à deux lieues plus haut où tous les canots à cinq ou six près nous vinrent joindre le lendemain. Pendant toute cette route nous avons fait plusieurs fois rencontre de troupes d'Iroquois Chrestiens qui nous pressoient charitablement de séjourner dans des endroits où ils offraient de nous régaler, ce que ne pouvant leur accorder pour faire plus de diligence...

Le douzième may, nous allâmes à Mataouan qui signifie en langue sauvage «fourche de rivière», y en ayant effectivement une en cet endroit dont la gauche, qui est au sud, est le chemin des outaouais et la droite, qui est au nord, par conséquent mon chemin, conduit aux Themiskamingue... Je disné avec le Sr. Juchereau qui venait de Michilmakina, et s'en allait à Québeck en grande diligence, porter des nouvelles à Mr. le marquis de Denonville.»

Cette citation que nous avons copieusement reproduite à dessein suffira-t-elle à convaincre les plus incrédules que la route suivie par les Iroquois pour monter à leurs terrains de chasse des rivières de la Petite Nation, du Lièvre et de la Gatineau, de même que par les découvreurs, missionnaires, coureurs de bois et militaires pour se rendre à Michillimakinac et dans la région des Grands Lacs, ainsi que le «passage infallible» pour en descendre en lisière des rapides du Long-Sault, lon-

9. Remarquons ici que la rivière du Lièvre coule sur la rive nord de l'Outaouais, de sorte que la route suivie était bien située sur la rive nord.

geaient la rivière nord de la rivière des Outaouais, et que pour y rencontrer *infailliblement* l'ennemi, c'est là que Dollard et ses compagnons devaient aller se poster ?

Suffira-t-elle à leur prouver que « les vestiges où dis-sept Français soutinrent... l'effort de sept cents de ces barbares » *se trouvaient au pied du dernier des trois rapides du Long Sault* où le chevalier de Troyes s'en fut camper le 4 avril 1686, jour où il visita, en compagnie du Rév. Père Silvy, le lieu de ce combat et où il séjourna jusqu'au 10 avril pour regommer ses canots et tailler des perches et avirons afin de remonter les rapides ?

Si ce témoignage, qui est d'ordre historique et traditionnel, ne leur semble pas assez concluant, nous leur en fournirons deux autres, d'ordre scientifique ceux-là, afin de vaincre leur entêtement : le premier basé sur l'*hydrographie* et le second sur la *topographie* des lieux.

L'abbé Arthur Guindon, prêtre de Saint-Sulpice, a fait une étude spéciale de l'hydrographie des deux rives du Long-Sault, tant sur place qu'au moyen des cartes dressées avant et après la construction des canaux de Carillon à Grenville et du barrage qui a pratiquement fait disparaître la Chute à Blondeau. Or il a publié, dans le journal *Le Devoir* en date du 6 août 1910, un article très concluant, accompagné d'un graphique explicite où il démontre à l'évidence que, surtout avant la construction de la digue de Carillon, les eaux du rapide se précipitaient impétueusement de la rive sud vers la rive nord et que les « draveurs » des « cages de bois » avaient toutes les difficultés possibles à empêcher leurs radeaux d'aller se briser

sur les rocs de la rive sud à cet endroit.»

À cet article qui se passe de commentaires, je voudrais en ajouter un autre, celui de l'Abbé Lionel Groulx sur la rivière du Lièvre. Il est tiré de la même *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. XIV, pp. 367 à 369:

« Nous publions ici, en appendices, quelques extraits de nos cours inédits d'Histoire du Canada. On y lira de brefs récits de quelques-unes des rencontres franco-iroquoises de jadis, rencontres qui font soupçonner la présence de maints forts retranchés sur l'Outaouais. On y apercevra aussi d'intéressants souvenirs de la riche histoire accrochée un peu partout aux rives de la « Grande Rivière ».

...En mai 1690, on trouve l'Iroquois sur la rivière Outaouais. Le 22 du mois, en toute hâte, le nouveau commandant de Michilimakinac, M. de Louvigny, s'est mis en route pour son poste. Chargé de présents considérables, il a pour mission de relever, dans l'ouest, le prestige français et d'empêcher Hurons et Outaouais, alliés de la Nouvelle-France, de se jeter dans les bras de l'ennemi. Frontenac a voulu adjoindre à Louvigny, l'éloquent et habile Nicolas Perrot dont il sait l'influence sur les nations d'en haut. Louvigny s'est mis en route à la tête d'un parti nombreux: 143 voyageurs canadiens, six sauvages du Nipissing, le parti le plus fort jamais envoyé dans les pays d'en haut. Frontenac a même voulu qu'une escorte de trente soldats, sous le commandement du sieur d'Hosta, capitaine réformé, protège le convoi jusqu'à l'île du Calumet. Les Iroquois ont repris leur vieille tactique de barrer la Grande Rivière entre

Montréal et les grands lacs. Louvigny devra démontrer aux sauvages de l'ouest que les Français peuvent débloquer la route. Au surplus plusieurs de ceux qui accompagnent Louvigny s'en vont chercher des fourrures immobilisées à Michilimackinac. Arrivé à proximité du rapide des Chats, près d'une longue pointe qui s'avance dans la rivière, le parti se heurte à treize ou quatorze canots iroquois. Trois canots de dix hommes chacun, commandés par d'Hosta et le lieutenant de La Jemmeraye, décident de déloger l'ennemi, pendant qu'à la tête de 60 hommes, Louvigny s'avance par terre. Les canots français tombent dans une embuscade. Une première décharge tue ou blesse huit hommes dans le seul canot de La Jemmeraye. Un peu de confusion s'ensuit. Louvigny appelle à l'aide Perrot. Dans une charge fougueuse, les deux chefs tombent sur les embusqués, leur tuent trente guerriers, en blessant un bon nombre, font quatre prisonniers. Le reste parvient à se sauver dans le plus grand désordre¹⁰.

...Prudence et timidité qu'expliquent, chez l'Iroquois, les misères que lui font alors, en son propre pays, les Indiens de l'ouest, auxquelles s'ajoutent les sévères corrections qu'il a reçues ici-même, en l'année 1691, et voire au printemps de 1692. Ce printemps-là, l'Iroquois, selon sa

10. RAPQ (1927-1928): 36. — La Potcherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale* (4 vol., Paris, 1722), III: 74-76, 83-84. — Nicolas Perrot, *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*, éd. Tailhan (Paris, 1964), 323-324. — Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France...* (éd. mineure, Paris, 1744), III: 81-82. — Mémoire de Champigny, nov. 1690, Archives du Canada, Collection Moreau de Saint-Méry, F3, 2-2: 304-307. — Voir aussi Chrestien Le Clercq, *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle France* (2 vol., Paris, 1691), II: 384-387.

méthode favorite, a entrepris de barrer l'Outaouais. Deux cents Onnontagués, entre autres, ayant à leur tête le célèbre chef, La Chaudière Noire, opèrent sur le haut de la rivière. Frontenac a fait partir un détachement de 3 Français et de 25 sauvages, sous le commandement de La Noue, pour escorter le Sieur de Saint-Michel et 43 Français, qui vont porter les ordres du gouverneur à Michilimakinac. L'escorte et le détachement s'en reviennent à quelques jours de distance, le parti de La Noue pour n'avoir pas vu d'Iroquois, le parti du Sieur de Saint-Michel pour avoir découvert l'ennemi un peu plus loin. À la fin de mai 29 canots d'Indiens des terres, Algonquins et Têtes-de-Boule, descendus par la Lièvre, s'en retournent, leur traite finie, avec une autre escorte de Saint-Michel et 30 Français, commandés par La Jemmeraye. Les Iroquois, bien postés au Long-Sault, foncent sur le parti. Forcés de se jeter dans le courant, ceux qui sont en canot chavirent. Une dizaine de Français perdent la vie; douze sont faits prisonniers, au nombre desquels deux Hertel et le Sieur Saint-Michel. Les autres et les sauvages prennent le bois, abandonnant sur la grève, quantité de munitions et de marchandises. La nouvelle de ce malheur arrive à Montréal le 18 juin, apportée par La Jemmeraye qui a pu s'échapper. Parti le lendemain avec 180 hommes, M. de Vaudreuil se rend sur les lieux sans rien découvrir. Au début de juillet quelques Iroquois paraissent aux environs de Montréal, s'emparent de deux habitants près du fort Rolland, de neuf à La Chesnaye, de deux autres à l'Île-Jésus. Averti par un Français fugitif que ces petites bandes appartiennent à l'armée de 150 Iroquois retranchés au Long-

Sault, M. de Vaudreuil repart, avec un parti de 500 hommes cette fois, surprend l'ennemi dans les bois, deux lieues au-dessus des rapides, le charge si vigoureusement que la nuit seule lui permet d'échapper. La Chaudière Noire a perdu 20 hommes tués ou prisonniers, sans compter les blessés : il a dû abandonner en outre le butin de son camp, 9 femmes, cinq enfants et quelques prisonniers français qu'on lui reprend.¹¹»

Sur Notre-Dame-du-Laus où vécut Jos Provost, voici ce qu'en dit le *Dictionnaire Magnan*, à la page 140 :

— *Notre-Dame-du-Laus*. Comté de Labelle. Diocèse de Mont-Laurier. Un curé réside dans cette paroisse depuis 1873, année de l'ouverture des registres. Le territoire de cette paroisse comprend la partie nord-ouest du canton de Wells et la partie sud-est du canton de McGill et une partie du canton Bigelow. Le village est agréablement situé sur les bords de la rivière du Lièvre, à 26 milles de la station de Gracefield, sur le parcours du chemin de fer Pacifique Canadien. L'église est construite sur le lot 49 du rang A du canton de Wells.

Le territoire de cette paroisse est compris dans les limites de la municipalité des cantons unis de Bigelow, Wells, Blake et McGill, laquelle fut érigée en vertu du Code municipal, le 1er janvier 1867.

La paroisse a été mise sous le patronage de Notre-Dame-du-Laus en souvenir d'un sanc-

11. Champigny au ministre, 5 octobre 1692, Archives du Canada, C 11A, 12-1 : 152-165. Frontenac a beaucoup exagéré l'importance de ce fait d'armes. Voir RAPQ (1927-1928) : 115-116.

taire de ce nom, en France.

Et selon d'autres sources prises sur place, nous avons appris que ce village était un ancien poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Sur Jos Provost, il nous a été possible de recueillir quelques témoignages nous confirmant qu'il était bien le conteur tant recherché. Populaire chez les uns, décrié chez les autres, il était le prototype de l'homme de chantier : plaisantin et joueur de tours, moqueur et fier-à-bras, il représentait bien la mentalité de cette époque où les mœurs étaient à la fois rudes et joyeuses, graves et austères, légères et ratourees.

Célibataire, il a voyagé d'un bord et de l'autre, particulièrement dans le Nord du Québec et de l'Ontario. De chantier en chantier, il a parcouru la rivière du Lièvre, puis l'Outaouais jusqu'à Sturgeon Falls et même, nous a-t-il dit, jusqu'aux bords des Grands-Lacs, dans le bout de Sainte-Marie.

Comme complément sur Jos Provost, voici une lettre du Père Cyrille Lévesque, de Notre-Dame-du-Laus, datée du 5 juin 1974 :

« Voici quelques faits relatifs à la vie de M. Joseph Provost. Il est né à Notre-Dame-du-Laus en 1894. Il fut un travailleur en forêt et fit le flottage des billots sur la « Lièvre ». Ce fut le gagne-pain de nos gens. Ce l'est encore en grande partie. La terre ne suffisait pas à faire vivre la plupart des colons. Aujourd'hui, le tourisme est un appoint important.

Revenons à M. Provost. Mon enquête n'est pas poussée mais une parole populaire m'en dit long. Quand les enfants se chiquaient, l'on disait : « Voyons, les enfants, c'est la bataille de Jos — Mathias — Edouard ».

Pour votre information, ils étaient 3 frères qui prenaient leur quota de bonne bière. La mesure, ils l'ignoraient. En somme, Jos était reconnu comme un « fort à bras » et un indésirable.

Dans les réunions de famille, on craignait ses abus qui dégénéraient en bataille.

Ses talents de conteur étaient remarquables. Les récits qui vont suivre en font foi. »

Lors de nos rencontres, Jos Provost s'animait et nous envoûtait durant une veillée entière. Revivait le bon vieux temps où la parenté et les amis se laissaient bercer au charme de ses récits. Très accueillant, il sut nous amener au pays des légendes qu'il maîtrisait encore très bien.

Ce sont huit contes de Jos Provost (dont plusieurs sont inédits) que nous vous livrons ici dans leur version intégrale. Notre répertoire québécois s'en trouve incontestablement enrichi.

ROBERT LALONDE

La Belle Jarretière Verte

Il était une fois, en haut du Grand Remous, près des rivières du Nord, un vieux garçon du nom de Tit-Jean qui vivait avec sa mère.

Paresseux et vantard, Tit-Jean passait son temps à jouer au billard à l'hôtel du village. S'il gagnait, il s'en vantait pendant des semaines, et s'il perdait, il n'en disait mot à personne.

Tous les jours, il disait à sa mère : « Aujourd'hui, je m'en vais jouer au billard. »

Et toujours, elle lui répondait : « Toé pis ton v'limeux de jouage de billard ! Un de ces jours, tu vas te faire avoir avec ça. » Mais qu'importe, Tit-Jean faisait toujours à sa tête et partait quand même.

Un jour, à l'hôtel du village, un homme s'amène avec, sur la tête, un bonnet rouge. Tit-Jean aussitôt lui dit en entrant : « Tiens, bonjour, Bonnet Rouge ! »

— Tiens bonjour Tit-Jean, qui t'a dit mon nom ?

— Je t'ai dit ça parce que t'as un bonnet rouge sur la tête.

— C'est bien mon mon, dit Bonnet Rouge, c'est toé le meilleur joueur de billard de la région ?

— Oui, on dit ça, c'est moé.

— Ben, on joue une partie... ? Et celui qui gagne aura de l'autre tout ce qu'il voudra... d'accord ?

— C'est bon, répondit Tit-Jean et la partie commença.

On se mesura du regard un long moment, puis dans un silence glacial, entouré des hommes du village,

Bonnet Rouge frappa les boules le premier. Les deux hommes furent tête-à-tête jusqu'à la fin, et Tit-Jean, par un coup de baguette bien placé, remporta finalement toute la partie. Bonnet Rouge n'en revenait pas ! C'était la première fois de sa vie qu'il se faisait battre, et il se promettait bien une revanche.

Tout joyeux, Tit-Jean, tel qu'entendu avec Bonnet Rouge, lui demanda ses bœufs à cornes d'or.

« Ouais ! maugréa celui-ci, les dents serrées, tu les auras mes bœufs à cornes d'or. Mais je te préviens, d'ici un an, je reviendrai pour une deuxième partie. » Et, sur ce, tête basse, Bonnet Rouge disparut dans la nuit.

De retour à la maison, très fier de son coup. Tit-Jean dit à sa mère : « Vous voyez... ! Avec mon jouage de billard, j'ai gagné 20 bœufs à cornes d'or. »

Mais, au bout d'un an, jour pour jour, Bonnet Rouge revint et lui demanda aussitôt : « On peut se reprendre... ? Et l'on gage comme la dernière fois ? Celui qui gagne aura de l'autre tout ce qu'il voudra ! »

— C'est entendu, répondit Tit-Jean. Et la partie commença.

L'on se guetta comme chien et loup, tantôt l'un, tantôt l'autre, presque à califourchon sur sa baguette. Bonnet Rouge eut beau déployer toute son adresse, mais il perdit encore une fois et Tit-Jean cette-fois-ci lui demanda : « Je veux voir tes quarante chevaux blancs bien installés dans mon écurie ! »

Bonnet Rouge, fort en colère, marmonna : « Tu les auras, mes quarante chevaux blancs, mais fais bien attention, t'es ben dur avec moé... il ne me reste plus qu'une fois à revenir. »

Au bout d'un an, jour pour jour, Bonnet Rouge revint et lui dit : « C'est la dernière fois qu'on joue ensemble, je ne viendrai plus jamais te bâdrer. »

La partie fut très dure, mais cette fois-là, c'est lui Bonnet Rouge qui remporta la partie, et il dit : « Dans un an et un jour, il faudra que tu m'aies trouvé, sinon, c'est moé, qui irai te trouver, Bonjour Tit-Jean ! » Et il disparut aussitôt.

Le lendemain matin, malheur ! De l'écurie de Tit-Jean, les quarante chevaux avaient disparu, ainsi que les boeufs à corne d'or.

M'a dire comme ce gars, Tit-Jean en « faisait dans ses culottes », tellement la peur l'avait pogné. Il voyait bien la misère qui s'en suivrait, mais au bout du compte, il fallait bien qu'il se mette en marche pour le trouver. Braille, pis braille, marche, pis braille ! braille, pis marche ! Et plus il fonçait dans le bois, plus il braillait, pis marche encore !

Tout d'un coup, il rencontre une p'tite vieille au nez fourchu qui le salua ainsi :

« Tiens, bonjour, mon Tit-Jean.

—Tiens, bonjour, bonne grand-mère.

—Dis-moé, où vas-tu ?

—Parlez-moé-z-en pas, bonne grand-mère, j'ai fait le fou de jouer au billard avec un nommé Bonnet Rouge. J'ai gagné deux fois, pis la dernière fois j'ai perdu. Maintenant, il faut que je le trouve, avant un an et un jour, ou bedon, lui va me trouver.

—Pauvre Tit-Jean, t'es ben mal amanché. Je le connais Bonnet Rouge, y'é ben raide. M'a dire quoi faire, y'a trois princesses, dont une s'appelle la

belle Jarretière Verte. Elles viennent se baigner tous les jours dans le lac des Écores, derrière les quenouilles, à la brunante. Prends cette petite boule de feu. Lorsque tu verras une grande montagne avec une grande coulée, lâche ta boule. Elle partira à rouler et suis-la. Elle va te mener dret au lac. Rendu là, cache-toé à travers les arbres, parmi les talles d'aunages. Elles vont surgir à vol d'oiseaux, en gros oiseaux, en canes, et se poseront à terre au bord du lac. Immédiatement, elles se déshabilleront, mais, une des trois le fera toute seule, en arrière des autres. Ce sera la Jarretière Verte. Elle est très puissante. Aussitôt qu'elle se baignera, vole-lui son linge et cache-toé avec. Donnes-y pas, tant et aussi longtemps qu'elle n'aura pas décidé de t'amener là-bas, chez son père. Ensuite, en route avec elle, elle te dira quoi faire. Avec elle, y'a pas de soins, elle te dira quoi faire.

Ainsi mon Tit-Jean part, marche pis marche et il arrive enfin à une grande montagne avec une grande coulée où il lâche la p'tite boule. La p'tite boule de feu se met à rouler, roule pis roule, et Tit-Jean se met à marcher, marche, pis marche; y'a marché pas mal longtemps. Tout d'un coup, y r'soud au bord d'un lac avec une belle batture de sable; un tannant de beau lac, avec une belle eau claire qui brillait au soleil.

« Tiens, c'est icitte, se dit-il, la p'tite boule a disparu. »

Soudain, il les entend venir. Coine! coine! coine!
« Ça doit être ça! » se dit-il, en se cachant derrière un tas de branches.

Il les voit venir derrière une grosse talle d'aunages, les ailes battant l'air, mais en se posant par terre, FOUCHE ! les canes se métamorphosent en trois belles princesses.

« Motadit qu'elles sont belles ! se dit-il, mais y'en a une plus belle que les autres. »

Y'en a deux qui s'amènent, se déshabillent et flouc ! à l'eau.

La Belle Jarretière Verte se dirige derrière une talle de branches, ôte sa robe, se déshabille, laisse tout cela et... envoie à l'eau !

Tranquillement, à pas de loup, Tit-Jean s'en va là, pogne le linge, et se cache de nouveau derrière son tas de branches et il attend. Au même moment, la Belle Jarretière Verte s'est sentie comme saisie : « Moé, j'm'en vais, dit-elle à ses sœurs, y'é assez tard, la baignade ne me dit plus rien. »

« Nous autres itou » disent-elles.

Toutes trois sortent de l'eau et elle leur dit : « Allez-vous-en, j'irai vous rejoindre bientôt. » Rendue à son tas de branches, elle s'aperçoit que son linge avait disparu. Elle retourne à ses sœurs, en les priant de s'en aller car elle ne se sent pas bien et irait les rejoindre bientôt à domicile. Les deux sœurs se changent en canes, pis coinc ! coinc ! elles s'envolent aussitôt.

La Belle Jarretière Verte s'en va trouver Tit-Jean et lui dit :

« C'est toé qui as mon linge ? Donne-moé-le ! »

— Non, dit-il, tu ne l'auras pas.

— Donne-moé-le... !

- Non, tu ne l'auras pas.
- Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle.
- Moé, je m'appelle Tit-Jean.
- Que cherches-tu ?
- Je te donnerai ton linge si tu me transportes chez Bonnet Rouge.
- Bonnet Rouge ? s'exclama-t-elle, mais c'est mon père...
- Justement l'homme que je veux. J'ai joué au billard avec lui. J'ai gagné deux fois pis la dernière fois, j'ai perdu. Il m'a dit de me rendre chez lui dans un an et un jour ou bedon c'est lui qui me trouverait.
- Mon pauvre Tit-Jean. T'es ben mal amanché là ; il est ben raide, mon père, mais toi aussi tu le fus avec lui, tu lui as enlevé ses chevaux, ses bœufs à cornes d'or. Tu auras la tâche difficile. C'est bon, je t'aiderai, donne-moé, mon linge, et lorsque je serai transformée en cane, embarque à joul sur mon dos et je te transporterai au logis de mon père.

Ainsi firent-ils, Tit-Jean embarque sur elle à joul en la prenant par le cou et les ailes et les v'là partis dans les airs.

Un mille avant d'arriver, elle lui dit : « Tu vois ce château là-bas ? C'est là qu'il te faut aller mais c'est icitte que tu débarques. Prends bien garde d'en souffler mot à personne, car nous sommes morts tous les deux. »

- C'est bon, dit Tit-Jean.
- Ce soir, dit-elle, présente-toé au château en disant que tu marches depuis longtemps. Il te fera ser-

vir à souper des têtes de morts. N'y touche pas. Lorsqu'il te demandera si tu as bien mangé, tu diras, oui, j'ai mangé à ma faim. Lorsqu'il te fera coucher dans la cave, tiens-toé ben tranquille et pense à moé.

—C'est entendu.

Aussitôt, elle part rejoindre ses deux sœurs et Tit-Jean se met à marcher, pis marche et enfin il arrive au château et cogne à la porte :

« Tiens ! bonjour Bonnet Rouge » dit-il.

—Tiens ! bonjour mon joueur de billard, comment as-tu fait pour vénir icitte ?

—Comment j'ai fait ? Par terre et par mer. Ça fait tellement longtemps que je cours après toé, que j'en étais tanné.

—As-tu soupé ?

—Non, et j'ai faim en motadit !

Peu de temps après, Bonnet Rouge s'amène avec des têtes de morts, met ça sur la table et lui dit : « Mange. »

Tit-Jean suivit les conseils de la princesse et n'y toucha pas. Bonnet Rouge, quinze minutes après, le fit coucher dans la cave où ça grouillait de serpents et de couleuvres, entortillés autour de lui. Vert de peur, Tit-Jean s'écria : « Belle Jarretière Verte, viens à moé. » Ouf ! à l'instant même il se retrouva en sa compagnie dans le plus beau des salons, orné d'or et de diamants.

Comme celle-ci avait un pouvoir aussi puissant que celui de son père, elle lui souhaitait une table fort bien garnie. Le lendemain matin, avant son départ, elle lui dit : « Prends bien garde, aujourd'hui, il va te faire nettoyer l'écurie où il garde ses bœufs. Il voudra te

faire nettoyer l'écurie, tant et aussi longtemps que tu n'auras pas retrouvé sa bague qu'il a perdue là autrefois. Il y en a toute une épaisseur et c'est grand. Il va te faire nettoyer ça avec une cuillère. Mais tu n'en seras pas capable et prends bien garde, ne fais rien, même pas une seule cuillère. Il te dira: « Essaye donc pour voir si ça va ben aller. » Tu lui répondras: « Sacre ton camp, quand je travaille, c'est tout seul, je n'ai pas besoin de personne. Aussitôt qu'il sera parti, tu penseras à moé. »

—C'est entendu, dit Tit-Jean.

Comme de fait, au matin, Bonnet Rouge l'amène à l'écurie afin qu'il trouve la bague en question: « Tiens, dit-il, voici une cuillère, essaye-la donc pour voir si ça va ben aller. »

—Rien à faire, va-t'en, je ne travaille pas avec un patron autour de moé. Tout seul, je fais mon travail.

—Ça va, Tit-Jean, je te laisse.

Aussitôt parti, Tit-Jean dit: « Belle Jarretière Verte, viens à moé, » et aussitôt elle apparaît.

—Te v'là encore ben mal amanché, hein? lui dit-elle.
Je te l'avais dit qu'il était raide mon père. Couche-toé et dors.

Immédiatement elle ordonna: « Par la vertu de ma belle jarretière verte, que l'écurie soit nettoyée » et clac! tout le fumier se dispersa, à l'exception d'un petit tas au milieu de l'allée, gros comme un bol à soupe où se trouvait la bague.

Elle le réveilla, lui donna à manger et lui dit: « La bague est dans ce tas au milieu de l'allée. Prends bien garde de la déterrer. Qu'il la prenne lui-même. Toé,

t'as fait ta part. » Et elle s'esquiva aussitôt.

Arrive Bonnet Rouge qui aperçoit le tas et demande à Tit-Jean : « Pis ma bague ? Tu l'as trouvée ? »

— Ta bague est dans ce tas au milieu de l'allée. Sors-la toé-même, moé j'ai fait ma part.

Bonnet Rouge s'amène avec son chien qui fouille dedans et la bague est retrouvée.

— C'est bon, Tit-Jean, tu as bien travaillé. Il ne te reste plus qu'un travail à faire, si tu réussis, tu auras ma fille en mariage, sinon, malheur à toé.

Encore une fois, du pareil au même, le souper aux têtes de morts, puis Tit-Jean s'en retourne dans la cave aux serpents, où dans la nuit il appelle la belle princesse.

Elle le fit venir à elle, lui servit à manger et lui dit : « Demain, une deuxième épreuve t'attend, cette fois-ci à l'écurie des chevaux. Mais ne touche à rien, ne fais rien avant de m'appeler. Tu diras à Bonnet Rouge de sacrer son camp, que tu travailles ben, que quand t'es tout seul. »

Le lendemain matin, Bonnet Rouge lui servit le même déjeuner aux têtes de morts et Tit-Jean n'y toucha pas, ayant bien mangé toute la nuit. Ensuite Bonnet Rouge l'amène à l'écurie et lui dit :

« Tu vois cette écurie ? Il faut que le toit soit couvert de plumes et pas une de pareille. »

— Ouais ! c'est une affaire de rien ça.

— Tiens, voici une flèche, dont tu tueras un oiseau de chaque sorte, afin d'en avoir une plume différente. Essaye-la, donc pour voir ?

— Non, non, pas d'essayage, quand mon patron est autour de moé, je ne travaille pas, je ne fais pas

un pouce d'ouvrage. Je fais mon travail tout seul.

Aussitôt qu'il fut parti, celui-ci s'empessa de faire venir la Belle Jarretière Verte: « Belle Jarretière Verte, viens à moé. » Aussitôt elle apparaît, le couche sur ses genoux, le flatte et l'endort. Elle ordonne aussitôt: « Par la vertu de ma jarretière verte, je veux que le toit soit couvert de plumes, et pas une de pareille. »

Vers les six heures du soir, elle l'éveille et il constate aussitôt que tout le travail est terminé, à l'exception d'une plume rouge qui traîne par terre. Elle lui dit: « Tu vois dans le fond du pignon...? Il manque une plume, Bonnet Rouge va t'envoyer la poser. Tu lui diras qu'il aille la poser lui-même. T'en as fait assez! Y dira rien. »

Aussitôt qu'elle fut partie, Bonnet Rouge s'amène:

—Tiens, t'as fini ton ouvrage?

—Ah oui! c'est pas ben faite?

—Oui, mais y manque une plume dans le coin du pignon...

—Ouais, je le sais, je le vois. Regarde par terre, elle est là, pose-la toé-même, moé j'ai fait ma part.

—Ah! ben, c'est correct, Tit-Jean, c'est vrai, laissons faire.

De nouveau, Bonnet Rouge amène Tit-Jean à souper et lui sert des têtes de morts. Celui-ci n'y touche pas et de nouveau on l'envoie coucher dans la cave aux coulevres.

Vers les onze heures du soir, Ti-Jean redit la formule « Belle Jarretière Verte, viens à moé, les coulevres vont me manger. » A l'instant même, il se retrouvera près d'elle dans un beau salon où il passa une très belle nuit, encore une fois.

Au matin, elle lui fait à manger puis lui explique par la suite: «Demain matin, t'attends un v'limeux de travail. Tu as vu le gros érable devant sa porte...?

—Oui, répond Tit-Jean.

—Cet érable a un tour de taille de dix-huit pieds qu'il voudra te faire abattre avec une hache de bois, et ce, entre six heures demain matin et six heures demain soir. Eux partiront pour la journée. Prends bien garde de donner un seul coup de hache devant lui, parce que, t'es fret. Tu lui diras de sacrer son camp, comme d'habitude, puis appelle-moé.»

Comme de fait, au matin, Bonnet Rouge l'amène à l'érable, avec une grande hache de bois et lui dit: «Tu as jusqu'à six heures ce soir pour abattre cet érable, sinon, ce soir, chapeau! t'es fini! Tu seras pendu à sept heures devant ma porte.»

—Ah! c'est une affaire de rien, répond Tit-Jean.

—Essaye-la donc pour voir, lui suggéra Bonnet Rouge.

—Non, non, pas d'affaire. Va-t-en, je ne peux pas travailler avec un patron autour de moé, je suis mal à l'aise.

—C'est bon, dit Bonnet Rouge, et il s'en alla faire un tour avec sa vieille.

Aussitôt Tit-Jean s'exclame: «Belle Jarretière Verte, viens à moé.» Aussitôt elle apparaît, le dépose sur ses genoux et l'endort. Pendant son sommeil, elle ordonne: «Par la vertu de ma jarretière verte, que l'écorce r'vole.»

Ah! ben! serpent! La hache se mit à fendre l'arbre, clac! clac! tu voyais r'voler les écopeaux partout à

travers les champs.

Comme six heures tapant arrivait, elle réveille Tit-Jean avant que l'arbre ne tombe, puis avant de partir, elle lui dit: « Tit-Jean réveille-toé, je m'en vais. Demain matin, on va se marier. Mais cette nuit, appelle-moé, je te dirai la suite. »

Aussitôt qu'elle fut partie, vram! l'arbre tombe par terre à l'instant même où Bonnet Rouge apparaît. Celui-ci lui dit: « T'en ai venu à boutte. »

—Oui, j'en suis venu à boutte, mais j'ai dû travailler en chien! J'ai pas arrêté pantoute, même pas pour dîner.

—C'est correct Tit-Jean, on verra tout ça demain.

Et de nouveau il l'envoya se coucher dans la cave aux serpents.

Vers minuit, Tit-Jean dit: « Belle princesse, viens à moé. » Et aussitôt il se trouva en sa compagnie. « Demain matin, dit-elle, nous nous marierons à la condition que tu passes la dernière épreuve de toutes. Il t'enverra sur le balcon en arrière du château où tu verras trois canes passer trois fois. L'une d'elle sera moé. Mais attention! La première fois je serai en avant, la deuxième fois au centre et la troisième fois je serai tout à fait à l'arrière... »

—C'est bon, répondit Tit-Jean.

Au matin, Tit-Jean se sacrait ben de son déjeuner aux têtes de morts, car il avait ben mangé toute la nuit. Bonnet Rouge lui dit: « Tit-Jean, t'as gagné ma princesse, mais il te faut subir une dernière épreuve. Nous irons sur le balcon en arrière du château où je ferai passer mes trois filles en canes. Si tu choisis la même, trois fois de suite, tu l'auras. »

—C'est une affaire de rien ça.

Enfin, les canes s'amènent coinc ! coinc ! coinc ! une par derrière l'autre, celle de devant était la plus laide des trois, le cou tout croche et les ailes toutes «échiffées». Bonnet Rouge lui demande :

—Laquelle tu prends, Tit-Jean ?

—Celle d'en avant.

—Bon, c'est pas trop pire.

La femme de Bonnet Rouge interrompt son mari : «Je te l'avais dit qu'il était informé ; la Belle Jarretière Verte doit y être pour quelque chose.»

—Ferme donc ta gueule... la Belle Jarretière Verte... il ne la connaît pas, dit Bonnet Rouge à sa vieille, il ne l'a jamais vue.

Les canes font un autre tour et reviennent. Bonnet Rouge lui demande : «Laquelle tu choisis ?»

—Je choisis celle du milieu, malgré qu'elle est ben laide elle itou.

—Bon ça va.

Les canes font un autre tour et s'amènent au vol devant eux. Celle de derrière était abominable, avec de grandes pattes qui pendaient trois à quatre pieds de long, la plume échiffée, la queue toute croche, trois ou quatre croches dans le cou, elle était laide sans bon sens.

—Tit-Jean laquelle choisis-tu ?

—Je prends la plus laide, celle de derrière.

—Ah ! tu l'as Tit-Jean. T'as gagné la Belle Jarretière Verte, la plus belle de mes filles. Tu la marieras, c'est bon.

Dans la journée on célébra les noces, et le soir venu, au temps du coucher, la Belle Jarretière Verte s'em-

pressa d'avertir Tit-Jean: «Tu vois c'te lit-là...? Eh... ben... je te défends de coucher dedans.»

—Ouais... ouais... et ben pourquoi?

Elle de répondre: «Regarde bien...»

Comme il y avait un vieux chat qui baraudait aux alentours, elle le pogne et le garroche dans le lit! Vram! Le lit bascule et le chat tombe dans un grand chaudron d'eau bouillante.

—Tu vois dit-elle, ce qui est arrivé. Il faut faire vite!

Va chercher les bottes à papa dans l'coin de sa chambre, son étrille et son rasoir. Dépêche-toé, ça presse! Pendant ce temps, moé, je vais appareiller d'autres choses.

Elle prend un jeu de cartes, qu'elle dépose sur la table avec deux pois.

Au moment où Tit-Jean revient avec les trois objets demandés, elle ouvre la fenêtre et explique à Tit-Jean: «Je vais faire jaser les pois, pour leur faire accroire que nous sommes toujours icitte, car maman est ben v'limeuse, elle se doute que c'est moé qui t'ai montré tout ça.»

Les pois se mirent à parler: «Major atout, petit major, gros major, c'est à moé, c'est à toé, emporte!» Les pois parlaient tout seuls et les cartes se mirent à marcher.

Pendant ce temps, la vieille se réveille et la princesse s'envole dans les airs avec Tit-Jean par derrière. Elle avait mis les bottes de cent lieues de son père et ça menait par là. Elle conseilla à Tit-Jean de l'avertir dès qu'ils seraient suivis.

La femme de Bonnet Rouge s'éveilla tout à fait et réveilla son mari: «Lève-toé, j'te dis, j'ai rêvé qu'ils

étaient partis. »

—Viens donc pas me bâdrer.

—J'te dis, vas-y, ils sont partis.

—C'est bon, pour te contenter, j'irai voir, mais je les entends jaser, ils jouent aux cartes.

—Oui, mais elle est assez v'limeuse pour avoir fomenté autre chose celle-là.

Bonnet Rouge se lève et ouvre la porte de leur chambre; les deux pois se chamaillaient: «Cœur atout, tête atout, le petit major, le gros major, c'est à moé, c'est à toé, emporte!»

Ainsi les deux pois jasaient à tour de rôle, et Bonnet Rouge de s'exclamer: «Ah! ben! crétac! Je le crois! Ils sont partis! Vite mon p'tit joual vert!» Et il sauta en vitesse sur son p'tit joual vert pour les poursuivre.

Au moment même, Tit-Jean jette un coup d'œil par derrière et s'écrie: «Princesse! une grosse nuée noire s'en vient vers nous!»

—Ça, c'est papa, vite! jette ton étrille derrière toé!

Et vram! Se dresse derrière eux une grosse montagne d'étrilles.

Arrivé là, le p'tit joual vert en fut tout mêlé, et lorsqu'enfin il passa au travers, ils avaient déjà franchi un bon boutte.

La princesse aussitôt d'avertir Tit-Jean: «Ils viendront à passer et arriveront encore beaucoup plus raide. Guette bien et avertis-moé.»

Au bout d'une demi-heure, Tit-Jean s'écria: «Princesse! v'là une grosse nuée rouge.»

—C'est ça, c'est lui.

—Jette ton rasoir, dit-elle.

Aussitôt, Tit-Jean s'exécuta. Vram! Se dresse aussi-

tôt une montagne de rasoirs !

Le p'tit joual vert se dresse là-dedans, s'amène en douce par-là... peti... pe... tam... mais enfin est venu à la dépasser... mais il était par bouttes, quasiment tout coupailé.

Enfin, les deux amoureux s'amènent au bord d'un lac rongé par une batture où elle dit : « On va l'attendre icitte, on va le voir venir. Parle pas. Icitte je vais faire deux souhaits, l'un te changera en rose et moi en taon. Ainsi on disparaîtra et il s'apercevra de rien. »

Peu de temps après, Bonnet Rouge s'amène sur la batture et décide de se baigner, en se disant : « Ils doivent être aux alentours car je les ai vus. Tiens peut-être par icitte, ou ben tiens... peut-être ben par là. »

Soudain, il aperçoit une belle rose, une vraie belle rose des bois et il se dit : « A défaut de les ramener, au moins rapportons cette rose-là à ma femme. » Comme il allait pour casser la rose, tic ! le taon s'amène et lui pique un doigt.

« P'tite maudite bête de v'limeux ! » s'écria-t-il. Encore une fois il va pour casser la rose et encore une fois, le taon, tic ! lui pique un doigt. « Voyons ! s'écrie-t-il. P'tite v'limeuse ! Lâche-moé, p'tit bétail jaune... faire si mal. »

Il s'essaye encore et encore tic ! un peu plus fort, le taon lui pique le doigt. « Tiens... ! lui dit-il, si tu veux la rose, garde-la, moé je m'en vais, que l'diable les emporte. »

Et sur ce, Bonnet Rouge sauta sur son p'tit joual vert, vira de bord et s'en fut chez sa femme et jamais depuis, personne ne parla d'eux.

Quand Bonnet Rouge fut parti, la belle princesse se

souhaita en femme et Tit-Jean en homme et ils s'en allèrent demeurer chez la mère de Tit-Jean.

Sa vieille mère fut ben contente de le revoir ainsi que sa femme. Ils continuèrent les noces et c'est depuis ce temps que les noces durent. Moé, on ne m'a pas invité, et je fus obligé de m'en aller par chez nous et rester ben tranquille à cultiver les roses de mon jardin.



Le Gros Taureau blanc

Il était une fois un vieux roi qui était le parrain d'un p'tit gars nommé Tit-Jean, dont les parents étaient morts depuis longtemps. Ce vieux roi était marié à une vieille magicienne, disons une manière de vieille fée.

Tit-Jean, leur filleul, était très avenant et le vieux roi en fit son p'tit vacher pour garder ses animaux au loin.

Cependant le roi l'avait bien averti: «Fais ben attention, Tit-Jean, au gros taureau blanc, qui rôde partout... Il est très dangereux, très mauvais et il n'y a rien à son épreuve. Si jamais tu le vois, cache-toé immédiatement.»

Or un beau jour, Tit-Jean, aux pâturages, voit venir à lui un gros taureau blanc tout croche et aussitôt il se met à pleurer.

«Pleure pas, Tit-Jean, lui dit le taureau blanc, pleure pas, je ne te ferai aucun mal.»

—Comment... ? dit Tit-Jean, tu parles toé ?

—Oui, je parle, mais tu es ben triste... tu as ben de la peine...

Soudain le gros taureau blanc aperçoit la galette de sarrazin de Tit-Jean dans l'herbe et lui dit: «Mon pauvre Tit-Jean, t'as un ben méchant dîner.»

—Je sais, lui répondit Tit-Jean, mais c'est tout ce que la vieille me donne, elle ne n'aime pas.

—Oui, je la connais. Cogne-moé sur la patte gauche, il en sortira une petite nappe.

Et toc ! Tit-Jean cogne sur la patte gauche du taureau et il en sort une petite nappe de trois à quatre pieds carrés.

— Ensuite, lui dit le taureau, étends-la sur l'herbe et souhaite tout ce que tu veux, surtout de ce que le roi n'a pas sur sa table et tu l'auras.

Aussitôt dit, aussitôt fait : « Par la vertu de ma petite nappe, je désire tout ce que le roi lui-même ne peut avoir sur sa table. » Dans le temps de le dire, apparurent des galettes, des gâteaux, des pains de Savoie, des fruits, des mets de toutes sortes.

Ainsi Tit-Jean menait la belle vie et engraisait à vue d'œil. Au bout d'un certain temps, la vieille se plaignait au roi : « Je crois que ton Tit-Jean a fait connaissance du gros taureau blanc, il est trop bien nourri, je vais lui jouer un tour. »

Mais il arriva que la vieille tomba malade, très malade, et elle ne mangeait plus.

Le vieux roi, désespéré, lui demande : « Que mangerais-tu ? Qu'est-ce qui te ramènerait à la santé ? »

Et la vieille de répondre : « Une seule chose ; je mangerais une grillade de la fesse du gros taureau blanc. »

— Pauvre vieille, se lamenta le roi, c'est pas possible de l'attraper. Il a même passé au travers de mes armées envoyées pour le détruire...

— Envoie Tit-Jean, suggéra-t-elle, il est capable de l'attraper, sans ça je vais mourir.

Le vieux appelle Tit-Jean et lui ordonne : « Ce matin, tu iras me chercher le taureau blanc. »

— Le gros taureau blanc ?... Je ne le connais pas.

— Oui, oui, tu le connais, va me le chercher, sinon tu seras pendu à sept heures demain matin de-

vant ma porte.

—Je peux bien essayer, répondit finalement Tit-Jean, mais je n'assure pas que je l'attraperai, car je ne sais pas du tout où il est.

—Tu le sais, gronda le roi, prends la corde et emmène-moé-le.

Ainsi Tit-Jean s'amène au pâturage avec sa corde et aussitôt le taureau en le voyant devina ce qui se passait. « Pleure pas, Tit-Jean, pleure pas, je sais que tu viens me chercher. »

—Oui, braillait-il, le roi veut te tuer.

—Ecoute-moé, on va s'en sauver tous les deux, à la condition que tu fasses exactement ce que je te dis ; et jamais plus ils ne nous reverront de leur vie.

Sur le conseil du taureau, Tit-Jean lui passe la corde autour du cou et le conduit ainsi vers le roi. Avant d'arriver le taureau lui dit : « Aussitôt chez le roi, il te dira de m'attacher à un poteau avec un gros câble d'acier. Tu feras tel qu'il te dira. Ensuite, il te passera un grand couteau pour me trancher le cou. Prends le couteau et donnes-en un coup sur le câble, pourvu que tu coupes deux brins, ce sera suffisant pour que je le brise. Ensuite, saute à joul sur moé, agrippe-toé à ma crinière en te fermant les yeux. »

—C'est bon, dit Tit-Jean.

Arrivé chez le roi, celui-ci lui ordonne d'attacher à un poteau le taureau par les cornes avec un câble d'acier et de lui trancher le cou.

Tit-Jean fait tel qu'on lui dit et au moment où il donne un coup de couteau sur le câble, clac ! trois brins s'en détachent et d'un coup de tête, vrang ! le

taureau fait r'voler le câble tout en morceaux. Il se r'vire de bord et grippe la vieille en passant, car il l'avait entendu dire qu'elle voulait une grillade de ses fesses. Il lui sapre un coup de cornes à travers le corps et l'envoie r'voler dans le fond du château sous une table. Ensuite, en passant près du vieux, il l'accroche par le califourchon et l'envoie r'voler dans le fond du château où il reste suspendu par le fessier.

Aussitôt le gros taureau blanc s'envole dans les airs avec Tit-Jean sur son dos et le temps que ça fait, ça file.

Au château, la vieille se relève pleine de sang et dit : « Je te l'avais dit que le taureau blanc avait renseigné Tit-Jean. Tu vois... ils sont partis tous les deux et on ne les verra plus... »

Le roi qui était suspendu par le fessier l'interrompt : « Laisse faire le gros taureau blanc, appelle mes valets pour qu'ils me déprennent. »

Je ne sais pas ce qu'il est advenu du vieux et de la vieille, car jamais plus on n'en souffla mot.

Dans l'intervalle, voilà le gros taureau blanc bien loin avec Tit-Jean sur son dos, car le temps que ça fait, ça file. L'on traversa la mer et rendus de l'autre côté, Tit-Jean soudain ouvrit les yeux, et bang ! tous deux tombèrent pas terre.

— Ah ! se plaignit le taureau à Tit-Jean, tu m'as trahi...

— Comment ça ?

— En ouvrant les yeux avant que je le dise. Il me faudra maintenant engager trois grosses batailles...

Tit-Jean voulut bien s'excuser mais il était trop tard

et le taureau blanc de lui expliquer: «Icitte, il nous faudra passer par trois taureaux, le taureau caille, le taureau rouge et le taureau noir, mais ils sont tous plus vieux et beaucoup plus forts que moi, le premier a un an de plus vieux que moi, le deuxième deux ans et le troisième trois ans. Il faudra que je me batte avec eux pour passer.»

Puis ils se reposèrent quelques jours en attendant les événements et le taureau l'avertit: «Aussitôt que tu verras une tempête de poussière, avertis-moé... Au début de la bataille, tu monteras dans un arbre et tu resteras là aussi longtemps qu'elle ne sera pas finie, mais s'il me tue, toé aussi t'es fini.»

Comme de fait, Tit-Jean voit venir soudain une tempête de poussière, comme une poudrerie, et s'empresse d'en avertir le taureau blanc. Celui-ci lui répondit: «C'est lui, c'est le taureau caille qui s'en vient. Tiens, monte dans ce beau gros pin icitte, aussi haut que tu peux, regarde-nous, grouille pas de d'là.»

Le gros taureau caille s'amène et clac! voilà le gros taureau blanc par terre! clac! voilà les deux par terre! Les voilà à se battre avec tellement de violence qu'un morceau de peau en r'volait par icitte et un autre morceau par là, avec du sang d'un bord et de l'autre! Ils se battirent ainsi féroceement toute la journée et toute la nuit. Au matin, au p'tit jour, le taureau caille tombe à terre, raide mort.

—Descends, mon Tit-Jean, haleta le taureau blanc, j'ai gagné la première manche.

Celui-ci s'empressa de le soigner, avec des talles de trèfles dont il bouchait les trous percés par les cornes. Le taureau lui dit fort affaibli:

—Cogne sur ma patte dret, Tit-Jean, il en sortira un bocal d'onguent. Frottes-en mes blessures et ensuite mets le bocal dans ta poche, car on n'a pas fini, il en reste deux autres à rencontrer.

Après quelques jours, le gros taureau blanc fut guéri et ils décidèrent de faire un autre bout de chemin. Marche, pis marche, et soudain à l'orée d'un champ, une autre poudrerie s'accumula, encore pire que la première. C'était le taureau rouge, de deux ans plus vieux que le taureau blanc, et de beaucoup le plus fort.

—Tiens, mon Tit-Jean, voici un érable gros et fort, monte dedans, aussi haut que tu peux et cache-toé aussitôt en attendant.

Ainsi Tit-Jean monte dans l'érable et s'amène le taureau rouge.

La bataille s'engagea tout de suite et vram ! voilà les deux taureaux par terre où ils restèrent coincés pendant une demi-heure. Ils se battirent pendant deux jours et deux nuits avec acharnement, sans s'arrêter. Le lendemain de la deuxième nuit, épuisé, le taureau rouge tomba raide mort au pied de l'érable, transpercé par une corne au cœur.

—Tit-Jean descends, lui dit le taureau blanc, viens à moé, je l'ai, je lui ai donné son coup de mort.

Aussitôt que le taureau blanc fut rétabli, au bout de quelques jours, ils repartent. Le taureau l'avertit :

« Je vais faire mon possible pour rencontrer le dernier, c'est le plus dur des trois. »

Soudain dans un tournant, s'amène le taureau noir dans une plus grande poudrerie encore et Tit-Jean s'empresse de grimper dans un chêne.

Le taureau noir, qui avait des cornes de quarante

pouces de longueur, pouvait déraciner un arbre d'un coup de corne et il s'amena, en faisant tout culbuter sur son passage, rien ne l'arrêtait.

Vram ! voilà aussitôt les deux taureaux cornes à cornes et les genoux pliés par terre où ils demeurèrent ainsi pendant une heure et demie. Le sang coulait partout et ils se battirent pendant trois jours et trois nuits sans répit. Finalement, le taureau noir tomba raide mort au pied du chêne.

Tit-Jean, aussitôt descendit de l'arbre, pansa les blessures du taureau blanc avec des talles de trèfles et d'herbages. Ils restèrent ainsi au repos pendant deux semaines, après quoi ils se mirent de nouveau en route, mais au bout de quelques jours, le taureau blanc s'arrêta net, n'en pouvant plus :

« Tit-Jean, dit-il, ma vie est finie, je suis au boutte de mes forces. Cogne-moé sur la patte dret de derrière et il en sortira un sabre. »

— Pourquoi faire... ?

— Tu me trancheras le cou.

— Oh non, gémit Tit-Jean, j'en suis pas capable.

— Il le faut et quand je serai mort, tu t'y tailleras une peau d'une largeur d'un demi-pouce à partir du bout du nez jusqu'au bout de la queue. Ensuite, tu te l'attacheras autour de la taille et quand tu auras besoin de moé, tu diras :

« Par la vertu de ma petite peau, défends-moé, et je serai là. Fais-le, car de toute façon, je suis fini. »

Et Tit-Jean en pleurant, fit exactement ce que le taureau blanc lui conseilla. Ah ! il pleurait à fendre l'âme car ça lui faisait beaucoup de peine.

Une fois le taureau mort, il s'en fit une peau de la

largeur dite qu'il s'enroula autour de la taille, puis fit sortir de la patte gauche une égouine et de la patte droite une pelle. Il coupa ensuite les quatre pattes du taureau blanc, tel que conseillé par celui-ci et les lança derrière lui sans regarder en arrière. Ensuite, il l'enterra, en déposant sur sa fosse la pelle et l'égouine. Après la cérémonie d'adieu, Tit-Jean se dirigea vers un autre château qu'il trouva aussitôt !

« Bonjour, mon roi, dit Tit-Jean, vous n'auriez pas besoin d'un p'tit vacher ? Je suis orphelin et je cherche du travail. »

De fait, on l'engagea sur-le-champ, avec nourriture et logement, car dans ce château, à son insu, une belle princesse le prit en pitié.

Au matin, le roi lui fit ses recommandations : « Tu mèneras les animaux au pacage et les feras brouter comme tu pourras, car l'herbe est rare. Mais attention à la clôture de pierre et aux trois géants, n'y va pas, car nous serons tous morts, et ils mettraient tout à feu et à sang. »

— Pas de danger, sire mon roi, ils n'iront pas.

Au pacage, les animaux broutaient l'herbe et Tit-Jean après quelque temps se permit de jeter un coup d'œil par-dessus la clôture de pierre, haute de sept pieds. Oh ! il y poussait de la belle herbe grasse et tendre, aussi haute que les hanches.

« Ah ! se disait-il, si mes vaches tombaient là-dedans, elles en feraient un festin et en donneraient du lait, à soir. »

Tout à coup, il se décide et dit :

« Par la vertu de ma p'tite peau, sacre-moé la clôture par terre ! » et vrang ! toute la clôture s'épar-

pilla par terre, toute en morceaux.

Les vaches aussitôt pénétrèrent dans le coin et s'en donnent à cœur joie, et sur l'heure du midi, elles étaient ben pleines et couchées dans l'herbe en mâchouillant.

Tit-Jean, assis sur une grosse pierre carrée s'apprêtait à dîner, lorsque soudain, une grosse tête de géant apparut au sortir d'une coulée: « Petit ver de terre ! cria celui-ci, qui t'a permis de lâcher les animaux du roi dans mon pacage ? »

— Personne, c'est moé qui ai décidé.

— Tu as cassé toute ma clôture, j'ai bien envie de te croquer.

— Oh ! Oh ! croque pas qui veut.

— Comment, p'tit ver de terre, rugissait le géant, tu oses te battre ?

— Bien sur ! et si tu me bats, t'auras gagné.

Le géant aussitôt lui donna le choix des armes, entre deux sabres, le plus long ou le plus court.

« Je prends le plus long, lui répondit Tit-Jean, car tu as les bras longs et j'ai les bras courts. En garde ! »

Tit-Jean clame sur-le-champ: « Par la vertu de ma p'tite peau, tapoche-moé-le ! »

Ah ! serpent ! aussitôt dit, clac ! le géant reçoit une volée de sabre en plein sur la mâchoire... Tout étourdi, il part en roulant, les pattes en l'air... il se relève et clac ! un autre coup sur l'autre bord de la mâchoire, et voilà le géant, incapable de se tenir debout, fou comme un balai. Tit-Jean fait un saut de côté et lui tranche le cou.

Le soir, il s'en retourne à l'écurie avec ses vaches tellement gonflées qu'elles donnèrent à la traite trois

quarts de sciau au lieu d'un demi.

« Tu vois, fit remarquer la princesse à son père, c'est un bon p'tit vacher, les vaches ont donné pas mal de lait aujourd'hui. »

« Demain matin, dit Tit-Jean, au roi, je voudrais faire traire mes vaches un peu plus tôt, car il y a des taons et des mouches et elles seraient plus à l'aise à la fraîche. »

« Ça va Ti-Jean » lui concéda le roi.

Au matin, après la traite, de nouveau Tit-Jean ramena ses vaches au pacage, et se permit de jeter un coup d'œil par-dessus la deuxième clôture de pierre, où poussait la plus belle pièce de blé... Encore une fois, il clama sur-le-champ : « Par la vertu de la petite peau, sapre-moé la clôture par terre » et vrang ! voilà la clôture en morceaux, de la grandeur de trois arpents. Les vaches s'y lancèrent aussitôt, car elles commençaient à connaître ça.

Vers l'heure du midi, au dîner, voilà qu'apparaît un autre géant, cette fois-citte sur le bord du ruisseau, un géant à deux têtes :

—Comment... ? gronda-t-il, p'tit ver de terre, qui t'a permis de faire paître sur ma pièce de blé... ?

—Personne.

—Mon frère en a eu ben de reste de t'avoir fait passer...

—Pas autant que tu penses.

—Comment... ? pas autant que tu penses... ? as-tu envie de te battre ?

—Bien sûr.

—Quel sabre prends-tu ?

—Je prends le plus long.

Aussitôt en prenant son sabre, Tit-Jean s'exclame :
« Par la vertu de ma petite peau, tapoche-moé-le. »

Ah ! serpent ! au premier coup ! une tête lui est partie des épaules, bing ! blang ! puis tac ! puis clac ! le temps de le dire et le géant se roulait par terre les fesses en l'air. Tit-Jean pogne son sabre et lui coupe le cou.

Le soir, à l'écurie, les vaches étaient tellement gonflées que les valets s'exclamèrent : « Sire, mon roi, vous avez un vrai bon vacher, les vaches remplissent au bord les sciaux de lait, à soir. »

Mais le roi, se doutant de quelque chose, s'informa auprès de Tit-Jean : « Tu ne les fais pas passer sur les terres des géants, j'espère ? »

— Oh ! non ! et je fais le tour pendant qu'elles mangent et je les change de place en place.

— Ah ! bon, c'est correct.

Au matin, encore du pareil au même, Tit-Jean abat la clôture et de l'autre côté conduit ses vaches dans une belle pièce d'avoine.

Vers l'heure du midi, ah ! serpent ! se présente à brûle-pourpoint un géant à trois têtes. L'on se nargue d'un bord et de l'autre et l'on engage aussitôt le combat. Tit-Jean prend le sabre le plus long et dit : « Par la vertu de ma petite peau, tapoche-moé-le. »

Ah ! véra ! au premier coup qu'il a reçu sur le nez le sang a giclé, la tête en arrière et clic ! clac ! voilà le géant sur le dos... à moitié étourdi, il n'eut pas le temps de se relever que déjà Tit-Jean lui avait tranché les trois têtes.

Le lendemain matin, Tit-Jean conduit ses animaux au pâturage. Curieux de savoir d'où venaient les

géants, il suivit un sentier, traversa un ruisseau, monta le long d'une côte, et enfin, il arriva à une écurie près d'un château. En entrant dans l'écurie, qui était très grande et très belle, trois voix le saluèrent en même temps :

—Bonjour maître.

—Bonjour maître.

—Bonjour maître.

—Comment, s'étonna Tit-Jean, vous parlez vous autres ? et comment ça ? maître... ?

—Oui, répondirent trois beaux petits jouaux métamorphosés, tu as tué nos maîtres, et maintenant c'est toé le maître, à part la vieille dans le château. Si tu peux avoir ses clefs, on t'appartiendra définitivement. Après cela tu posséderas tout et l'on te dira quoi faire.

Ainsi Tit-Jean s'amène au château et toc ! toc ! cogne à la porte.

—Ouais ! ?? répondit une voix à l'intérieur.

En ouvrant, Tit-Jean se vit face à face avec une vieille femme qui portait une grande touffe de poils, jusqu'au bas du ventre quasiment. En plus elle avait de la misère à voir clair.

—Comment, lui dit-elle, petit ver de terre, c'est toé qui as tué mes trois fils,... je te croque.

Il lui poussa une dent en avant d'une longueur de douze pouces à peu près et elle se lança pour le croquer.

A ce geste, Tit-Jean lui ferma la porte au nez et clac ! la dent de la vieille passe au travers de la porte. Aussitôt, Tit-Jean griffe une roche et clac ! rive la dent sur la porte. La vieille, prise à la dent, gigotait telle-

ment que la porte en craquait.

Tit-Jean s'exclama donc : « Par la vertu de ma petite peau, claque-moé la vieille sur les fesses » et celle-ci se débattait et se lamentait : « Lâche-moé, Tit-Jean, lâche-moé. »

—Où sont les clefs, me les donneras-tu ?

—Oui, oui, gémit-elle, elles sont sur la corniche.

Après s'être emparé des clefs, Tit-Jean ordonna de nouveau : « Par la vertu de ma petite peau, achève-moé la vieille ! »

Ah ! véra ! dans un rien de temps la vieille croupissait par terre.

De retour à l'écurie, l'un des trois, le petit joual brun lui dit : « Ce n'est pas tout, au château le roi sera en deuil, car demain matin, il doit faire dévorer sa fille par la bête à sept têtes. Si tu fais tel qu'on te conseille, on peut la délivrer. »

—On peut essayer, répondit Tit-Jean.

—De retour au château, lorsque le roi te dira pourquoi la ville est en deuil, tu lui répondras : « Sire, mon roi, votre fille sera icitte demain soir. » Il se mettra en colère mais la princesse prendra ta part.

—C'est bon, les assura Tit-Jean.

De retour au château, la ville était en deuil, tel que prédit par le cheval brun et Tit-Jean fit tel que conseillé. Au matin, il laissa partir le roi et sa troupe et s'en fut à l'écurie où, avant de secourir à cheval la princesse, il se baigna dans la source d'un racoin pour devenir un petit prince. Puis s'emparant de son sabre d'or, il se dirigea vers les quatre fourches où la princesse captive, déposée là par le roi et sa troupe, attendait la bête à sept têtes.

—Belle princesse, que faites-vous là? lui dit-il, en descendant d'une montagne où il attendait que le roi et sa troupe soient partis.

—Ah! beau prince, allez-vous-en, si la bête à sept têtes s'amène, vous êtes un homme fini.

—Si la bête à sept têtes touche un seul cheveu de votre tête, je veux mourir avec vous.

Tout à coup, avec un bruit d'enfer, voilà qu'apparaît la bête à sept têtes.

—Ah! ah! s'écria-t-elle, le roi m'envoie à manger, une, deux, trois...

—Ah! mais! lui répondit Tit-Jean, ne mange pas qui veut.

—Comment, rugit-elle, tu veux te battre! aura! au feu!

Et par les narines lui sort une traînée de feu. Tit-Jean s'exclama: « Par la vertu de ma petite peau, claquemô-la. »

Au premier coup reçu, la bête à sept têtes culbuta, la gueule grande ouverte. Le p'tit joual brun se vira de bord et lui flanqua deux pattes dans l'estomac. Du côté, la bête culbuta, les pattes en l'air. Tit-Jean ne perdit pas de temps et lui abattit deux têtes.

—Quartier pour demain? implora la bête.

—Quartier pour demain, lui concéda Tit-Jean, et la bête ramasse ses deux têtes et file par là.

Sans un mot, Tit-Jean amena la princesse avec lui faire un bout de chemin. Mais avant de le quitter, elle lui donna un mouchoir en guise de remerciement.

« Mon père serait content de te connaître, » suggéra-t-elle.

—Non, affirma-t-il, je ne peux, c'est quartier pour

demain. A demain.

De retour à l'écurie, il met son sabre dans un coin, se change dans la source et ramène ses animaux à l'étable.

Le soir venu, il rencontre le roi et lui dit : « Tiens, sire, mon roi, je vous l'avais dit qu'elle serait icitte, ce soir. »

—Oui, constata le roi, mais elle doit y retourner demain.

—Ça ne fait rien, l'assura Tit-Jean, elle sera icitte demain soir.

—Tit-Jean, gronda le roi, ne me parle pas sur ce ton, je te ferai mettre au cachot.

—Papa, laissez-le faire, intervint la princesse, ce n'est qu'un p'tit vacher, on ne sait ce qui peut arriver.

Au matin de la deuxième rencontre avec la bête, Tit-Jean, de nouveau laisse partir le roi et sa troupe, puis dans la source de l'écurie, il se transforme en prince, différent de la première fois. Il griffe son sabre d'or et cette fois se présente le petit joual rouge qui l'avertit : « La bête sera forte de fureur, ce matin, et ses deux têtes, seront recollées, mais on l'aura. »

Après le départ du roi et de sa troupe derrière les montagnes, Tit-Jean s'amène aux quatre fourches où l'attendait la princesse. Sur le fait, la bête à sept têtes s'amène en cassant les arbres les plus gros, ça culbutait, les arrachis en r'volaient. « Oudon ! rugit la bête rageuse, à nous deux, mon p'tit prince nouveau. »

« Par la vertu de ma p'tite peau, claque-moé-la », commanda Tit-Jean et clac ! au premier coup sur la mâchoire de la bête, une de ses têtes lui fut arrachée des épaules. Puis le p'tit joual rouge fonça à son tour,

et lui flanqua un coup de patte dans les flancs, puis un coup de patte par'citte et un autre par là. Tit-Jean avec son sabre, sautait de gauche à droite et partout, par-citte, par-là, il abattait une tête, deux têtes, trois têtes, cinq têtes à terre.

« Quartier pour demain ? » demanda la bête.

« Quartier pour demain ! » lui dit Tit-Jean, mais demain sera la dernière fois, et la bête, honteuse, ramasse ses têtes, et hop ! file dans les airs.

De nouveau, Tit-Jean reconduisit la princesse en lui ordonnant de n'en souffler mot à personne. Elle lui donna un second mouchoir et ils se quittèrent.

Après avoir ramené ses animaux à l'écurie, Tit-Jean s'en va chez le roi : « Je vous l'avais dit qu'elle serait icitte à soir. »

— Oui, mais demain sera la dernière fois, j'ai bien peur qu'elle y restera.

— Non, mon roi, elle sera icitte demain soir.

— Tit-Jean, certain, je te punirai si tu me parles sur ce ton.

— Ah ! papa, laissez-le faire, ce n'est qu'un p'tit va-cher, ça vous fait pas mal.

Au matin de la troisième bataille avec la bête, Tit-Jean, à la source, se transforme en prince différent de la première et deuxième fois, pogne son sabre et part cette fois-ci avec son p'tit joual noir, afin de rencontrer la princesse aux quatre fourches. Après le départ du roi et de sa troupe, s'amène la bête à sept têtes fort enragée, d'autant plus qu'elle avait eu le temps de recoller toutes ses têtes et que c'était la dernière journée.

Féroce, la bête fonce à travers les montagnes qu'elle fit culbuter l'une par derrière l'autre, enragée, elle était

un vrai ouragan, renversant et réduisant les coulées en compote. Elle s'écria en voyant Tit-Jean :

« J'en mangerai de la viande fraîche à matin. »

— Pas tant que ça, répliqua Tit-Jean, je vous laisserai manger par les vers.

Les flammes et le feu lui sortaient et par les narines et par la gueule.

— Par la vertu de ma p'tite peau, tapoche-moé-la, cria Tit-Jean.

Tac ! Tac ! Tac ! une tête coupée s'envola par là, une autre de coupée par icitte, une patte sur un bord, pis un coup de sabre sur l'autre.

Le p'tit joual noir fournissait pas de lever le cul, une tête, deux têtes à la fois, il ne restait plus qu'une tête :

« Quartier pour demain ? » implora la bête.

— Pas de quartier pour demain ! s'exclama Tit-Jean et clac ! d'un coup de sabre il fit tomber la dernière tête.

Une fois la bête morte, faisant semblant de rien, Tit-Jean coupa les sept langues de la bête qu'il enveloppa avec le troisième mouchoir de la princesse. De nouveau elle l'invita au château, et de nouveau il refusa, prétextant qu'il avait des choses à faire, qu'il irait un autre jour. Après un bout de chemin ensemble, ils se quittèrent, elle pour rejoindre son père au château et Tit-Jean pour ses animaux.

Le soir venu, le roi tout joyeux dit à Tit-Jean :

— Ma fille fut sauvée par un beau prince qui, malheureusement, n'a pu venir.

— Pas plus beau que moé, rétorqua Tit-Jean.

— Tit-Jean, je t'ai prévenu... qu'on le mette au

cachot !

—Non, non, papa, intervint la princesse, pas d'affaire, l'on ne sait pas ce qui peut advenir. C'est juste un p'tit vacher, il dit ce qu'il pense.

—Bon, s'adoucit le roi, pour l'amour de toé on lui laissera la vie sauve.

Pour quelques jours tout alla ben, mais de temps en temps, un habitant venait courtoiser la fille du roi et l'on préparait la noce sans que Tit-Jean n'en sache rien.

Au jour des noces, tout le monde fut invité, excepté Tit-Jean. Quand la princesse s'est vue à la table de noces avec tout le monde, elle fit remarquer à son père :

« Tous ne sont pas à la table, il en manque un. »

—Quoi ? princesse, qui manque-t-il ?

—Votre petit vacher, dit-elle. Il est du monde comme les autres, n'oubliez pas qu'il a eu ben soin de vos animaux, qui sont si gras. Je veux l'avoir à la table avec nous autres, invité, pareil comme les autres.

—Foi de roi, allez me le chercher, ordonna le roi à ses valets.

Tit-Jean ne voulut pas venir, ne sachant que faire là, et enfin se décida d'y aller. On l'habilla et on le fit asseoir à table comme les autres.

Dans ce temps-là l'on avait coutume, lors des festins de se conter des histoires. Celui qui contait la plus belle histoire était le gagnant et se méritait un bon prix.

L'un contait la sienne, puis un autre la sienne, jusqu'au tour de l'habitant qui devait marier la princesse. Il conta au roi un tas de menteries, disant qu'il avait

pris la bête en sournois. Tit-Jean, sans un mot, attendait son tour.

—Bon, dit la princesse, il ne reste plus que Tit-Jean à dire la sienne. Il doit en savoir un coup, car il a barraudé partout.

«Sire, mon roi, commença Tit-Jean, je veux bien, mais à la condition que toutes les portes et les fenêtres soient barrées, que personne ne sorte avant la fin de mon histoire.»

—Foi de roi, commanda le roi, ça se fera ! et clac ! aussitôt dit, aussitôt fait, tout était barré.

L'habitant, assis près de la princesse, s'est bien aperçu que Tit-Jean connaissait quelque chose et il se plaignit d'avoir mal dans le corps pour pouvoir sortir.

—Non, lui ordonna le roi, tu sortiras à la fin comme tout le monde.

«Sire mon roi, commença Tit-Jean, cet homme prétend qu'il a détruit la bête à sept têtes, mais j'ai les preuves du contraire. Belle princesse, si je me présentais devant vous, tel que j'étais aux quatre fourches, me reconnaissez-vous ?

—Ah ! oui, dit-elle sans hésiter.

—Sire, mon roi, avec votre permission, je reviens dans dix minutes, dit Tit-Jean.

—C'est entendu, dit le roi.

Il se transforma en prince de la première revanche et avec son petit joual brun se présenta devant elle, en lui montrant son premier mouchoir.

—C'est bien lui, dit-elle au roi.

De retour à l'écurie, il se transforma en prince de la deuxième revanche et avec son p'tit joual rouge se présenta devant elle, en lui montrant le deuxième

mouchoir.

—C'est encore lui, dit-elle au roi.

Tit-Jean répéta ce manège trois fois, jusqu'au troisième joual noir, où il montra les sept langues coupées de la bête en plus du troisième mouchoir.

Dans l'intervalle, l'habitant se tordait sur sa chaise avec un torrieu de mal de ventre, mais rien à faire, pas de sortage.

« Sire mon roi, continua Tit-Jean, je m'excuse de vous avoir menti, mais vos vaches furent engraisées, à même le grain des géants, où je jetai leur clôture par terre. Je les ai détruits tous les trois et leur mère. Dans l'écurie, m'attendent les trois petits jouaux mentionnées et j'ai promis d'aller les trouver avant de marier la princesse...

—Foi de roi, ordonna le roi, beau prince Tit-Jean, vas-y.

De retour à l'écurie, l'un des jouaux lui dit :

« Tiens ! te voilà, et juste à temps, car nous n'avons plus que cinq minutes à vivre. Cogne chacun de nous sur la patte et il en sortira un sabre avec lequel tu nous trancheras le cou.

—Es-tu fou ? s'exclama Tit-Jean, je ne peux faire ça.

—Il le faut, sinon malheur à toé, lui répondit le p'tit joual.

A contrecœur, Tit-Jean fit tel que conseillé et leur trancha le cou.

Au moment de franchir la porte, on lui met la main sur l'épaule et quelqu'un lui dit : « Aie ! Tit-Jean, viens'citte !

—D'où viens-tu ? s'étonna Tit-Jean, étais-tu couché dans l'écurie ?

—Non, mais regarde ben derrière toé, reprit la voix.

A sa surprise, Tit-Jean aperçut trois beaux jeunes hommes, de forte stature, dont l'un d'eux lui dit :

« Les trois petits jouaux... c'était nous autres, tu nous as libérés ; si tu avais refusé de le faire, on t'aurait tranché le cou. Nous sommes les fils du roi et nous fûmes enlevés bien jeunes et métamorphosés ainsi. La princesse est notre sœur, allons-nous-en chez le roi. »

Ainsi les trois frères retrouvèrent après tant d'années et leur sœur et leur père et tous furent dans la joie.

Ils firent des noces qui durèrent trois jours, et moé comme de raison et ben, c'est comme de coutume, ils ne m'ont pas invité, j'ai sapré mon camp et je n'y suis jamais retourné.

Le Prince Albert Sans Peur

Il était une fois un vieux et une vieille ben pauvres qui gardaient un garçon nommé Tit-Jean. Son parrain, un vieux roi, lui avait donné le nom de Prince Albert Sans Peur.

Un jour, Tit-Jean pensa que le temps était venu pour lui de s'affirmer comme prince. Ses parents adoptifs y pensaient aussi, sachant qu'il était prince dès sa naissance. Or, le prince Albert songeait et jonglait de quelle façon s'affirmer.

Tous les jours, il allait faire la chasse dans les bois et ne rapportait jamais rien. Comme il était bon tireur, il s'étonnait : « Je pourrais au moins tirer quelque chose... »

Un jour, la vieille lui dit : « Qu'as-tu à jongler, Tit-Jean ? Tu as tout ce qu'il te faut, des jouaux, un carrosse... et ton parrain te donne tout l'argent qu'il te faut. »

« Ah ! répondit-il, ce n'est pas ce qui m'achale... je voudrais être le meilleur tireur au monde. »

— Pauvre tit-garçon, si y'a moyen, on va t'aider, dit-elle.

Ils font donc venir deux vieux soldats des vieux pays. Ceux-ci l'emmènent dans le bois afin de lui montrer tout ce qu'ils savent sur l'art du tir. Au bout de trois semaines le prince Albert était tellement habile qu'il pouvait déloger un cinq cennes piqué à un mille de distance, clac ! à tout coup le cinq cennes r'volait.

« Ben, dirent-ils, Tit-Jean, t'es meilleur que nous, on est pas capable de faire mieux. »

Ainsi Tit-Jean, tous les jours, cabochait tout ce qu'il voyait. Enfin un jour, il se dit : « C'est ben trop ennuyant tout seul, si seulement j'avais deux bons chiens... ça serait commode, eux à l'affût et moi aux aguets. Sans ça je ne vois pas le gibier, alors que lui me voit. »

« À qui demander ça ? songeait-il, mes parents adoptifs et mon parrain m'ont accordé tellement de choses, que je ne peux leur en demander davantage. » Puis il se mit à jongler, pis jongler...

La vieille dit à son vieux : « Quelque chose le tracasse notre Tit-Jean... » Le vieux répondit : « On le saura, on lui demandera. »

Tit-Jean répondit : « Je voudrais avoir deux beaux chiens, les deux meilleurs de tout l'univers. »

— Si y'en a, mon garçon, promet le vieux, tu les auras.

Le vieux et la vieille écrivirent des lettres d'un pays à l'autre et un jour s'amena un vieillard avec une grande barbe grise escorté de deux gros chiens, hauts comme ça et longs de dix pieds.

— C'est icitte, s'informa-t-il, qu'on demande les deux chiens les plus gros du monde ?

— Oui, répondirent la vieille et le vieux.

— J'ai à mes côtés, continua le vieillard, les deux plus gros chiens du monde et les meilleurs. Mais je dois vous prévenir qu'il y'en a un autre encore plus gros et encore meilleur. On n'a pu le pogner celui-là, car c'est un chien de prairie, un vrai dur à cuire.

- C'est égal, ça fera, combien valent ceux-là icitte ?
—\$1000.00 chacun, répondit le vieillard à la barbe grise.

Et Tit-Jean sortit \$2000.00 de sa poche et le paya. Tit-Jean était très fier d'eux et attrapait avec ses deux chiens, n'importe quoi, du chevreuil, de l'original, du lynx.

La vieille lui recommandait souvent :

« Attention ! Tit-Jean ! ne va pas trop loin dans les bois, tu vas t'écarter... »

—Bah ! y'a pas de danger, je connais la forêt comme ma main d'un boutte à l'autre...

Or un beau jour il s'écarte... et marche... marche aujourd'hui, marche demain, arrive avant-hier au matin. Il arrive enfin devant une p'tite cabane et il cogne à la porte. Une p'tite vieille avec du poil partout lui ouvre :

—Tiens ! le salua-t-elle, bonjour Prince Albert Sans Peur.

—Bonjour ! mémère, qui vous a dit mon nom ?

—Ah ! ton nom ! ça fait longtemps qu'on le sait. Je sais ton nom depuis que tu es au monde. Ton parrain... c'est un roi... ?

—Oui, fit Tit-Jean tout surpris.

—Ah ! mon Tit-Jean, fit la vieille, t'es ben mal pris, tu es écarté... ? hein ! ?

—Oui, je ne sais plus où je vais, ça fait trois jours que je marche et je n'ai rien mangé.

—Je te ferai à manger, l'invita la vieille, puis ensuite l'on jaspera.

Après le repas, la vieille lui dit : « Tit-Jean, je te dirai quoi faire. Tu partiras ce matin et tu feras bien

attention à toi, car tu auras de la misère. Je connais tes deux chiens, car ils sont de par-icitte et se nomment, l'un «le Faible» et l'autre «le Raide», tous deux frères du chien nommé «le Fort» que tu devras rencontrer en traversant «la prairie des chiens».

En passant la prairie des chiens, les chiens vont se battre entre eux car les frères vont soudain se reconnaître et tu ne pourras pas les arrêter. Les chiens se batteront féroceement et ne lâcheront pas.

Le plus gros des chiens «le Fort» se lancera vers toé, te pognera par les culottes et va saprer ton joual par terre. Mais n'en fais pas de cas, ne dis pas un mot, ne crie pas. Relève-toi, remonte à cheval et continue ton chemin. Quand tu auras franchi la ligne des prairies, «le Fort» va te lâcher et va revirer de bord pour continuer la bataille avec les deux autres. En regardant derrière, tu les verras se battre furieusement, partout où y a une gueule, les poils vont r'voler avec une oreille par-citte et une patte par-là.

Quand «le Fort» te lâchera, tu diras: «Le Fort, viens-t'en avec moé. Ainsi le chien se mâtera et te lèchera les mains. Flatte-le trois fois et aussitôt il te suivra ainsi que les deux autres. Avec ces trois chiens-là tu pourrais rencontrer une armée, y'aura rien à ton épreuve.»

—C'est bon, grand-mère, je vous remercie.

Et le voilà parti, marche aujourd'hui, marche demain, arrive avant-hier au matin.

Il arrive enfin à une grande prairie pleine de chiens comme une volée d'outardes, qui venaient de tous les bords, de tous les côtés.

Soudain la bataille s'engage, tel que prédit par la

vieille femme. En arrière du prince, ses deux chiens se battent féroce­ment et l'on voit passer tantôt une oreille, tantôt une patte, un boutte de queue. Le plus gros saute sur le prince, lui mord une cuisse et jette son cheval par terre. Par bonds et par sauts, le prince et le cheval se rendent jusqu'à la limite de la prairie, avec le chien à leurs trousses. Tel que conseillé par la vieille femme, Tit-Jean appelle ce chien « le Fort », le caresse trois fois et s'en fait un ami.

Avec ses trois chiens, le prince à dos de cheval, file à travers la forêt, un jour, deux jours, trois jours.

À la troisième journée, dans une petite clairière, ils s'arrêtent devant une petite maison blanche d'où sortait de la boucane; c'avait d'l'air ben beau.

Il frappe à la porte et une belle petite veuve vient lui ouvrir:

« Bonjour, beau prince. »

« Bonjour madame, ou mademoiselle... ? »

— Je suis veuve, mon mari est mort depuis longtemps et je vis seule icitte.

— Ouais, c'est ben de valeur... serait-il possible d'avoir à manger pour moé et mes trois chiens... ?

— C'est ben de valeur, beau prince, regardez ce qui me reste dans l'armoire, je n'ai que la moitié d'une croûte de pain... Mais, y'a du monde aux alentours, y'a un roi, mais il ne m'aide en rien.

— Ouais, on peut arranger ça, dit-il en sortant de sa poche quelques beaux mille dollars: « Tenez, madame, allez me chercher à manger et pour moé et pour mes trois chiens. Mes chiens mangent à la table pareil comme moé. »

— « Oui, beau prince, » fit-elle et elle s'en fut sur-

le-champ avec son p'tit cheval blanc tout maigre, si maigre qu'il avait trois croches dans les reins. Attelé ainsi à la calèche, le p'tit cheval blanc se mit au trot.

takarack ! takarack ! takarack !

Après quelque temps, elle revint avec quantité de nourriture, elle fit un repas avec les chiens assis à la table, chacun à leur place, le prince au boutte et la veuve à ses côtés. Au signal de leur maître, les chiens se mirent à manger du bout des dents, pour ne rien laisser échapper, c'était vraiment beau de voir ça.

Ainsi les jours filèrent à pas de tortue, ben tranquillement. Un matin, alors que Tit-Jean prenait ses aises et se reposait, il vit une troupe passer. Les tambours résonnaient, ça menait l'diable, ça morvait sur un torrieu de temps. Il appelle la veuve et lui demande : « Que veut dire tout ça ? On entend brailler et jouer du tambour, on voit des soldats avec la baïonnette au boutte. Qu'y a-t-il ? y a-t-il de la guerre par icitte ? »

—Non, beau prince, ce matin, le roi va conduire sa princesse à une place nommée les quatre chicots.

Tous les ans, il doit fournir à la bête à sa tête une princesse de quinze ans pour être dévorée.

—Ouais, le roi n'a pas assez de soldats pour la défendre... ?

—Ah ! oui, il envoya des troupes, mais la bête les a tous mangés et d'une seule bouchée. Ça n'a rien donné.

—Quinh ! moé, mon nom, c'est Prince Albert Sans Peur et j'irai la secourir.

—N'allez-y pas, beau prince, vous serez dévoré.

—Toé, viens pas m'achaler, torrieu. Et sur ce, le

prince s'amène aux quatre chicots avec ses trois chiens, le Fort, le Raide, et le Faible. Sur son p'tit joual, ça filait par-là dans les montagnes.

Après que le roi fut parti avec sa troupe, le prince Albert s'amène vers la princesse.

— Mon dieu, dit-elle, beau prince, allez-vous-en d'icitte.

— Y'a pas « d'allez-vous-en », je suis icitte pour vous défendre.

— Mon père, souligna-t-elle, s'est fait dévorer armée sur armée. La bête a mangé ma sœur l'an passé, il ne reste plus que moé à fournir, ensuite tout sera mis à feu et à sang.

Il prit place auprès d'elle et lui dit : « Quand la bête viendra, réveille-moé, mais fais ben attention ! »

Les trois chiens s'étaient couchés près de leur maître, le Fort autour d'une grosse racine d'épinette d'un tour de dix pouces et les deux autres un peu plus loin.

Soudain, commence un carnage à tout casser : « Beau prince, lui cria la princesse, la voilà ! »

« Ouaf ! s'écria la bête, le roi me fournit tout un repas ce matin, une fille, un homme, un joual, trois chiens, j'en ferai tout un festin ! »

Vram ! voilà le Fort, qui, enragé, aggrave la racine d'épinette de dix pouces de tour et long de quinze pieds. Il s'apprête à la faire r'voler lorsque son maître l'arrête net :

« Aie ! le fort, reste tranquille, je t'avertirai le moment venu ».

Pendant ce temps, Tit-Jean et la bête s'affrontaient pour se battre et la bête commençait à se gonfler, lorsque Tit-Jean dit à ses chiens : « Rangeons-nous

pour ne pas bâdrer la princesse.» Puis à l'instant, il mit en joue la bête avec son fusil et il cria à ses chiens : « Aura ! le Fort, le Raide, le Faible ! sus ! à la bête ! »

Aussitôt dit, la bête ouvre la gueule pour le pogner. Le Fort ne perd pas de temps, lui saute dans la gueule et lui sort par le trou du cul, emmenant avec lui, et la panse, et les tripes, et le cœur ! Aussitôt dit, le Raide se rue sur sa tête et le Faible lui mord les pattes !

Le prince Albert aussitôt lui tire une balle et la tue, alors que le Fort achève de lui dévorer le cœur !

La princesse et Tit-Jean firent un bout de chemin ensemble et après un certain temps, celle-ci lui donna un de ses mouchoirs en guise de souvenir et de remerciement. Puis alors, Tit-Jean prit son bord et la princesse le sien.

Le vieux roi fut très heureux de revoir sa fille vivante, mais il était ben en diable de voir que Tit-Jean n'aie pas voulu l'escorter jusqu'à lui. Elle lui dit : « Y'aurait ben voulu, mais il dut s'en aller à un autre endroit... »

Pendant ce temps, le prince Albert s'en était retourné chez la belle petite veuve où il demeurait. Entre-temps, quelques jours après, la nouvelle lui parvint du château du roi qu'on préparait des noces.

Lorsque les noces furent prêtes, le prince Albert en motadit envoya son chien au château du roi avec l'ordre suivant : « Le Faible, lui dit-il, va me chercher sur la table du roi la plus belle de ses bouteilles. Mais si quelqu'un te fait quelque chose, je te défends d'y toucher. »

Ainsi le chien part et saute la clôture du roi. De l'autre côté, un des valets lui sapre un coup de pied

pour lui faire mal... Le Faible te l'agraffe par une cuisse et te l'envoie r'voler à travers les autres à peu près cinquante pieds plus loin ; ces derniers, blancs de peur, aussitôt lui laissent le chemin libre... Le Faible s'amène donc sur la table du roi, griffe la boutteille et r'vire de bord.

Cinq minutes après, Tit-Jean dit : « Toi, le Raide, va chercher le gâteau du roi, il me faut du gâteau pour boire ce vin. »

Le chien aussitôt s'amène chez le roi, pogne le pain marbré et l'emmène avec lui chez le prince.

Ensuite vint le tour du Fort de faire sa commission et le prince lui ordonna : « Toi, le Fort, tu iras chez le roi lui serrer le nez. » Ainsi le Fort s'amène chez le roi, lui serre le nez de ses crocs et détaille en vitesse. Aussitôt le vieux roi en colère met quatre soldats à ses trousses afin de savoir à qui appartient ce motadit chien-là.

Les quatre soldats avaient reçu l'ordre de dire au propriétaire du chien de venir s'entendre avec le roi, sinon, foi de roi, il serait fusillé devant sa porte.

Les quatre soldats, derrière le chien, l'avaient à l'œil, et celui-ci s'en allait tranquillement pas vite, en tortillant la queue, faisant un boutte puis les attendait... et ainsi, peu à peu, il les amena droit chez son maître. Après que le chien fut entré, on frappa à la porte :

« Bonjour ! bonjour ! monsieur, dirent les soldats, sont-ils à vous ces trois gros chiens-là ? »

— Oui, c'est à moé, répondit le prince Albert fièrement.

— Ils sont venus semer du trouble au château et ont fait de grosses insultes au roi. L'un des trois lui

a volé une bouteille de vin, un autre lui a volé un gâteau, pis le dernier a mordu Sire mon roi au nez.

—Ouais!?

—Maintenant le vieux roi fait dire que vous veniez vous entendre avec lui au château, sinon vous serez fusillé demain matin.

—Ouais!? vous direz à Sire mon roi, que je suis aussi homme que lui, que je n'ai pas peur de ses menaces. S'il veut s'entendre avec moé, qu'il vienne me voir lui-même icitte. Moé, je n'irai pas vers lui, c'est pantoute!

Ouf! les quatre soldats ont r'viré de bord en disant:

—C'est un homme mort... Un roi, hein!? se faire dire ça. Demain matin, il le fera emmener pour le fusiller, c'est certain!

Toujours qu'au château, les soldats content ça au roi: «Sire mon roi, le propriétaire des trois gros chiens est un beau prince charmant. Il vous fait dire qu'il avait envoyé ses trois chiens exprès pour vous montrer d'inviter tout l'monde. Quand vous inviteriez du monde, de ne pas en laisser en arrière. Il voulait vous montrer qu'il y avait du monde en arrière qui méritait d'être icitte autant que vous autres. À part de ça, il a dit qu'il était aussi monsieur que le roi, et que vous veniez vous-même le rencontrer, car lui ne viendrait pas, il n'a pas peur de vous.»

La princesse se lève:

«Papa, pour l'amour du bon Dieu, allez-y, allez-y, c'est peut-être le beau prince qui m'a défendu là-bas et qui se trouve aux alentours. On ne sait jamais, allez-y donc, je vous en prie. Vous ne savez pas quel

genre d'homme ce peut être.»

—C'est bien, ma fille, pour l'amour de toi, j'irai, s'inclina le roi en ordonnant qu'on attelle quatre chevaux sur son carosse.

Le roi s'amène sur-le-champ chez le prince, « Whô ! whô ! » cria-t-il à ses chevaux.

—Bonjour, mon prince, le salua le roi.

—Bonjour, Sire mon roi, que peut-on faire pour vous, Sire mon roi ?

—Je veux savoir pour quelle raison vous avez envoyé vos chiens chez moi ?

—Pour vous montrer, Sire mon roi, que vous laissiez du monde en arrière... Il y a ici une veuve qui crève de faim. Jamais vous n'avez essayé de l'aider, vous préparez des noces, vous ne l'invitez pas, ni moé d'ailleurs. Je voulais vous montrer qu'on pouvait manger aussi bien que vous. Je suis aussi maître que vous, aussi fort que vous, et je n'ai peur de personne, vous inclus.

—Ben, dans ce cas-là, beau prince, gréez-vous, vous et votre dame, pis on vous emmène aux noces.

—Embarquez plutôt la veuve, car j'ai mon cheval pour m'y rendre. Autre chose, je veux que mes chiens soient servis à la table, comme nous ou bedon je n'y vais pas.

Le vieux roi fut pris de peur... les chiens à la table, ouais ! il hésitait...

—Si vous ne voulez pas, reprit le prince je reste icitte. La veuve peut s'y rendre, si elle le veut, moé je n'y vais pas. Si t'es pas content, achale-moé pas.

—C'est bon, répondit enfin le vieux roi, foi de roi

que je suis, personne ne touchera à vos chiens.

Enfin, l'on se mit en route, la veuve avec le roi, et derrière eux, Tit-Jean avec son joual suivi de ses trois chiens. De temps en temps, le prince Albert se reculait, claquait du fouet clac ! clac ! et faisait faire trois ou quatre sauts à son joual pis, youp ! le faisait bondir par-dessus la calèche du roi et sur l'air d'aller, le faisait atterrir comme à cinquante pieds en avant. De l'avant à l'arrière, et de l'arrière à l'avant, il répéta ce manège plusieurs fois durant le jour, jusqu'à l'arrivée du roi au château.

Au château, à la table, le roi fit placer à ses côtés le prince Albert et ses trois chiens. À l'instant même, la belle princesse le reconnut ; son beau prince et ses trois chiens, mais garda le silence. L'autre, le prétendant, pauvre diable, n'y était pour rien et ne pouvait pas deviner quel malheur l'attendait, il n'en savait pas plus long.

Chacun conta son histoire, comme de coutume à un festin de ce genre et enfin, ce fut au tour du prince Albert de conter la sienne :

« Sire mon roi, un jour, je me suis écarté en forêt avec mes deux chiens et fut hébergé par la veuve icitte qui me dit quoi faire. Par la suite, je gagnai une bataille et ramassai le troisième de mes chiens. Comme je suis le meilleur tireur de la région, je décidai d'aller secourir la princesse avec mes trois chiens, car rien n'est à notre épreuve, ni vos troupes et ni la bête à sa tête. Mon nom est Prince Albert Sans Peur, belle princesse me reconnaissez-vous ? »

— Oui, je vous reconnais, vous et vos trois chiens, qui m'ont délivrée de la gueule de la bête. Un

des trois chiens, surtout, qui, lui, est entré par la gueule et en est ressorti emmenant avec lui toute la chipaille là-dedans. À l'instant même, le beau prince avec son fusil te l'a flambée en criant lapin !

— Ouais ! s'étonna le vieux roi, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

— Ben, je ne savais pas où il était...

— Sire mon roi, poursuivit le prince, reconnaissez-vous ce mouchoir-citte ?

— Quoi... ? le mouchoir de la princesse, s'étonna le roi, ton mouchoir ?

— Oui, fit-elle, c'est en souvenir de son secours, c'est tout ce que j'avais à lui donner. C'est mon mouchoir, j'espérais qu'il vienne avec moé.

— Beau prince, dit le roi, puisque c'est ainsi, nous allons pendre le faux prétendant, et si vous voulez, vous allez prendre la princesse en mariage.

— Non, non, ce n'est pas de sa faute, il ne mérite pas de punition, qu'on le renvoie chez lui, c'est tout. Si vous pensez que j'ai gagné votre fille en mariage, je suis prêt à la marier le plus tôt possible.

— Oui, foi de roi, tu l'as gagnée, et tu seras maître et roi dans mon château.

Ainsi l'autre prétendant s'éloigna pour de bon, et la belle princesse vint s'asseoir près du beau prince et de ses trois chiens, et l'on acheva le festin.

Quant à moé, j'étais curieux et je me suis approché pour en prendre un morceau, et l'on m'a sacré dehors.



La Manchotte

Il était une fois un vieux et une vieille qui avaient deux enfants... un p'tit gars et une p'tite fille. Ils avaient aussi une belle vache à lait qui leur donnait un sciau de lait soir et matin.

Un jour, le vieux très malade fait venir sa femme et ses enfants à son chevet et leur dit: « Je vais mourir bientôt, toé ma femme, aie ben soin des enfants, et il dit aux enfants, ayez ben soin de votre mère, et aussi de votre vache, on n'a que ça pour se nourrir. »

Quelque temps après le vieux meurt et on l'enterre et la vieille tombe malade à son tour: « Mes petits enfants, leur dit-elle, je m'en vais trouver votre père, c'est ben de valeur. Ayez ben soin de vous autres et de votre vache, ne la vendez jamais, je vous le défends, et surtout, toé Tit-Jean, tu seras responsable désormais. »

—Oui, m'man, lui affirma-t-il, je ne la vendrai pas, je la garderai.

Peu de temps après, la vieille décède et on lui fait des funérailles.

Voilà donc Tit-Jean et sa sœur tout fin seuls sur terre, avec leur vache. Or, un jour, comme Tit-Jean s'ennuyait beaucoup, il pogne sa carabine et s'enfuit dans la forêt.

Marche icitte et marche par là, à tout hasard, toujours qu'une journée, il arrive face à face avec un beau prin-

ce qui avait un beau chien, haut comme la table et aussi long que le divan.

—Tiens, bonjour, beau prince.

—Tiens, bonjour Tit-Jean.

—Vous venez me chasser de votre terrain? lui dit Tit-Jean, je suis rendu trop loin?

—Oh! non, reprit le prince, tu n'es pas sur mon terrain pantoute, c'est plutôt moi qui suis sur le tien.

Toujours que l'on se met à jaser et d'une parole à l'autre, le prince lui dit:

« Dis donc, Tit-Jean, tu as une bonne vache à lait chez toé...

—Oui, répondit Tit-Jean.

—Tu ne me l'échangerais pas, continua le prince pour mon chien icitte?

—Oh, je ne sais pas...

—Ta vache, reprit le prince, est pas mal vieille. Elle sera morte bientôt et tu n'auras pas de lait de toute façon, tandis qu'avec mon chien icitte, tu pourras avoir tout ce que tu veux. Finies les inquiétudes! Tu n'auras qu'à lui dire « Temps clair! va me chercher ça » et il ira te le chercher; du lait, n'importe quoi...

—Ben, j'en parlerai à ma petite sœur, et elle si elle veut, peut-être ben...

—Tu n'as rien attrapé, aujourd'hui? poursuivit le prince.

—Non, je n'ai pas eu de chance.

—Que veux-tu aujourd'hui dans ta journée de chasse?

—Je voudrais avoir un beau petit chevreuil de deux ans.

—Temps clair! lui ordonna le prince, va lui chercher un beau petit chevreuil de deux ans à cet homme-là.

Le chien se faufile aussitôt par terre, se lève une oreille et part sur un « rein-de-vent », huie! hue! au bout de dix minutes, whô! whô! whô!

« Tiens, lui dit le prince, le v'là ton chevreuil, manque-le pas, il te l'emmène. »

Oh! le chevreuil s'aventura à vingt-cinq pieds environ de Tit-Jean et celui-ci bebang! abat son chevreuil.

—Tu vois? reprit le prince ainsi, chaque fois que tu as besoin de quelque chose, il part et va te le chercher.

—Ben, j'en parlerai à ma sœur et demain, à la même heure, je serai icitte.

—C'est bon, acquiesça le prince.

Il conte donc tout ça à sa sœur et elle lui répondit;

« Fais à ton goût, mon p'tit frère, c'est toi le responsable, mais n'oublie pas que papa a bien spécifié de ne jamais vendre la vache. »

—Je ne la vends pas rétorqua, Tit-Jean, je l'échange contre un chien. La vache mourra de toute façon, tandis qu'avec le chien, on peut avoir n'importe quoi; grâce à lui, j'ai eu mon chevreuil.

—Fais à ton goût, répéta sa sœur, mais si tu me donnes de la misère, tant pis pour toé.

À l'heure dite, il s'amène au bois avec sa vache et accoste le prince: « Bonjour, bonjour, beau prince, marché conclu, échange pour échange. » Et le soir venu, le voilà revenu à la maison avec le chien nommé Temps clair.

Or, un matin il n'y avait, pour déjeuner, ni lait, ni

crème, rien, même pas de pain et sa sœur se lamentait : « Tu vois, nous n'avons rien pour déjeuner depuis que tu as échangé la vache. Nous n'avons que des crêpes sèches sans lait, et moi qui aimais tellement ça du lait, de la crème, du beurre.

—Comment ? lui répondit-il, tu en veux ?

—Tu sais bien que oui, j'aime beaucoup ça.

—Temps clair ! ordonna-t-il au chien, va chercher du lait à ta maîtresse. » Ah ! serpent ! aussitôt dit, le chien t'agraffe la porte... vroom ! vroom ! il est sorti tellement raide que la maison, les fenêtres en tremblaient.

Au bout d'une demi-heure près, le chien s'amène chez un habitant où une vieille femme finissait de traire une vache. Son sciau en était tellement plein que la broue en déversait. Le chien mord la vache au jarret et celle-ci saute par-dessus la chaudière et se faufile au loin. Celui-ci griffe la chaudière par l'anse, r'vire de bord et s'amène chez Tit-Jean.

—Tiens, dit celui-ci, ma p'tite sœur, tu vois, du lait en masse ; tu n'as qu'à lui demander : « Temps clair ! va me chercher ça ! » et hop ! il ira te le chercher.

Avec le temps, la sœur de Tit-Jean se fit un ami du chien et l'envoya faire toutes sortes de commissions, des chaussures, des robes, des manteaux, et Temps clair toujours s'en acquittait.

Un jour que Tit-Jean travaillait en forêt, il croise un sentier battu, comme si plusieurs personnes s'en étaient servi.

« Diable ! se dit-il que veut dire ce sentier, comme ça sur mon terrain, et où ça mène ? Allons voir. »

Comme il est encore tôt, il le suit et marche pis marche encore.

Soudain en montant le long d'un côteau, il aperçoit, tout surpris, le plus beau des châteaux.

« Diable ! s'étonna-t-il, comment se fait-il, un château sur mon terrain ? J'ai barraudé de par les quatre coins de la forêt, et jamais je n'ai vu ça. Allons voir. »

Il s'amène au château et cogne à la porte :

— Entre, entre, Tit-Jean, l'invita une voix de femme, je sais que c'est toé.

— Comment, fit-il surpris, vous savez mon nom ?

— Oui, dit-elle, tu t'en viens pour m'envoyer... ?

— Non, avoua-t-il, mais y'a ben longtemps que je demeure par icitte et jamais je n'ai vu de château. Je ne sais qui des deux est sur le terrain de l'autre, j'ai croisé un sentier et je l'ai suivi.

— Tu es chez toé, reprit la femme, je me suis permise de me bâtir dans les parages.

Toujours que l'on jase et de l'un à l'autre, la femme demanda : « Tit-Jean, tu as une petite sœur chez vous ?

— Oui, je n'ai qu'elle au monde.

— Ouais... tu dois t'ennuyer... Si tu voulais, tu marierais ma fille, une belle princesse, quelque chose de beau. Tu pourrais ensuite demeurer icitte avec elle, toé pis ta sœur, et tu serais roi et maître de toute l'affaire icitte, des chevaux, de l'écurie, des carosses... Julia ! sors de d'là, viens'citte ! »

Aussitôt apparaît une belle jeune fille avec de beaux cheveux couleur d'or qui lui descendaient jusqu'aux fesses, et tournés en rouleaux. Ah ! motadit ! Tit-Jean

en l'apercevant eut les yeux pleins d'eau.

—Tiens ! dit la femme, je te présente ma princesse, et, à sa fille, je te présente Tit-Jean, il te ferait un bon mari.

—Peut-être, répondit la fille, s'il veut de moé.

—Ben ! suggéra Tit-Jean, j'en parlerai à ma sœur et si elle veut, l'on se mariera pour y rester.

De retour chez lui, Tit-Jean conte l'affaire à sa sœur.

—Ah ! c'est comme tu veux, répliqua-t-elle, c'est toé le responsable. Si tu me donnes de la misère, c'est toé qui en pâtiras.

—Ah ! précisa-t-il, tu verras, tu seras ben, je te donnerai tout ce que tu voudras, y'a pas de danger.

Dans les jours qui suivirent, il maria la princesse et s'installa avec sa sœur et son chien. Il hérita du château et des bâtisses sur le domaine, mais sans les valets qui étaient partis depuis belle lurette.

Chaque fois que Tit-Jean allait au village, il achetait toujours quelque chose, des bébelles, des robes, des souliers, des chapeaux, et toujours il donnait le plus beau à sa sœur.

Un jour, la vieille déclare à sa fille : « Dis donc, vas-tu laisser faire ça longtemps. Chaque fois qu'il apporte des cadeaux du village, il donne toujours le plus beau à sa sœur. »

—Ben ! m'man ! rectifia sa fille, il est ben plus obligé à sa sœur qu'à moé. Moé, je ne suis qu'une étrange...

—Quand même, plaida la vieille, tu es tout de même sa femme ! Laisse-moé arranger ça.

Une nuit, alors que tous dormaient, la vieille se dirige vers l'écurie et coupe le cou des deux jouaux.

Elle barbouille le sable plein de sang qu'elle laisse traîner jusqu'à la chambre de la sœur.

Au matin, Tit-Jean, à l'écurie, trouve ses chevaux morts, suit les traces de sang qui menaient directement à la porte de la chambre de sa sœur.

La vieille aussitôt lui insinua: «C'est ta sœur qui a tué les deux jouaux, vois, les preuves sont là.»

—Je ne pense pas, affirma-t-il, de toute façon, je ne lui fais rien, c'est ma sœur.

Et le temps passa dans la forêt et au bout d'un an, la petite princesse accoucha d'un enfant, oh! un vrai beau bébé.

La vieille aux aguets se dit: «C'est ma chance, mon v'limeux.»

Cette nuit-là, alors que tous dormaient, elle s'empoigne du bébé et l'égorge. Puis, à pas de loup, elle barbouille de son sang et la bouche et les mains de la sœur qui dormait toujours. Puis elle fait disparaître l'enfant.

Au matin, à son réveil, la vieille aussitôt de dénoncer la sœur de Tit-Jean à celui-ci: «Regarde, elle a mangé ton enfant après l'avoir tué, en plus de tes deux jouaux, et tu laisses faire ça? Chasse-la au moins, fais quelque chose.»

—Ma sœur, dit-il, ce matin, tu vas me suivre.

—D'accord, mon frère, fais ce que tu voudras, mais ce n'est pas moé, ni pour tes jouaux, ni pour ton enfant. Prends garde à ce que tu fais.

—Ah! les preuves sont là, c'est dur pour moé d'endurer ça.

Toujours que Tit-Jean et sa sœur s'en vont tous les deux dans la forêt. Elle s'était amené un livre de mes-

se et un clou. Tit-Jean l'informa de son intention : « Je ne peux te tuer, mais comme il te faut être punie, je te couperai les deux poignets, tu t'arrangeras et tu vivras comme tu pourras. »

En vain elle le supplia puis, résignée, lui dit : « Soit ! mais ouvre mon livre de messe de moitié et cloue-le en plein milieu dans ce tremble, à la hauteur de mes genoux. Ensuite, tu m'amputeras les mains. »

Tit-Jean à contrecœur cloua le livre de messe dans l'arbre tel que demandé par sa sœur. Il mit ensuite les deux mains de sa sœur sur une souche et clac ! tac ! donne un coup de hache puis un deuxième, pogne les deux mains coupées et les garroche au loin.

—Asteure, lui dit-il, arrange-toé comme tu pourras.

—Avant de partir, l'avertit-elle, écoute-moé bien. Tu seras puni pour ce que tu fais là. Il t'arrivera malheur et il n'y aura que ma main ou le bon Dieu pour te guérir. Souviens-toé de mes paroles.

Il n'eut pas aussitôt quitté sa sœur, que deux arpents plus loin, il se planta une épine dans le pied, et de grippe et grappe, s'est rendu chez lui avec ça. En entrant chez lui, en vain l'on essaya d'en extraire l'épine pour soulager sa douleur. Pendant ce temps, sa sœur priait Dieu à genoux, avec ses deux moignons en sang qui pendaient. Il lui venait une petite risée de vent qui lui ouvrait une page nouvelle de son missel chaque fois qu'elle voulait changer de page.

Soudain, près d'elle deux chiens se mettent à japer comme le diable. D'une butte, aussitôt un beau prince s'amène de son côté afin de savoir pourquoi ses chiens jappaient.

—Ah ! belle manchotte, dit-il, que faites-vous icitte ?

—Rien, je ne fais rien, murmura-t-elle, vous venez pour m'achever, je suppose... ?

—Rien de tout ça, la rassura le prince, venez avec moi et devenez ma femme. Vous serez reine et maîtresse de mon château et malheur à celui qui vous fera quelque chose !

Il l'empoigne dans ses bras, monte sur son joual et file par là au château, un très beau château où l'attendait sa vieille mère et ses valets.

Dès l'arrivée, les médecins furent mandés à son chevet pour lui coudre les moignons et la guérir. Au château, une fois rétablie, elle menait la belle vie. Tous ses désirs étaient comblés, et chaque fois qu'elle le désirait, on la promenait partout, transportée dans les bras des valets. Ah ! elle menait la belle vie...

Pourtant, un jour, voilà que la guerre éclate ! Le beau prince en informa sa femme : « Il me faut aller à la guerre, défendre mon pays. Si l'ennemi s'aventure sur mon terrain, on risque de se faire battre, on ira donc les rencontrer. Qu'on avertisse les valets de tout ça et malheur à celui qui touche à la manchotte. Je ne sais pas quand je reviendrai, mais je ne peux revenir tant que tout ne sera pas réglé. »

Oh ! Ça faisait un bout de temps que le prince était parti et durant son absence sa femme mit au monde deux beaux petits garçons, deux jumeaux, ah ! motadit ! qu'ils étaient beaux, tous les deux avec des cheveux blonds frisés, tout en boucles, semblables à deux gouttes d'eau, dont la vieille reine prenait soin avec grand plaisir.

Fière de cet événement, la vieille reine s'empressa de faire parvenir une lettre à son garçon, soulignant

leur beauté, si beaux qu'il ne s'en faisait plus sous le soleil, et qu'elle avait très hâte à son retour pour qu'il les voie. Elle confia cette lettre à un courrier afin qu'il l'apporte au prince à un point donné au bord des tranchées.

Après de longues distances au galop, le courrier, un soir, dû s'arrêter en chemin à l'unique maison en vue. Celle qui avait fait punir la manchotte, la vieille v'limeuse de magicienne était rendue là et y demeurait. Faut de mieux, le courrier dut coucher là, et elle lui demanda: « Vous êtes en route pour porter une lettre, je présume. »

—Oui, dit-il, sans se méfier.

—Confiez-moé-la reprit-elle, je la mettrai en lieu sûr et demain matin, au réveil, je vous la retournerai.

—C'est bon, dit-il sans se douter. Il lui tendit la lettre et s'en fut se coucher.

Durant la nuit, alors qu'il dormait, elle ouvre la lettre et la parcourt d'un trait: « Ah! ma v'limeuse! se dit-elle, je sais maintenant et ça ne restera pas comme ça. »

Au matin, avant le réveil du courrier, elle compose une autre lettre rédigée ainsi:

« Mon cher ami,

Je suis la mère de ta femme et il y a du nouveau chez vous. Ta femme a mis au monde comme deux bêtes féroces avec lesquelles on ne sait pas quoi faire. On attend de tes nouvelles pour nous dire comment en disposer. »

Elle recachette la lettre qu'elle tend au courrier qui

l'apporte au prince quelques temps après. Celui-ci y répond :

Que ça soit tortue,
que ça soit bossu,
que ça soit carotte,
peu importe ce qu'elle a eu
ce n'est pas de sa faute
si elle a eu un malheur.
Que ça soit tortue,
que ça soit bossu,
que ça soit carotte,
qu'on les loge et qu'on les soigne
dans une chambre à l'écart
très bien jusqu'à mon retour,
et j'y verrai en arrivant.
Mais malheur à qui fera
du tort à la manchotte.

Signé, LE PRINCE

Sur le chemin du retour avec la réponse du prince, le courrier dut coucher de nouveau dans la maison de la vieille motadite à qui il tendit la lettre pour qu'elle la conserve jusqu'au matin. Il fut bientôt endormi car elle mit de « l'endormitoire » dans son thé.

Lisant la réponse, durant son sommeil, elle en composa une autre :

Vu que ma femme m'a trompé, qu'on l'amène au bois avec les deux monstres et qu'on les tue tous les trois. Vous me garderez le cœur et la langue de chacun jusqu'à mon retour. »

Au matin, elle remit le tout au courrier qui fut

accueilli au château quelques jours après avec fortes crises de larmes.

La vieille reine eut de la peine à y croire se disant : « Ce n'est pas possible que mon garçon m'ait écrit ça, il y a trahison quelque part... » Ah ! tout le monde pleurerait dans le château, et les valets plus que les autres.

La manchotte leur demanda : « Qu'avez-vous à brailler de la sorte ? ah ! c'est une lettre de mon mari » passez-moé-la, je veux la lire. »

— Ah... ! y'a pas moyen, dit l'un d'eux en hésitant et fort mal à l'aise.

— Donnez-moé-la ! Je devine que c'est un malheur. Je suis née pour être malheureuse et je le serai. Il me la faut, cette lettre.

La vieille reine dut se plier et lui donna la lettre qu'elle lut aussitôt d'un trait.

— Puisque c'est comme ça, dit-elle, je me prépare et je pars !

Ainsi deux valets l'accompagnèrent au bois pour la tuer, elle et ses deux enfants. En chemin, après un certain temps, l'un d'eux lui avoua : « Belle manchotte, on ne peut te tuer, alors on a songé à un moyen. On va tuer trois moutons icitte et on amènera au château leur langue et leur cœur, qui sont pareils à ceux d'une personne. Nous te ferons un panier avec une courroie pour les épaules dans lequel on mettra tes deux enfants. Ensuite, libérée, tu t'arrangeras comme tu pourras. Prends aussi ce poignard en cas de besoin. Ne reviens pas au château, car s'il est vrai ce qui s'est dit, nous sommes finis nous autres itou. »

— Je suis bien contente, les remercia-t-elle, et pour

ma vie et celle des deux enfants.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les deux valets déposèrent sur ses épaules un panier d'écorces et de branches attaché au front par une courroie et dans lequel on plaça les deux enfants. Puis ils tuèrent les moutons, s'emparèrent de leur langue et de leur cœur et s'en furent au château.

La manchotte, seule avec ses poupons fit un bout de chemin en forêt, lorsque soudain, elle aperçut au flanc d'un rocher, une belle fontaine, d'où coulait une belle source d'eau claire. Au pied de la source, elle s'approcha d'une espèce d'étang d'une profondeur de trois pieds qui faisait des ronds d'eau.

« Pour l'amour de Dieu, supplia-t-elle, je voudrais bien boire là-dedans... »

Ne pouvant enlever ses enfants de dessus son dos, elle se mit à quatre pattes tranquillement et rampa presque pour boire. Elle accota ses deux moignons sur les bords de l'étang, et en se penchant, flouche ! ses deux petits bébés font la culbute dans l'eau claire de l'étang !

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, mes deux petits bébés...

Elle plongea ses deux moignons dans l'eau pour se saisir d'eux, et à l'instant même, miracle ! elle se retrouva avec ses deux mains. Toute heureuse, elle remet ses enfants dans son panier et examine ses deux mains attentivement.

« Mon Dieu ! mes deux mains me sont revenues. Comment se fait-il pour l'amour de Dieu ? Ah ! je pourrai ainsi arracher ma vie. »

Après avoir fait un autre bout de chemin, elle traversa soudain une immense place où elle s'arrêta.

C'était plein de bleuets, de framboises, de toutes sortes de choses. Elle décida de s'y construire un abri à même une sorte de grotte près de là, qu'elle amancha avec des branches, des quenouilles, pis le diable à son camp. Elle avait couvert ça en-dessous, par-dessus et dans le fond avec de la feuille qu'elle avait charriée. Ah! elle s'était fait un bon lit de feuilles et de branches de pin.

Les années passèrent ainsi de saison en saison elle s'arrangeait. Après un certain temps, vers l'âge de sept ans, ses deux petits garçons commencèrent à aider leur mère et le diable charriait le camp. Ainsi les années s'écoulèrent tranquillement pour elle et ses deux enfants.

Entre-temps, après quelques années, le prince revient de la guerre au château, et piqua une crise de colère lorsqu'on lui annonça l'affreuse nouvelle au sujet de la Manchotte et de ses enfants. On eut tôt fait de tirer les choses au clair et de s'expliquer.

« Nous avons été trahis, reprit le prince, ce n'est pas une lettre comme ça que je vous avais envoyée. De toute façon, je vous avais répondu de garder les deux bêtes jusqu'à mon retour et que j'y verrais. Malheur à vous si vous avez fait de quoi à la manchotte et aux enfants, sans me le dire. »

Ainsi le beau prince se promenait de long en large dans son château et ne mangeait plus, ne buvait plus, ne dormait plus. Les deux valets se consultèrent et l'un d'eux suggéra: « Elle n'est peut-être pas morte... peut-être est-elle encabanée quelque part. »

L'autre lui répondit: « Peut-être... sait-on jamais... et il en serait si fier que nous serions rois et maîtres

du château tout comme lui.» Mais le premier se ravisa: «Et s'il nous tue...» Mais mourir pour mourir, s'il vient à l'apprendre, on est fini quand même. Moé je vais lui dire.» «Moé itou, dit l'autre.»

Tous les deux s'amènent au corridor devant le beau prince et se jettent tous les deux à genoux. Après s'être assuré de ses bonnes grâces, aussitôt ils lui déclarent la vérité: «...et on ne l'a pas tuée, c'est le cœur et la langue des moutons qu'on a rapportés.»

—Vous avez bien fait, leur dit le prince, et vous aurez votre récompense. Aura! les soldats, en chasse! il faut la trouver, morte ou vive, allons la trouver!

Le beau prince avait bien espoir de la retrouver, car il n'y avait pas si longtemps qu'elle était partie, quelques années seulement.

Un jour, qu'elle avait laissé ses deux petits garçons à la cabane pour aller cueillir des bleuets, le prince la cherchait aux alentours, d'un bord et de l'autre avec sa troupe et ses deux chiens. Entendant tout ce vacarme, elle prit les deux chiens pour des loups et se cacha au fond de la cabane avec ses deux enfants. Les deux chiens à la porte jappaient et menaient tellement le diable, que le prince s'en fut à la grotte dans l'espoir d'y trouver quelque chose. «Belle manchotte, cria-t-il, morte ou vive, réponds-moi.»

«Je ne suis pas morte, s'écria-t-elle du fond de la grotte, tu viens pour me tuer, je présume.»

—Pas question, répondit le prince, viens à moé, sinon je me tuerai moi-même, car nous fûmes trahis.

Elle lui répondit du fond de la grotte: «Je le vou-

drais bien, mais je n'ai rien sur le dos pour me montrer parmi le monde. »

Le prince enleva son grand manteau vert, tout en soie, et le lança dans la grotte. Elle s'habilla et en ressortit, tenant par les mains ses deux petits enfants, qui étaient âgés, d'environ sept ans à ce moment-là.

Le prince en apercevant sa femme et ses deux mains... oh ! il l'embrassa tendrement puis ses deux enfants. Elle eut tôt fait de lui expliquer toute l'affaire et le prince satisfait les reconduisit au château, ce qui ne fit pas l'affaire des deux valets, car entre-temps, ils s'y croyaient rois et maîtres, donnant des ordres à tous, l'un et l'autre, à tour de rôle.

« Aura ! mes soldats, ordonne le prince, amenez avec vous quatre canons que vous braquerez sur une vieille bâtisse à un demi-mille d'icitte le long du chemin, faites-moi culbuter tout ce qui a là-dedans. »

Les soldats installèrent leurs quatre canons sur une butte et bang ! dans un vacarme épouvantable, le sort de la vieille motadite qui les avait trahis fut réglé à tout jamais par quatre coups de canons.

La vie continuait et tout allait bien pour la manchotte et le prince, alors que les petits garçons, eux, grandissaient et prenaient de la force avec l'âge.

La manchotte se souvenant de son frère malade, dit un jour à son mari : « Il faudrait bien que j'aille le voir, car je sens qu'il est malade, si tu voulais... »

—Vas-y, vas-y, accepta le prince, je te donnerai le meilleur des chevaux, arrange-toé pour le trouver.

Aussitôt, déguisée en médecin, elle se dirigea à joual vers le château de son frère, devant lequel elle passa et repassa avec cette inscription attachée sur son dos :

« Docteur-guérit-tous-maux ».

Les servants de son frère en l'apercevant lui demandèrent aussitôt : « Heh ! docteur, est-ce bien vrai ce qu'il y a d'écrit sur votre dos ? »

— Oui, c'est bien vrai, répondit-elle.

— Arrêtez icitte, on a un homme malade depuis des années et personne n'est capable d'en venir à boutte.

— C'est bien, dit-elle, allons-y.

Certaine de n'être pas reconnue, car elle s'était déguisée en médecin, elle s'était taillée les cheveux et s'était coiffée d'une perruque, elle leur demanda : « Où est votre malade ? » et sur un signe d'eux, elle s'approcha de son chevet. Il était maigre comme un pic.

« Ouais ! ? fit-elle, prise de pitié, vous êtes ben malade, qu'avez-vous ? »

— A a a h... ! j'ai dans le pied une épine qui me ronge, une écharde de chicot... J'ai essayé de l'enlever tout seul, mais sans succès, puis avec toutes sortes de docteurs, mais sans succès encore.

— Oui, je vois, le consola-t-elle, je peux bien vous guérir, mais à la condition que vous me disiez la vérité, toute la vérité sur votre vie, sinon je ne peux rien faire.

— Ah ! je vais vous la dire la vérité.

Elle lui épongea le front et vit qu'il était très malade, aussi fit-elle sortir tous les autres de la chambre. Elle voulait être seule avec lui et elle barra la porte à double-tour pour ne pas être dérangée.

Une fois tous les deux seuls, elle se mit à l'écoute de son récit. Celui-ci lui raconta l'épisode de sa petite

sœur qu'il avait laissée au bois avec les deux poignets tranchés, avec un livre cloué dans un arbre, et que Dieu l'avait puni et que personne ne pourrait le guérir, sinon Dieu ou par la main de sa sœur.

—C'est bon, dit-elle, si tu dis la vérité, je pourrai te guérir, sinon, je ne peux rien.

Elle ouvrit la porte et ordonna aux servants de lui lui apporter de l'eau chaude. Avec un linge propre elle commença à lui laver sa plaie, puis lave, lave et lave encore. Soudain les gales se mirent à tomber et apercevant l'écharde de chicot, elle la coinça avec des pinces et l'arracha d'un tour de main. C'était une affaire à peu près longue comme ça.

—Tiens, fit-elle, le voilà ton chicot.

—Ma sœur, ma sœur s'exclama-t-il, me reconnais-tu ?

—Oui, je te reconnais.

—Tu l'avais dit, seule la main de Dieu ou la tienne me guérirait. Tu me reviens, pardonne-moé tout le mal que je t'ai fait, c'est pour l'amour de l'autre... je les blâme toutes.

—Oui, reprit-elle, je te pardonne. Quant à ta femme si tu t'arranges bien avec elle...

—Pour ça, oui...

—Continue à demeurer avec elle ; quand à moé, je dois retourner à mon mari et tu ne me reverras plus.

Ils s'embrassèrent et elle passa la porte, enfourcha son joual et s'en retourna dans son village retrouver son mari.

Entre-temps, les deux jumeaux de la manchotte, nommés prince Jacques et prince Pierre grandissaient

à vue d'œil et vers l'âge de seize ans, ils étaient semblables aux petits gars de leur âge, à vouloir courir les petites filles, icitte et là, le soir, au village. Ça leur tentait de sortir davantage, mais le beau prince, leur père, ne voulait pas.

—Ah! leur commanda-t-il, vous sortirez, mais pas avant vingt et un ans. À vingt et un ans, je vous donnerai chacun un bon joual et suffisamment d'argent pour vous amuser et je vous enverrai faire un long voyage. À vingt et un ans, je vous dirai quoi faire, pas avant.

«Aie! se dirent les petits gars, si on peut pogner vingt et un ans, on va en r'virer toute une embardée.»

À vingt et un ans tapant, il leur donna, tel que promis, un cheval et une somme d'argent suffisante pour un an et il les conduisit à un chemin avec deux fourches:

«D'icitte, leur dit-il, vous partirez chacun de votre côté et vous reviendrez icitte tous les deux au boutte d'un an. Celui qui m'apportera le plus beau cadeau, aura comme récompense la moitié de ma fortune. Faites ben attention à vous autres. Dans un an et un jour, je vous rencontrerai icitte aux deux fourches tous les deux. Ne venez pas à la maison l'un sans l'autre, car vous ne serez pas reçus, je ne vous recevrai pas. Venez tous les deux ou ben pantoutte!»

«C'est bon poupa, bonjour, au revoir!» disent-ils et chacun prend son chemin.

Les semaines passèrent et puis les mois et entre-temps le prince Jacques, le plus jeune des deux, s'était marié. Un soir, comme il s'apprêtait à se coucher il aperçoit une lumière qui bougeait dans la fenêtre et

qui baraudait : « Viens icitte, ma femme, dit-il, que veut dire ceci ? »

— Ah ! dit-elle, ça, c'est une étoile malchanceuse, elle attire du monde au loin et ils ne reviennent plus jamais.

Dans la nuit, pendant que sa femme dormait, il se lève avec son chien pour aller voir cette étoile qui baraudait et se décide de la suivre. Elle l'amène à une grosse montagne puis soudain elle se branche dans un arbre.

Ouais, comme il ne voyait plus rien et qu'il faisait un froid de loup il décide de s'allumer un très bon feu. Une petite voix soudain l'interpelle :

« J'ai fret, moé. »

Il regarde aux alentours... et la voix reprend :

« J'ai fret, moé. »

— Viens te chauffer, lui cria-t-il, j'ai un bon feu.

— Non, reprit la voix, j'ai peur de ton chien, il va me manger.

— Non, non, affirma le prince Jacques, mon chien ne te touchera pas.

— J'ai fret, continua la voix. Tenez, prenez un de mes cheveux, et attachez-le et j'irai près du feu.

Ne se doutant de rien, le prince Jacques attrape le cheveu, et clac ! les voilà tous les trois métamorphosés en butte de terre, lui, son chien et son cheval. Comme il était parti sans qu'elle le sache, la princesse, sa femme était très inquiète de voir qu'il ne revenait pas.

Asteure, pour revenir à l'autre, prince Pierre lui aussi, entre-temps, s'était marié, et au bout d'un an il s'est amené aux deux fourches pour voir si son frère était arrivé.

Leur père leur avait dit avant de partir pour leur voyage: « Je planterai un poignard dans l'arbre que vous voyez là. S'il en sort une goutte de sang sec, il s'en retournera car son frère est fini. Par contre, s'il en sort une goutte de sang presque sec, c'est que son frère est mal pris, et qu'il aille à sa défense. »

Quand le prince Pierre fut rendu aux deux fourches, son frère n'y était point, mais par contre, le poignard du père était bel et bien planté dans l'arbre et il en sortait une goutte de sang presque sec, presque rendue au bout du manche.

—Motadit ! se dit-il, mon frère est mal pris.

Sans perdre de temps, il se met en route, et il passe trois villages de file. À chaque village, les gens de la place, le prenant pour son frère le prince Jacques, le saluaient :

« Bonjour beau prince ! Bonjour beau prince ! Bonjour beau prince !

Trois villages de suite, on le salua, ce qui fit dire au prince Pierre: « Tiens, mon frère est passé par icitte, ils me prennent pour lui, on se ressemble comme deux gouttes d'eau. »

Finalement, prince Pierre entre dans le château de son frère, le prince Jacques, où la femme de celui-ci le salue aussitôt: « Bonjour, mon mari, dis-moé donc, où es-tu allé ! ? »

Prince Pierre fit semblant d'être son frère afin de pouvoir l'aider, et il répondit :

« Ah ! je suis parti sur un bord, au bois, pour m'amuser. »

« Quoi faire ? se disait prince Pierre pour aider mon frère ? je dois pouvoir l'aider de quelque façon. »

Le soir venu, prince Pierre, pour consoler la femme de son frère, monte donc coucher avec elle. Sitôt qu'ils furent couchés, l'étoile de nouveau se mit à barauder dans la fenêtre.

« Ma femme, dit-il, regarde-moé donc cette étoile, qu'a-t-elle à barauder dans la fenêtre? Est-ce une lumière ou quoi? »

— Non, dit-elle, c'est une étoile, tu t'en souviens, l'autre soir? je te l'ai dit, puis tu es parti à sa poursuite.

— Ah oui, c'est vrai, en effet.

— C'est une étoile malchanceuse qui entraîne les gens au loin pour ne plus jamais revenir. N'en fais pas de cas, c'est malchanceux.

— C'est correct, dit-il à la femme, tout en pensant en lui-même: ça doit être là que mon frère est allé.

Après que la femme fut endormie, il se lève et griffe son sabre. « Temps clair! dit-il à son chien, viens avec moé » et enfourchant son cheval, il part derrière l'étoile. Après un certain temps, l'étoile se branche dans un arbre près d'une grosse montagne. Prince Pierre se fait un feu et encore du pareil au même, voici qu'une voix s'exclame: « J'ai fret moé, mais j'ai peur de ton chien. » Par trois fois de suite ainsi et par trois fois de suite prince Pierre invite la personne à venir se réchauffer.

À la troisième fois, comme elle allait tendre un de ses cheveux pour attacher le chien, prince Pierre, devinant qu'elle y était pour quelque chose dans la disparition de son frère, refuse: « Non, dit-il, je n'ai pas besoin de tes cheveux, si tu ne veux pas venir te chauf-

fer, reste où tu es. »

—Non, j'ai trop peur et j'ai trop fret.

—Tu es mieux de venir, gronde prince Pierre, car si tu ne viens pas, je t'enverrai chercher moé.

—Non, j'ai fret et j'ai trop peur de ton chien.

—Temps clair ! ordonna le prince Pierre, attrape-la. Ah ! Serpent ! Temps clair aussitôt fait un saut dans le merisier, aggrave la vieille par les cheveux, et be, di, be, dang ! l'envoie descendre la tête la première en bas de l'arbre auprès du feu.

—Hein ! ma vieille motadite ! s'exclama-t-il, où est mon frère ?

—Lâche-moé, beau prince, lâche-moé, s'écria-t-elle en se débattant.

—Pas de « lâchez-moé », où est mon frère ?

—Il est dans la butte de terre.

—Fais-le revenir ou tu vas mourir. Brasse-la, Temps clair !

Ah ! serpent ! Temps clair aussitôt lui fit r'voler des paquets de cheveux, pis des paquets de satin.

Elle prend un petit pot d'onguent et lui dit : « Graisse-le avec ça, il reviendra. »

Le prince Pierre s'emparant du pot, graisse aussitôt la butte et clac ! le prince Jacques apparaît, lui, son chien et son cheval.

—Bonjour, mon frère, le salua prince Pierre, tu étais mal pris, hein ? Puis se tournant vers son chien : « Asteure ! Temps clair ! rachève-moé la vieille ! » Clac ! ah ! serpent ! les bras, les jambes, les cuisses, les tetons, tout r'volait. Temps clair la mit toute en miettes !

—Bon, demande prince Jacques, comment as-tu fait

pour me trouver ?

—Ah ! ben ! reprit prince Pierre, j'ai fait comme tu aurais fait mon vieux... je présume... à la fourche, le poignard du père était planté là et il en est sorti une goutte de sang presque sec. Je suis parti à ta recherche et dans trois villages de suite on me prit pour toé. Au château suivant, ta femme m'a prise pour toé, elle m'a fait une belle façon, et le soir venu on est monté en haut se coucher...

—Comment ? t'as couché avec ma femme ?

—Ben sûr...

Vrang ! prince Jacques pogne son sabre et tranche le cou de son frère.

—Bon ! me voilà ben amanché-là, quel sale coup... avoir tué mon frère... même s'il a couché avec ma femme, c'était pour me délivrer.

Il se mit à brailler, pis braille, pis braille et soudain aperçoit le pot d'onguent par terre : « C'est avec ça qu'il m'a fait revenir, peut-être que ça irait pour lui ? je pourrais le faire revenir ? »

Il place ensemble la tête et le cou de son frère, et en appliquant l'onguent... vroom ! les voilà tous les deux debout !

Ils eurent beau vouloir reprendre la bataille avec chacun leur sabre, ils ne pouvaient pas se toucher, ils étaient aussi forts l'un que l'autre et arrêterent le combat. On s'expliqua par quel malentendu, on en était venu là : « J'ai dit que j'avais couché avec ta femme, expliqua le prince Pierre, mais nous n'avons pas fait l'amour ! C'était afin de savoir ce qui t'était arrivé. T'as fait la folie, n'est-ce pas, de prendre un cheveu

de la vieille, pour attacher le chien !

—Oui.

—Eh bien, c'est ce qui vous a changés en butte de terre, toé, ton chien et ton cheval. Avec moé, ça pas réussi. Allons aux deux fourches maintenant, le père doit nous attendre.

Ainsi les deux frères se pardonnèrent mutuellement, et s'en allèrent chacun de leur côté chercher leur femme, le trésor le plus beau qu'ils avaient trouvé. Ils se rencontrèrent ainsi avec leur femme respective, aux deux fourches, pour aller voir leur père.

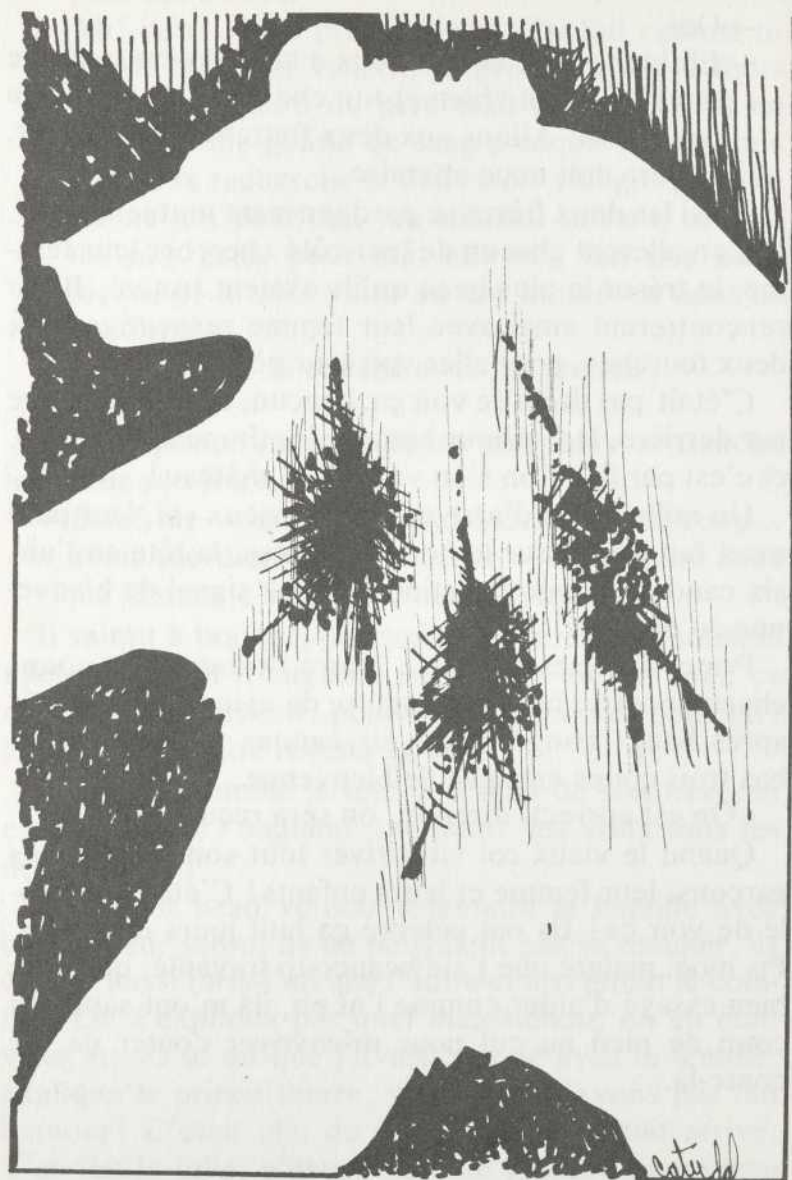
C'était pas drôle de voir ça, chacun, avec une troupe par derrière, le tambour battant, les drapeaux au vent, et c'est par là qu'on s'en va vers le château !

Un mille avant d'arriver chez le vieux roi, leur père avait fait poster sur le bord des côtes, la tête en l'air, six canons en leur direction, comme signal de bienvenue ou de refus.

Prince Jacques et prince Pierre tirèrent trois coups chacun pour se faire reconnaître du vieux roi. Aussitôt après bang ! bang ! bang ! les canons répondirent là-bas trois coups en signe de bienvenue.

« On est correct, dirent-il, on sera reçu. »

Quand le vieux roi vit arriver tout son monde, ses garçons, leur femme et leurs enfants ! C'était pas drôle de voir ça ! Ils ont célébré ça huit jours de temps. Pis moé, malgré que j'aie beaucoup travaillé, que j'aie bien essayé d'aider comme j'ai pu, ils m'ont sapré un coup de pied au cul pour m'envoyer conter ça, ce conte-là.



L'Ours blanc

Il était une fois un vieux et une vieille qui avaient trois filles. Le vieux pouvait, grâce à sa chaise berçante, obtenir tout ce qu'il voulait et jamais, il ne la confiait à personne, ni à ses filles, ni à sa femme. Parfois s'il sortait de la maison, il enfermait sa chaise dans sa chambre et la barrait à double tour.

Il avait tellement peur qu'on lui vole sa chaise, que jamais il n'allait aux veillées des alentours ; mais un jour, ses filles insistèrent : « Allez-y donc, papa, pas besoin d'avoir peur, on ne la prendra pas votre chaise. » Elles insistèrent si bien, qu'un soir le vieux se décida d'y aller accompagné de sa vieille.

Aussitôt que le vieux fut parti, la plus vieille des filles dit à ses sœurs : « Je mets ma plus belle robe, et sur la chaise berçante magique, je me souhaite un beau mari. Voici enfin notre chance ! »

Il faut dire que les trois sœurs étaient vieilles filles et que les hommes étaient pas mal rares dans le boutte.

Elle se pomponne, se grime, se change comme il faut, amène la chaise berçante au milieu de la place, s'y asseoit et dit : « Je me souhaite un beau prince, aussi beau que le soleil » et clac ! aussitôt dit, aussitôt fait ! un beau prince d'une clarté éblouissante apparaît au beau milieu de la place.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il, puis-je vous prendre comme épouse ?

— Ah oui, dit-elle, toute souriante.

Quelque temps après, dans la soirée, les deux plus jeunes sœurs dirent à la plus vieille: «Ah... Qu'as-tu fais là? malheureuse... Ah!»

—Profitons-en, répliqua-t-elle, voilà enfin notre chance! et jamais plus maintenant papa nous laissera sa chaise. Envoyez mes sœurs.

La deuxième sœur enfin se décide et s'asseyait elle aussi sur la chaise berçante: «Moé, je me souhaite un beau prince, qu'il soit aussi beau que la lune.»

Ouf! en le disant voilà qu'un beau prince apparaît au beau milieu de la place aussi clair et brillant que la pleine lune.

—Bonsoir, dit-il, je vous prends pour épouse...?

—Oui, j'accepte, moé itou.

Ah! il ne restait que la plus jeune.

—Pis toé que fais-tu? demanda la plus vieille.

—Ah!... je ne sais pas, poupa aura de la peine... non, je ne veux pas...

—Envoye donc, insistèrent les deux plus vieilles, jamais plus tu n'auras la chance de mettre la main sur la chaise berçante. Tu risques de rester vieille fille, car il n'y a aucun garçon dans les alentours.

Il est temps de te souhaiter un mari.

—Ah! s'il le faut, j'y verrai.

Elle se grime à son tour, se pare de sa plus belle robe, s'asseyait sur la chaise magique et se met à jongler... puis doucement murmure: «Je me souhaite le plus beau des ours blancs qui s'est jamais fait sous le soleil» et clac! en disant ça... qui voit-on arriver au salon? un ours blanc aussi haut que la cheminée et blanc comme neige!

—Bonjour, mademoiselle, grogna-t-il.

- Bonjour, ours blanc, murmura-t-elle.
- Puis-je vous demander en mariage? grogna-t-il encore.
- Oui, j'accepte, fit-elle, et de bon cœur!
- Embarque à califourchon sur moé, grogna l'ours blanc, car je ne peux demeurer icitte plus longtemps.
- Va-t'en pas la Jeune, lui crièrent ses sœurs tout à fait troublées et surprises.
- Ah! reprit-elle, je veux suivre mon ours blanc.
- T'aurais pas dû te souhaiter ça, t'aurais dû te souhaiter un beau prince.
- C'est un beau prince et c'est lui que je veux et je pars avec lui.

Pendant ce temps, durant la veillée là-bas, le vieux ne tenait plus en place, quelque chose le tiraillait, enfin, pris par la bougeotte et la peur il dit à sa femme: « Quelque chose se passe à la maison, allons-nous-en, ma vieille. »

En arrivant chez eux, le vieux aperçut deux de ses filles assises chacune à côté d'un prince: « Où est la plus jeune? s'exclama-t-il, où est-elle? »

- Ah! la Jeune s'est souhaitée un ours blanc et elle est partie aussitôt avec lui.
- Pauvre p'tite fille, se radoucit le vieux. On ne la reverra plus jamais car elle se fera dévorer tout rond.

Entre-temps chacune des filles s'en alla de son bord avec son mari. Au bout d'un an, les deux vieilles revinrent chez leur père pour une visite. Elles étaient accompagnées du prince, leur mari et aussi d'un enfant

chacune.

Oh! le vieux était bien content ainsi que sa femme, mais il manquait la plus jeune.

« Je me demande si elle viendra... » dit la vieille.

— Ah! dit le vieux, si elle vient, elle pourra entrer dans la maison, mais pas lui, pas son ours blanc, j'en ai trop peur.

— Voyons, poupa, s'étonnèrent les deux plus vieilles, si l'ours blanc ne l'a pas dévorée, à l'heure qu'il est, il n'en fera rien aussi pour nous.

Mais voilà qu'une heure après, la Jeune s'amène avec son ours blanc et en ouvrant la porte, demande aussitôt: « Bonjour, poupa, bonjour mouman, on peut entrer, mon ours blanc et moé? »

— Non, cria le vieux, entre si tu veux, mais pas ton ours blanc, j'en ai trop peur.

— Bonsoir, donc, poupa, mouman et mes sœurs, je m'en retourne d'où je suis venue.

Aussitôt dit, elle monta à califourchon sur l'ours blanc, et tenant son enfant dans les bras, youp! les trois filèrent comme une flèche.

— Vous voyez ben poupa, dit la plus vieille des sœurs, qu'il n'y a pas de danger et qu'il aurait fallu les faire entrer. Ils avaient un enfant, y'a quelque chose, faut que ça soit du monde cet ours-là.

— Non que diable, s'entêta le père, j'ai trop peur.

Une autre année s'écoula, et de nouveau, la plus jeune et son ours blanc rendirent visite aux parents de la fille, accompagnés cette fois-ci de deux enfants. Mais du pareil au même, le père voulut bien laisser entre sa fille et ses deux enfants, mais pas l'ours blanc,

car disait-il : « J'ai trop peur. »

— Bonsoir, poupa, mouman, mes sœurs, dit la Jeune, vous ne me verrez plus. Et furieuse, elle claqua la porte !

Et aussitôt, elle et ses deux enfants montèrent à cheval sur l'ours blanc et hop ! plus vite que le vent, les voilà aussitôt disparus par-dessus la colline et l'horizon.

Un an encore se passa et l'ours blanc dit à sa femme : « Faisons, si tu veux, un dernier effort, allons trouver tes parents, et si cette fois-citte, ils refusent de me laisser entrer, jamais plus nous irons. »

— Ah... ! répliqua-t-elle, mon mari, c'est se donner de la misère pour rien, marcher là, si loin, et pour rien...

Finalement, ils s'essayaient de nouveau, mais cette fois-citte bien décidés d'un dernier effort.

Ils frappèrent à la porte, toc ! toc !

« C'est encore eux-autres », s'écrièrent les deux plus vieilles filles en le voyant par la fenêtre.

« Non, j'ai trop peur », gémit le vieux, en se tassant dans un coin.

« Poupa, lui dirent-elles, voyons, laissez-les entrer, elle, ses enfants et son ours blanc. Ça fait la troisième fois qu'ils se présentent. Si vous avez peur, allez vous enfermer dans votre chambre, ou ben restez là dans votre coin. »

« C'est bon », s'adoucit le vieux d'une voix où tremblaient la peur et le désir de revoir sa fille.

La plus jeune donc se présente avec ses enfants, suivie de l'ours blanc qui dut se pencher pour franchir la porte. Aussitôt entré, il se dresse de tout son long et debout touchait tête au plafond. Il fait le tour de

la pièce et leur donne la griffe à tout l'monde... et... ah! jusqu'au vieux dans le coin qui tremblait comme une feuille; il avait tellement peur qu'il se contenta de toucher légèrement du boutte des doigts les griffes de l'ours, et pâle à mourir, il dû se rasseoir aussitôt sur sa chaise.

Ah!... la veillée fut belle, et tout se passa très bien et chacun alla se coucher.

Mais durant la nuit, la vieille gigotait dans son lit et songeait: Ça me tracasse cet ours blanc-là, y'a quelque chose, les voilà maintenant avec trois enfants, v'limeux! faut que j'aille voir ça de près.»

Elle se lève donc et sur le boutte des pieds se dirige vers les chambres d'en haut! cric! crac! par l'escalier. En haut, dans la noirceur, elle ouvre tranquillement la porte à tâtons. Elle s'était trompée, c'était la chambre de la belle lune. «C'est donc froid icitte!» soupira-t-elle, en refermant la porte.

Elle ouvra à tâtons une seconde porte, c'était la chambre du beau soleil. Elle la referma aussitôt et soupira: «Quelle chaleur il fait là-dedans, ils n'ont pas besoin de tant de couvertures.» Elle griffe deux ou trois couvertures qu'elle va déposer tranquillement dans la chambre de la belle lune. Tous dormaient bien sagement.

À pas de loup toujours elle se dirige donc vers la dernière chambre du fond, certaine, cette fois, d'y trouver l'ours blanc. Elle ouvre tranquillement la porte et jette un coup d'œil. Mon doux! c'était le plus beau des princes qui pouvait pas se faire sous le soleil, encore plus beau que les deux premiers. Il était endormi près d'elle et la tenait doucement par le cou.

Soudain, elle aperçoit au pied du lit sa peau d'ours qui traînait par-terre. « Ah ! mon v'limeux ! jura-t-elle, t'as fini de porter cette peau d'ours qui fait peur à tout l'monde. » Aussitôt, aussi vive qu'une souris elle attrappe la peau d'ours et referme la porte doucement. Sans perdre de temps, elle se faufile vers la cave, et d'un tour de main elle jette toute la peau dans le feu de la fournaise.

Au même instant : « Ouf ! ouche ! s'écria le prince en s'éveillant... ma femme, ma femme, on m'a trahi, on brûle ma peau, où est-elle, où est-elle, ma peau d'ours ? Ah ! malédiction ! tout est à refaire, cette damnée malédiction ! Encore trois jours, et j'en étais délivré. Misère de misère ! j'en aurai encore pour sept ans à la porter. Adieux ! ma femme, mes enfants ! il faut que je parte ! »

— Attends-moé, mon mari, le supplia-t-elle, nous irons ensemble.

Et tout en se débattant, par accident, elle le frappe sur le bout du nez. Trois gouttes de sang en jaillirent qui tombèrent sur la chemise du prince. « Ces trois gouttes de sang ne partiront jamais, lui cria-t-elle dans l'escalier, jamais, sinon par ma main. »

Et le prince, ou plutôt l'ours blanc, s'en fut ainsi par les bois refaire les sept ans de sa malédiction.

Entre-temps, toute la maison, alertée par le bruit, était déjà debout et chacun essaya de dissuader la plus jeune de le poursuivre, mais en vain, elle empoigna ses trois enfants, et s'en fut dans la route du matin, à la recherche de son mari.

Devant elle, il n'y avait que la route et les bois et plus rien. Où aller ? À contrecœur, traînant ses en-

fants avec elle, elle se mit en marche, pis marche, marche encore.

Vers midi, sur le bord de la route, elle vit des cendres de campement et des pistes d'ours où il s'était arrêté. Elle cria son nom, fit le tour du campement plusieurs fois, mais rien, il était déjà parti. Et ce fut ainsi, pendant des mois et des mois. Quelques pistes de lui, puis plus rien.

De nouveau, elle se mit en route avec ses enfants, affamée, seule et très fatiguée. Ça faisait déjà des mois qu'elle était partie, des années peut-être elle ne le savait plus elle-même. Vers la tombée du jour elle s'arrêta et aperçut une espèce de cabane à l'orée du bois. De guerre lasse, elle décida de frapper à la porte. Une vieille bonne femme s'empressa d'ouvrir qui lui dit : « Tiens ! bonjour la Jeune ! Entre donc. »

— Bonjour, bonne grand-mère.

— Tu as l'air ben fatiguée ?

— Ah ! oui... dit-elle en s'asseyant sur le canapé et déposant ses enfants de même.

— Dis-moé donc, après qui cours-tu de même ?

— Je cours après mon mari, un mauvais sort l'avait changé en ours blanc durant le jour ; son secret fut découvert par ma mère et il m'a laissée. Mais je marcherai tant que la terre me portera et je finirai bien par le trouver.

— Pauvre toé ! ton mari est parti d'icitte à matin, après avoir couché icitte la nuit dernière. Couche icitte cette nuit pour te reposer, toé pis tes enfants. Ensuite, je te dirai quoi faire.

Au matin, la bonne vieille dit à la Jeune : « Ce soir, tu iras coucher chez une de mes sœurs. Pour t'allé-

ger la route, je te garderai le plus vieux des trois enfants, tu en as trop, tu ne pourras pas te rendre. N'aie crainte, j'en aurai bien soin et te le rendrai, quand tu auras retrouvé ton mari. Voici une petite noix qui contient une petite paire de ciseaux. D'un coup de ciseaux tu pourras te tailler une robe et tout ce que tu voudras, tu n'auras qu'à casser la noix, mais sache bien t'en servir. Bonne chance ! »

De nouveau, la plus jeune se met en route avec ses deux derniers enfants. Arrive le soir, c'est encore la même motadite déception. Elle frappe à une cabane et une vieille bonne femme la salue et lui dit aussitôt : « Ma sœur m'a transmis la nouvelle, mais trop tard, ton mari est parti ce matin pour une place fort lointaine, dont je ne me souviens pas le nom. Il m'a dit qu'il marcherait aussi loin que le temps le porterait. »

— Moé aussi, répondit la plus jeune.

Au matin, avant de partir, même proposition de la vieille bonne femme pour lui alléger la route : « Laisse-moé le deuxième enfant, ta route sera plus légère. Prends ce gland de chêne qui contient une petite aiguille. Avec un point de couture seulement, tu pourras te coudre une robe et tout ce que tu voudras. Mais sache bien t'en servir, car elle te sera fort utile en temps venu. Je ne veux pas que tu la vendes ni que tu la donnes, seul l'effort peut l'obtenir, quand tu n'en voudras plus. »

— C'est bien, merci, bonne mère.

— Ce soir, tu iras coucher chez la plus vieille de nos sœurs. Elle en connaît beaucoup plus long que tous nous autres. Elle saura te mettre sur la piste, bonne chance.

Et de nouveau la jeune femme se mit en route, avec son p'tit dernier, le cœur bien lourd d'avoir dû abandonner les deux autres. Elle marcha, mille après mille, sur un chemin de poussière et de soleil, et le soir venu, bien fatiguée, elle frappa faiblement à la porte d'une vieille dame près d'un pin énorme.

—Bonjour mémère.

—Bonjour! la Jeune! d'où viens-tu? Tu es très fatiguée, hein?

—Ah, oui!

—Tu as couché chez mes sœurs, hier et avant-hier...?

—Oui.

—Je le sais, et tu cours après ton mari, hein...?

—Oui.

—Il est passé par icitte ce matin. Il avait l'air très, très fatigué. Il ne peut pas aller ben ben loin, il est trop morfondu.

Durant tout ce temps, lui, l'ours blanc, avait erré ainsi, pendant des jours et des jours, des mois et des mois, des années peut-être, il ne le savait plus. Ça faisait tellement longtemps que le temps s'était arrêté pour lui quelque part.

La vieille dame dit à la plus jeune: «Ce matin, tu vas t'en aller vers la petite ville des Hiboux où se trouve le château d'un beau roi. On croit, mes sœurs et moi, qu'il est celui que tu cherches. Tu iras demeurer chez une de mes nièces qui est v'limeuse mais bien bonne. Demande-lui du travail et arrange-toé avec elle pour quelques jours. Sûrement elle te gardera, et pour t'alléger la route, laisse-moé le plus jeune de tes enfants et prends cette petite noisette comme cadeau, elle te

rendra service un jour, car elle contient le plus beau des petits carosses. »

—Où, je veux ben, mais si le roi est mon mari, comment ferai-je pour ravoir mes enfants ?

—Si tu le rejoins, et s'il veut de toé, à l'instant même où t'auras ton mari, tu iras voir sous le pommier du jardin du roi et tes enfants y seront.

—C'est bon madame, bonjour ! merci !

Et pon pa tam, pa tou pa ti, la voilà partie.

Après quelque temps, elle s'amène à un village coupé en deux par une rivière, laquelle est bordée de quelques maisons sur un des bords. Elle s'adresse aussitôt à une petite maison blanche, où une vieille dame vint lui ouvrir.

—Bonjour madame, dit-elle lorsqu'on lui ouvre la porte.

—Bonjour, mais dis-moé donc d'où tu viens, tu as l'air ben fatiguée, s'informa la vieille femme.

—Ah oui, depuis longtemps que je marche et je cherche du travail pour gagner ma vie.

—Ben, moé, je n'ai rien à t'offrir. De l'autre côté il y a « Rougette » qui essaie depuis longtemps de faire partir des gouttes de sang de la chemise d'un homme qui habite là. On dit que celle qui réussira le mariera. Peut-être te prendrait-elle pour te la faire laver. On sait jamais...

—Oh, je serais ben contente, mais si vous le permettez, je voudrais me reposer deux ou trois jours avant de travailler.

—Fais comme tu veux, ma fille, la maison t'appartient.

Entre-temps, la vieille femme court chez Rougette,

sa voisine de l'autre côté de la rivière, et lui raconte l'incident. C'était une vieille bavarde, par mal haïssable... et elle suggéra à Rougette ce qui suit :

« Engage-la donc, c'te pauvre malheureuse et malhabillée, pour faire laver la chemise du beau prince. Si elle réussit à faire partir les gouttes de sang, t'aurais le beau prince et tu pourrais le marier. Depuis si longtemps que chacun s'essaie qui frotte, pis lave, frotte, pis lave, pis ça part pas... »

— Ben, vous lui direz qu'elle vienne me voir.

— C'est bon, et la vieille repart vers sa maison porter la nouvelle à la plus jeune.

Celle-ci aussitôt de s'amener à la maison de Rougette où elle aperçoit le beau prince assis à une table avec ses valets. Mais il ne parlait pas.

Rougette décide d'engager la Jeune et lui dit : « Tiens, voici du lavage à faire, frotte les gouttes de sang sur cette chemise aussi longtemps qu'elles ne seront pas disparues. »

La Jeune se met à la tâche et au premier coup de poignet qu'elle a donné sur la laveuse, merveille ! les trois gouttes de sang disparurent.

— Tiens, Rougette, dit-elle, les trois gouttes de sang sont parties.

Durant ce temps, le beau prince, qui était assis au bout de la table, jette un coup d'œil à son tour, et aperçoit ça, il allait dire quelque chose quand Rougette prit la parole :

« Pas vrai ! s'exclama-t-elle en s'adressant à la Jeune, p'tite v'limeuse de trou de salope, ce n'est pas toé qui les a fait partir, c'est moé, depuis tout ce temps que je les lave et que je passe la chemise au lessivage. »

Et sur ce, elle lui sapre une taloche en pleine figure, et lui dit: « Va-t'en d'où tu viens, j'ai pas besoin de ton espèce. »

Le beau prince penche la tête, sans dire un mot, il avait perdu la mémoire et ne se souvenait de rien.

La plus jeune, fort dépitée, traverse la rivière et s'en va conter ça à la vieille femme.

« Vous n'auriez pas, demanda la jeune, du vieux linge icitte, des retailles dans lesquels je pourrais me faire une robe ?

— Ah! oui! tant que vous en voudrez, dit la vieille, en lui apportant aussitôt une boîte pleine de guénilles et de retailles de toutes sortes. »

La Jeune aussitôt casse sa noix et il en sort une belle petite paire de ciseaux avec laquelle d'un coup de ciseaux dans une des retailles, whoupe! sa robe était taillée!

Ah! véra! elle s'en est taillé des robes, plusieurs et de toutes sortes de couleurs. La vieille, curieuse et tout étonnée lui demande:

— Dis-moi, donc, où as-tu pris des p'tits ciseaux pareils ?

— Ah... voilà longtemps qu'on me les a donnés.

— Ils ne sont pas à vendre... ?

— Ah! non, ni à vendre, ni à donner, à moins que...

— À moins que... ? que faudrait-il faire ?

— Avoir la chance de coucher dans la chambre du beau prince, autrement, rien à faire.

La vieille aussitôt de traverser la rivière où elle conte tout ça à Rougette:

« La fille de tantôt a une p'tite paire de ciseaux qui d'un coup de ciseaux peut tailler une robe. Toi, qui

vas te marier bientôt et qui auras des enfants, pourquoi ne les prends-tu pas ? »

— Et que faut-il faire ?

— Ils ne sont ni à vendre, ni à donner, mais elle serait d'accord pour un marché, celui de coucher avec le beau prince, un soir seulement.

— Non ! la p'tite v'limeuse, rien à faire, elle n'est pas pour coucher avec lui, avant moé, ça, non, jamais !

— Voyons, Rougette, c'est une affaire de rien, ça ! Ce soir, au souper, arrange-toé, pour verser un « endormitoire » dans la tasse de thé du beau prince, et l'affaire est réglée.

— C'est bon, dit Rougette, je le ferai, juste avant qu'elle arrive.

Toujours que la vieille traverse de nouveau la rivière et dit à la Jeune que c'est marché conclu.

Quelques temps après, la Jeune s'amène chez Rougette, où celle-ci déjà avait mis un « endormitoire » dans le thé du prince. « Donne-moé les ciseaux, avant d'entrer dans sa chambre », lui ordonna Rougette. « D'accord, un marché, c'est un marché », répondit la Jeune et en entrant dans la chambre du beau prince, elle le trouva profondément endormi.

Elle y passa quand même la nuit, mais rien à faire, celui-ci ne s'éveilla point. Vers le milieu de la nuit, deux valets qui le veillaient, s'en vinrent près de la porte et l'écoutèrent qui parlait ainsi au prince :

« Qu'as-tu, beau prince ? que tu ne me regardes plus. Je le sais ben que ma mère t'a trahi, mais ce n'est pas de ma faute. Je t'ai fait partir les trois gouttes de sang sur ta chemise, et tu n'as rien dit. Tu t'en souviens, je t'avais dit qu'elles ne partiraient pas autrement que

par ma main... beau prince, parle-moé, tu vois ben que je dis vrai, et mes trois enfants, que j'ai dû quitter pour te suivre, et la misère que j'ai eue en chemin... parle-moé, répond mon beau prince...» Mais la femme eut beau parler, motte et silence de la part du prince.

Au matin, au p'tit jour, Rougette ouvre la porte de la chambre et dit: «Tiens, va-t-en, p'tite v'limeuse, ta nuit est finie, ce sera mon tour bientôt.»

Ainsi la plus jeune, tête basse, s'en retourne chez la vieille, sans avoir rien su de son beau prince.

Dans l'avant-midi, chez la vieille, la Jeune, mine de rien, brise le gland de chêne où se trouve la petite aiguille, et elle demande un rouleau de fil à la vieille.

Elle n'eut pas aussitôt fait le premier point dans une de ses robes déjà taillées, que oups! la voilà déjà cousue, et ainsi de même pour plusieurs robes, jusqu'au moment où la vieille, intriguée, lui demande:

«Dis-moé donc, ma p'tite, où t'as pris ton aiguille?»

—C'est une de mes tantes qui m'a donné ça.

—C'est pas à vendre ça? Rougette voudrait bien l'avoir...

—Oui, mais à la condition que je passe une nuit avec le beau prince.

La vieille court aussitôt chez Rougette l'informer de la nouvelle, mais Rougette ne veut pas. «Voyons, dit la vieille, ça serait commode pour nous deux, tu n'as qu'à faire comme la première fois et endormir le beau prince.»

«C'est bon, j'y verrai», promet Rougette.

Le soir même, la Jeune se présente chez Rougette et lui donne l'aiguille pour coucher dans la chambre

de son amour. Mais peine perdue ! Une fois là, celui-ci, profondément endormi, grâce au thé de Rougette, n'entendit mot et encore moins ne parla.

Et au matin, elle dut s'en revenir bredouille chez la vieille, accompagnée des apostrophes insultantes de Rougette : « Va-t-en, p'tite truie, de trou de salope, tes jours sont comptés et suivront bientôt tes jours de pierres, car ce sera moé qui l'aurai le beau prince, pour toutes les nuits à suivre, ça ne sera pas bien long. »

Durant tout ce temps, les deux valets se consultèrent entre eux, car l'affaire leur semblait louche. Le premier dit au deuxième : « Si ce soir on écoutait de nouveau... mais auparavant que penses-tu d'en parler au beau prince ? Sait-on jamais, y'a quelque chose derrière tout ça, puisqu'elle lui a raconté qu'elle l'avait mariée en ours blanc... on pourrait peut-être les arracher tous les deux à leur misère... »

—C'est bon, dit l'autre, on verra bien.

Dans la journée, profitant d'une partie de chasse dans les bois, ils s'amènent au prince et l'un dit :

—Beau prince, on aurait de quoi à te confier, mais à la condition que nous ne soyons pas punis...

—Parlez, mes valets, parlez, vous ne serez pas punis au contraire...

—Ben... n'avez-vous jamais été marié, vous ?

—Oh... je pense pas, pourquoi vous me dites ça ?

—Se peut-il que vous l'ayez été et que vous ayez perdu la mémoire ?

—Ah... ! non ! je pense pas...

—Tu sais, la petite bonne femme qui est venue travailler quelques jours chez Rougette... ?

- Oui?
- C'est elle qui a fait partir les gouttes de sang de votre chemise.
- Oui, je sais ça, je le sais, je l'ai vu.
- Ben, voilà deux nuits de suite qu'elle vient vous trouver dans votre chambre pour vous entretenir de votre passé mutuel...
- Ah! c'est donc ça qu'au matin, je me réveille plus brisé qu'en me couchant.
- Rougette vous glisse un «endormitoire» dans votre thé avant le coucher, le saviez-vous? Et saviez-vous que cette petite bonne femme vous a dit durant la nuit qu'elle vous avait marié en ours blanc, que sa mère vous avait trahi, et que jamais les trois gouttes de sang ne partiraient, sinon de par sa main»

Le prince inclina la tête, et après un long moment de silence, comme après un long réveil, il s'exclama : « Ah! mes amis! je me souviens maintenant, c'est vrai, je fus un jour marié... et qu'a-t-elle dit encore cette jeune femme? »

- Elle a dit qu'elle avait laissé ses enfants le long du chemin pour vous retrouver, et qu'après de longues années de misère, elle veut reprendre avec vous. C'est tout ce qu'elle a dit, mais...
- Mais... reprit le prince. Continuez mes amis.
- Mais voilà qu'une autre femme, la Rougette, veut essayer de vous prendre pour elle avec ses manigances.
- Ce soir, mes amis, ce sera différent. Au moment où Rougette voudra mettre l'endormitoire dans mon thé, simulez un jeu de combat entre vous,

et dans la confusion, profitant d'un moment d'inattention de sa part, je m'arrangerai pour jeter le contenu de la tasse dans la ruelle. Ce soir, durant la nuit, j'en aurai le cœur net au sujet de cette jeune femme, merci mes amis et à ce soir.

Durant la journée, la Jeune avait brisé son troisième cadeau, la petite noisette et il en sortit un beau petit carosse, qui se promenait tout seul sur le plancher icitte et là.

—Dis-moé donc, la Jeune, demanda la vieille femme, où as-tu pris ce petit carosse-là ?

—Ah ! c'est ma tante qui m'a donné ça.

Sur-le-champ, la vieille traverse le pont pour aller chez Rougette et lui conte ça : « Ça serait utile pour les petits bébés, tu n'auras qu'à les mettre dedans et le carosse ira se promener tout seul. »

—Ouais ! mais à condition qu'elle couche dans sa chambre encore une fois, je m'en doute ben. Ah ! ben ! d'accord ! mais ce sera la dernière fois, dis-lui qu'elle l'emmène son carosse.

Et la vieille aussitôt d'accourir chez elle pour avertir la Jeune du marché conclu.

Le soir venu, elle enfle la plus belle de ses robes et se dirige avec le p'tit carosse chez Rougette.

Durant ce temps, chez Rougette, après le souper, alors que le prince s'apprêtait à prendre son thé, aussitôt éclata une bagarre entre deux valets, l'un dans une culbute, l'autre dans une pirouette, une chaise qui tombe et voilà que Rougette s'amène voir, folle de colère. Aussitôt, le prince s'empresse de jeter son thé derrière son lit et fait semblant de dormir.

Sur les entrefaites, arrive la Jeune qui donne son carosse à Rougette et elle entre dans la chambre du prince en fermant la porte.

Vers les onze heures du soir, la Jeune, assise sur le lit près du prince, lui raconte toute son histoire. Celui-ci l'écoute mot à mot tout en faisant semblant de dormir: «Trois gouttes de sang enlevées par ma main... mon ours blanc... nos trois enfants laissés en chemin... mon ours blanc... t'en souviens-tu? t'en souviens-tu?»

Finalement le beau prince ne pouvant se contenir davantage la serra dans ses bras et lui murmura tout doucement: «Oui, oui, je me souviens, ne pleure plus et couche-toé, ma p'tite femme. Mais nos enfants où sont-ils?»

—Ils sont en sécurité quelque part et nous les reverrons aussitôt que tout sera réglé. Bonsoir, mon ours blanc, à demain.

—Bonsoir, ma femme, et ne t'inquiète plus, tes cadeaux te seront rendus, foi de prince que je suis...!

Le lendemain matin, de nouveau Rougette fit sortir la Jeune de la chambre en l'injuriant de plus belle. Durant la journée, elle se hâta de préparer la noce qui devait avoir lieu le même soir.

Au souper, tous furent invités, avec la p'tite vieille au premier rang d'honneur. Tous les gens de la ville des Hiboux furent invités à l'exception de la Jeune qui fut mise à l'écart, à l'étonnement du beau prince qui demanda: «Où est la jeune femme qui travaillait icitte l'autre jour?»

—Ben voyons! répondit Rougette, on n'est pas

pour inviter cette agrès-là à notre table, voyons !
— Toé, Rougette, tais-toé. C'est moé qui mène icitte.
Qu'on aille la chercher sur-le-champ, pour qu'elle
vienne manger avec nous autres, à côté de moé,
car c'est elle qui a fait partir les trois gouttes de
sang.

Enfin, voilà que la Jeune s'amène avec la plus vieille
de ses robes, celle de leur nuit de noces qu'aussitôt
le prince reconnut et elle s'asseyà près de lui.

Durant le festin, chacun prit la parole jusqu'au tour
du prince qui commença ainsi: « Moé, quand je suis
parti de chez moé, j'avais une valise et une clé. Un
jour, je perdis cette clé et aujourd'hui je viens de la
retrouver. Laquelle des deux clés ferait le mieux, la
vieille clé ou bedon la neuve... ? »

Les valets se dirent entre eux: « La vieille clé sûre-
ment, car elle fut ajustée pour ça, alors qu'une neuve
accroche souvent dedans. »

« Ben, continua le prince, aujourd'hui, j'ai retrouvé
ma femme, après bien des années, celle-citte à mes
côtés. Un jour, je fus marié et maintenant je la garde
et la clé neuve je vais la jeter dehors. Toé, Rougette,
remets-lui ses trois cadeaux, ses p'tits ciseaux, son ai-
guille et son carosse, qu'elle t'a remis pour coucher
dans ma chambre. »

La Rougette s'exécute séance tenante, rouge de con-
fusion et de honte. Puis le prince ajouta: « Mainte-
nant, Rougette, file, prends la porte, avec ta valise et
tes guenilles, jamais plus je ne veux te voir icitte. »

Et d'un coup de pied au derrière les valets l'invi-
tèrent dehors avec ses hardes et sa valise toute magan-
née, et jamais plus on ne la revit dans les parages.

Se tournant ensuite vers la Jeune, il lui demanda doucement: «Ma femme, dis-moé, où sont nos enfants?»

—Viens avec moé, mon mari et tu le sauras.

Le prince ordonna donc à ses valets: «Prenez soin de mon château durant mon absence, comme si vous étiez les rois et maîtres. Aussi longtemps qu'il le faudra et que vie s'ensuive. Au revoir.»

Sur-le-champ, il part avec sa femme qui l'amène tout droit au jardin, près d'un beau pommier, entouré d'arbres de toutes sortes, des cerisiers, des pommiers, des pruniers, des arbres-à-fruits de toutes sortes.

Sous le pommier, ils aperçoivent leurs petits enfants, assis là, tous les trois et qui jouaient entre eux.

«Tiens! regarde, mon mari, regarde nos petits enfants, ils nous sont revenus.»

Ah! bonguienne, le beau prince aussitôt de les embrasser et de les serrer tous les trois sur son cœur et ainsi toute la famille de s'en revenir chez eux enfin tous réunis, et ils vécurent heureux depuis ce temps dans leur château.

Quand aux vieilles femmes rencontrées par la Jeune le long du chemin, j'ai voulu en savoir davantage mais en vain. Je ne sais pas ce qu'elles sont devenues et je dus m'en revenir bredouille par icitte. Je dois rester maintenant par icitte, sans trop bouger, car je ne suis plus capable de grouiller, j'ai trop marché! Motadit!

La Princesse aux cheveux d'or

Il était une fois un p'tit orphelin du nom de Tit-Jean, qui avait été élevé par un vieux roi.

Tous les ans, le vieux roi partait à la guerre en laissant ce petit garçon tout seul.

Un jour, avant de partir, le vieux roi lui dit: « Tit-Jean, je pars pour la guerre et je ne sais pas quand je reviendrai, dans trois jours, peut-être ben dans trois semaines ou trois mois, peut-être ben jamais, je ne le sais pas. Tiens, voici le paquet de clés du château. Visite toutes les chambres que tu voudras, à l'exception de la chambre blanche, la dernière chambre du haut, à gauche, dans l'coin. Je te défends d'y entrer. »

—Oh! je n'ai pas d'affaire là, Sire mon roi, je n'irai pas.

—Hum! c'est bon, ajouta le roi et sur ce il enfila son joual et il part au loin à la tête de ses troupes.

Aussitôt que le vieux roi fut parti, Tit-Jean se mit à visiter toutes les chambres une par une à commencer par celles du haut et, rendu là, il regarda longtemps la chambre blanche, mais n'osa pas y entrer, se demandant à lui-même: « Que peut-il bien y avoir là-dedans? Ah! quand même ça ne me regarde pas » et il s'en retourna visiter les autres chambres.

Au bout de trois mois, le roi revint de la guerre et il s'informa aussitôt auprès de Tit-Jean: « Pis, Tit-Jean, comment ça s'est passé durant mon absence? »

—Oh! pas pire, ce fut ennuyant un peu, j'ai visité

quelques chambres icitte et là...

—Tu n'as pas ouvert la chambre blanche, j'espère ? demanda le roi.

—Oh ! non ! je n'ai même pas eu le temps de visiter la moitié du château.

—Ah ! bon, c'est bien Tit-Jean, répondit le vieux roi.

Au bout de quelques jours, le vieux roi qui voulait le sonder, lui dit un matin : « Ben ! Tit-Jean ! il me faut partir de nouveau pour une période indéfinie. Je te confie les clés du château, mais je te défends d'entrer dans la chambre blanche. »

—Oh ! pas de danger, Sire mon roi, je n'irai pas.

Après que le roi fut parti, Tit-Jean aussitôt se dirigea vers les chambres du haut, en furetant icitte et là et s'arrêtant de temps à autre devant la chambre blanche en se demandant : « Que peut-il bien y avoir là-dedans ? Il doit sûrement y avoir quelque chose, puisqu'il ne veut pas que j'y entre. Bah ! ça m'est égal, je n'irai pas. »

Au bout de trois semaines, le vieux roi revient et lui demande : « Bonjour, mon p'tit Jean, comment ça va ? »

—Oh ! ça va bien, un peu ennuyant, mais ça s'est passé.

—J'espère que tu n'as pas été dans la chambre blanche ?

—Ah ! non, la chambre blanche ne m'intéresse pas, il m'en reste encore beaucoup à voir.

—C'est bon, mon p'tit Jean, je suis bien fier de toé.

Au bout de quelque temps, voilà que le vieux roi repart vers la guerre en lui disant : « Je pars pour la

dernière fois et je n'y serai pas longtemps, trois jours peut-être davantage, mais je ne pense pas. Je te défends bien de visiter la chambre blanche.»

—Ah! Sire mon roi, je n'irai pas, répondit Tit-Jean.

Dès que le vieux roi eût disparu à l'horizon, Tit-Jean aussitôt se rendit à la chambre blanche et regarda par le trou de la serrure: «Diable! se dit-il, je ne vois rien.»

Soudain, il se décide, griffe la clef puis clac! en ouvrant la porte une voix le cloue sur place: «Ah! malheureux! qu'as-tu fait là?» lui dit aussitôt un petit joual vert en bois, rivé sur des petits berceaux et attaché dans un coin de la pièce par un câble d'acier.

—Comment, s'étonna, Tit-Jean, tu parles, toé?

—Oui, je parle, répondit le p'tit joual vert. Tu m'as trahi, tu t'es trahi. Si jamais le roi arrive et te surprend, t'es fini...

—Que faut-il faire alors? demanda Tit-Jean tremblant de peur.

—Faut faire vite! car le vieux roi arrive déjà. Si tu veux nous sauver tous les deux, fais tout ce que je te dis, on n'a pas le choix. Va toucher au vieux sabre qui est là et coupe toi un doigt légèrement. Puis retourne en bas sur le portique du château. Prends un canif et beurre un bout de bois avec ton sang. Ensuite, enveloppe ton doigt dans une feuille de tabac de chez nous pour panser la plaie. Fais vite, car voici le roi qui s'amène à l'horizon.»

Tit-Jean court donc au portique et fit tel que le p'tit joual vert lui avait dit et juste à ce moment arrive le roi qui demande: «Qu'as-tu donc? Que t'es-tu fait, tu as le doigt plein de sang?»

—Ah! pas grand'chose, Sire mon roi, j'étais à goser ce bout de bois et sans faire exprès je me suis coupé le doigt.

—Ah! bon, et puis tout est correct?

—Oh! oui, avec la feuille de tabac, ça va se guérir.

—Il me faut repartir encore une fois, ajouta le roi, cette fois, pour la dernière fois, à tantôt Tit-Jean.

—A tantôt, Sire mon roi, et bonne chance.

Aussitôt que le roi fut parti, Tit-Jean monta dans la chambre blanche et alla rejoindre le p'tit joual vert.

—Hein! tu l'as échappé belle, mon Tit-Jean, demanda celui-ci.

—Ouf! oui! s'il restait, ça y était.

—Mais ça ne règle pas notre cas, car le roi un jour s'apercevra bien de ta visite. Il faut donc se sauver et le plus tôt serait le mieux. Prends ce sabre d'or et coupe-moé ce câble d'acier.

Tit-Jean pogne le sabre et vling! du premier coup le p'tit joual vert fut délivré et redevint comme auparavant un vrai joual en chair et en os.

—Maintenant saute sur mon dos, et descendons! commanda le p'tit joual vert.

Juste au moment où le p'tit joual allait franchir la passerelle du château voilà qu'ils entendent une clameur au loin, comme une troupe qui s'en vient.

« Ça doit être le roi, dit le p'tit joual vert, vite! attrape ce bâton car il nous servira. »

Tit-Jean se penche et attrape au vol un bâton d'environ quatre à cinq pieds de long et gloup! youp! au galop! les voilà tous les deux qui filent dans les airs avec Tit-Jean à bras le corps du p'tit joual vert.

Là-haut, juste au-dessous des nuages, le p'tit joual

vert lui cria: « Tout ce que tu verras le long de la course, n'y touche pas, je t'en défends bien. On aura une mer à traverser et déjà le vieux roi doit être à nos trousses. »

On traversa une montagne, puis une vallée, puis une colline, puis un ravin et ceci pendant des milles et des milles, pendant de nombreux jours.

De temps en temps, Tit-Jean voyait des choses lui passer le long du visage, toutes sortes de belles affaires, comme des bras d'or, des bagues d'or et des bijoux qui lui filaient sous le nez, pis l'diable à quatre.

Finalement, ils atterrissent au bord de la mer, la mer bleue où le p'tit cheval s'écrie: « Tit-Jean, voici le moment de me donner un coup de bâton sur les côtes, le plus fort que tu pourras pour me donner l'élan qu'il me faut pour traverser la mer. Si on réussit, on a la vie sauve tous les deux, sinon, on tombera dans la mer et l'on se noyera tous les deux; fais vite car voici le roi! »

Tit-Jean, donc élève son bâton et un! deux! trois! han! il lui traverse quasiment les côtes d'un coup de bâton! Le cheval lâcha un pet formidable et partit d'une telle raideur que les quatre fers lui partirent de dessous les sabots. Juste au moment où le roi s'amenait sur les rivages de la mer, une volée de sable garrochée par le départ brusque du cheval l'envoya culbuter par en arrière. Dans les airs, Tit-Jean et le p'tit joual vert filent, et le temps que ça fait, ça file.

Durant leur traversée, de grosses houles en bas les effleuraient au passage tandis que toutes sortes de choses leur filaient de chaque côté, des bagues d'or, des morceaux d'or, des épingles d'or, bref! toutes sor-

tes de bijoux leur venaient de toutes les parties du monde.

Saudain, de la houle se présente un cheveu d'or et Tit-Jean, distrait, l'agrippe en passant et le met dans sa poche.

—Ah! Tit-Jean, lui cria le p'tit joual vert, tu m'a trahi, tu n'aurais pas dû prendre ce cheveu d'or.

—Ah! ben! je vais le jeter à la mer dans ce cas, il me tentait trop.

—Non, tu l'as pris, garde-le maintenant. Mais il sera la cause de notre malheur, tu verras.

Enfin, les voilà sains et saufs de l'autre côté de la mer, mais leur malheur ne faisait que commencer.

« Marchons, dit le p'tit joual vert, ça nous fera du bien, icitte, le roi ne peut rien nous faire. »

Ils marchèrent environ deux à trois milles et arrivèrent à une clairière où se dressait un magnifique château.

Arrivés à la porte du château, Tit-Jean fit savoir au valet de garde qu'il voulait parler au roi pour lui soumettre une requête.

« Bonjour, Sire mon roi, dit-il, en faisant des révérences jusqu'à terre. Sire mon roi, voilà longtemps que je suis parti de chez moi, et mon seul héritage est un p'tit joual vert que m'ont laissé mes parents. Vous n'auriez pas besoin d'un garçon d'écurie pour vos chevaux, c'est mon métier et je sais prendre soin des chevaux bien portants, des chevaux malades et des estropiés. Tout ce que je demande en retour, c'est de la nourriture et une chambre pour moé, et de la nourriture et un enclos à part dans l'écurie pour mon joual vert dont je vais être le seul à m'occuper... »

—Oui, j'ai besoin de quelqu'un comme toé ; tout ce que tu voudras, tu l'auras.

Et sur-le-champ il l'engagea, et le soir venu, tous les charretiers et garçons d'écurie vaquaient à leur ouvrage à la lueur des fanaux et soignaient leurs chevaux.

Mais Tit-Jean, lui, attendait qu'ils soient tous revenus avant de se rendre aux écuries. Il soignait d'abord son p'tit joual vert avec des galettes, des gâteaux et toutes sortes de friandises qu'il se procurait en cachette. Son p'tit joual vert lui avait dit comment le nourrir, car, capricieux comme pas un, il ne mangeait ni foin, ni gruuau.

Ensuite, il accrochait son cheveu d'or à un clou dans les écuries... et par magie le cheveu d'or éclairait mieux que toute lampe ou n'importe quel fanal, et c'est ainsi qu'il soignait ses chevaux.

Au bout de quelque temps, les autres gars de l'écurie s'apercevaient bien que ses chevaux engraisaient mieux que les leurs et semblaient plus beaux.

Deux de ces gars d'écurie, jaloux de lui, s'en parlèrent un soir et l'un dit : « La princesse a dû l'aimer un jour, ce Tit-Jean, plus que nous autres et si jamais elle revenait, elle lui ferait une plus belle façon qu'à nous autres. » Et l'autre répondit : « On va le surveiller ce soir, car c'est curieux, mais il soigne toujours ses jouaux après nous autres. Qu'il pleuve, qu'il tonne, qu'il fasse le temps qu'on voudra, il soigne toujours ses jouaux à la noirceur. Ce soir, on va y voir. »

Le soir venu, cachés près de la porte de l'écurie, les deux gars font le guet. Soudain, ils aperçoivent par le trou de la serrure un cheveu d'or pendu à un clou dont Tit-Jean s'éclaire pour soigner ses jouaux.

Le premier chuchote au deuxième: «C'est peut-être un cheveu d'or de la belle princesse, maintenant disparue. Si le roi savait ça, il enverrait Tit-Jean à sa recherche et nous en serions débarrassés tout à fait.»

Ils vont donc trouver le roi et lui disent tout ça, que Tit-Jean faisait son ouvrage à la noirceur avec un cheveu d'or.

—Un cheveu d'or? s'exclama le roi, il n'y a que la princesse qui en a et personne d'autres. Qu'on aille me chercher ce Tit-Jean sur-le-champ...

Aussitôt le roi lui demanda: «Tit-Jean où as-tu pris le cheveu d'or que tu pends à un clou pour soigner les jouaux et qui éclaire partout?»

—Ah! Sire! je l'ai ramassé en m'en revenant.

—Non, non, non, pas de menterie, Tit-Jean, puisque tu as l'un des cheveux de la princesse, tu dois savoir où elle est, et foi de roi que je suis, tu iras la chercher, ou bedon, tu seras pendu à sept heures demain matin devant ma porte.

—Ah! Sire mon roi, comment voulez-vous que je fasse cela? Si vous le permettez je vous donnerai ma réponse d'icitte une demi-heure.

Il part aussitôt consulter son p'tit joual vert.

—Hein! t'es ben mal pris, mon Tit-Jean, dit le p'tit joual vert.

—Oui, je suis ben mal pris, mais comment faire?

—Ben! Je te dirai quoi faire. Tu réussiras mais à la condition de faire exactement ce que je te dirai. Tu diras au roi d'appareiller trois bateaux: un pour la farine, un deuxième chargé de quartiers de bœufs et un troisième de boissons de toutes sortes. Autrement tu ne pourras pas partir et t'es

cuit tout de suite.

Tit-Jean s'en va trouver le roi et lui conte tout ça.

—Foi de roi que je suis, les trois bateaux tu les auras et dans trois jours d'icitte tu seras prêt à partir.

Aussitôt plusieurs équipes d'ouvriers se mettent au travail pour fabriquer et charger les trois bateaux. On entendait les coups de marteau à cent milles à la ronde; peti pan pan! peti! petaf! paf! paf! pis le bruit des égouines et le diable bardassait ça de tous bords, de tous côtés.

Au bout de trois jours, les trois bateaux étaient chargés, l'un de farine, l'autre de bœufs et le dernier de boissons. Dans le bateau de farine se trouvaient les passagers, ainsi que Tit-Jean et son p'tit joual vert pour qui on avait aménagé à chacun d'eux une pièce spéciale.

Les voilà enfin sur la mer pour la traversée, avec les trois bateaux et de nouveau Tit-Jean consulte son p'tit joual vert qui lui dit: «D'ici quelque temps viendra des airs la montagne des aigles qui chercheront à écraser et à caler ton bateau. N'aie pas peur, je te dirai quoi faire.»

—C'est bon, se rassura Tit-Jean.

Un matin, alors que les bateaux filaient par temps calme, voilà que soudain le temps commence à «breumir», puis à noircir comme s'il allait pleuvoir et Tit-Jean s'écria: «Y'a quelque chose qui s'en vient.» Et de fait voilà son bateau qui commence à caler, à une vitesse folle d'un pied à la minute.

—Torrion! regarde-moé ça, dit Tit-Jean au p'tit joual vert.

Mais ce n'étaient pas des oiseaux, c'étaient des «frémilles» géantes avec de grandes ailes et qui sautaient de partout sur le bateau, sur les poulies, sur les agrès et vrenche! voilà que le bateau de farine s'en allait sur la houle, penché sur un bord et sur l'autre...

—Va de l'avant Tit-Jean, lui cria la reine des frémilles, donne-nous à manger, on t'aidera.

Des frémilles volantes, c'est véra ça! plusieurs déjà s'attaquaient au mât et le bateau canté du côté du mât s'en allait à la dérive...

On lança donc à la mer toute la farine disponible, et les frémilles, une fois repues, lui frayèrent un passage à travers la mer, qui devenue plus calme, s'ouvrait en de beaux chenails.

De nouveau, Tit-Jean consulte son p'tit joual vert qui lui dit: «Bientôt nous arriverons à la baie des géants où ils sonneront des coups de clairon, mais attention! ne va pas trop près. Là, est gardée la princesse aux cheveux d'or par sept géants. L'un d'eux, le pire de la bande, est leur roi, il a quatorze pieds de hauteur, quatorze pouces entre les deux yeux et c'est lui qui garde la princesse dans un château. Tu la trouveras dans une chambre de ce château pendue par quatre chaînes d'or. Tu accosteras à environ un mille de là et ensuite je te dirai quoi faire.»

Enfin, file, file, file avec ses bateaux jusqu'à la baie des géants où il accosta à un cap qui reluisait comme un miroir face au soleil. «Ça doit être là», se dit-il, mais le p'tit joual vert l'avertit aussitôt: «Tit-Jean, ne va pas trop proche, t'es assez près. Bientôt ils vont se mettre à hurler. Tu leur crieras que s'ils étaient du monde comme les autres, tu n'au-

rais pas peur de les approcher. Si le roi te répond qu'ils ne te feront rien, prends leur parole, car avec eux autres, leur parole, c'est sacré, ça passe par là et il faut que ça se fasse. »

—C'est bon, dit Tit-Jean, j'ai compris.

—Ensuite, tu leur demanderas s'ils ont de l'eau à boire. S'ils disent non, ou qu'ils ont de l'eau de mer, tu leur répondras que c'est pas buvable comparé à la boisson que tu peux leur fournir.

—C'est bon, dit Tit-Jean, et ensuite ?

—Ensuite, s'ils te parlent de leur princesse, tu leur diras que des femmes tu n'en veux pas, c'est pantoute, car c'est depuis ce temps que tu baraudes de par le monde, car tu ne peux supporter leur présence. Quand ils seront saouls, tu monteras au troisième étage du château où ils détiennent la princesse et celle-ci te dira le reste.

Fort des recommandations de son p'tit joual vert, Tit-Jean fait mettre une chaloupe à l'eau et seul avec quelques matelots il se dirige vers eux.

—Bonjour, bonjour, bonjour, lui crièrent les sept géants sur le bord de la grève en agitant de longs bras qui touchaient presque aux nuages. Le plus grand mesurait quatorze pieds de hauteur et le petit sept pieds de hauteur.

—Bonjour, leur cria Tit-Jean avec ses deux mains en porte-voix.

—D'où viens-tu ? Où vas-tu ? hurlèrent ceux-ci avec leurs voix de tonnerre.

—Partout où je passe, c'est pour regarder. Mais dites-moé, n'avez-vous rien à boire ?

—Ah ! oui, on a de l'eau de mer.

—Whouah ! Ce n'est pas bon, voulez-vous en boire de la bonne boisson ?

—Bien sûr !

—Pour vous servir, Messieurs ! Aie ! Les matelots ! débarquez-moé quatorze barils de cinquante gallons de cognac pour faire mettre à terre icitte.

Aussitôt que les barils commencèrent à rouler à leurs pieds, les géants d'un coup de pouce les défonçaient et, assoiffés comme le diable, enflaient baril sur baril.

—Ah ! Torrion ! s'écrièrent les géants, c'est vrai qu'elle est bonne ta boisson.

—Buvez tant que vous en voudrez, j'en ai plein le bateau derrière moé.

—Ben ! Tit-Jean, pour te remercier on t'invite à dîner avec nous autres.

—Non, je ne veux pas.

—On te montrera notre princesse, une très jolie fille.

—Ah ! non ! ça jamais ! Je ne veux pas voir de femme pantoute, princesse ou non. C'est à cause des femmes que j'ai quitté mon pays et que je vagabonde par les sept mers. Tout m'intéresse en voyage, excepté les femmes.

—Be ! si tu ne veux pas la voir, tu ne la verras pas. Mais viens dîner avec nous autres quand même.

—D'accord, mais d'abord, un coup à boire. Aie ! les matelots, débarquez d'autre boisson et que ça saute !

Tit-Jean commença donc le dîner avec les géants, qui déjà, passablement éméchés, eurent tôt fait de sentir les effets de la boisson. Floc ! en voici un qui tombe par terre, puis deux minutes après, floc ! un

deuxième qui roule sous la table ! et en fin de compte jusqu'au dernier.

Aussitôt Tit-Jean, à la suggestion du p'tit joual vert, monte au troisième étage du château où se trouve la princesse. Rendu là, il vit l'écriteau suivant : « Un peu plus haut, plus beau. » Il frappe aussitôt à sa porte toc ! toc ! toc !

— Entrez, lui dit une voix de femme.

Il ouvre la porte. Une belle femme se présente à lui avec des cheveux en or, comme des houles au soleil et qui lui descendent jusqu'aux genoux.

— Ben bonjour ! fit-elle surprise, comment avez-vous fait pour venir jusqu'icitte ?

Tit-Jean s'empresse à voix basse de la mettre au courant et ils se consultent pour un plan d'évasion.

— Oui, j'aimerais bien décoller d'icitte, soupire-t-elle.

— Arrange-toé avec le roi des géants pour qu'il t'accorde la permission de venir faire un tour de bateau avec moé. Ensuite l'on prendra le large et ils ne te verront plus jamais.

— C'est bon, dit-elle, à tantôt.

— À tantôt, je vais descendre en bas les réveiller, en attendant mets toutes tes robes les plus propres sur toé.

Aussitôt en bas, Tit-Jean se met à crier, à donner des coups de pieds sur une chaise, sur uné autre et fit un tel vacarme que le roi se réveilla en sursautant : « Aie ! Tit-Jean que fais-tu là ? »

— Bande d'impolis ! Levez-vous, je suis tout seul et je m'ennuie ! Quelle réception insultante, je m'en vais d'icitte.

— Attends, attends un peu ! s'excusa le roi des géants

- et sur ce il prend sa course dans l'escalier et se dirige tout droit vers la chambre de la princesse, Toc! Toc! Elle lui ouvre la porte et il demanda à brûle-pourpoint: « Tit-Jean est-il venu icitte? »
- Quel Tit-Jean? fit-elle.
- Celui-là qui mène le diable en bas.
- Ah! c'est donc ça! vous le laissez faire, ce Tit-Jean, qui casse tout, qui brise tout, qui fait un vacarme du diable. Ah! c'est ça! Vous autres vous avez du plaisir en bas, alors que je m'ennuie icitte à mort, toute seule. Qu'est-ce que c'est que ce Tit-Jean?
- Il possède un beau bateau ancré dans la baie.
- Ah! oui? Ouais! si t'étais fin, tu m'enverrais prendre un tour de bateau dans la baie, avec lui, il y a des semaines que je moisiss icitte, sans air frais, dans cette chambre. Tu viendrais pas avec nous autres?
- Ah! moé, je n'embarque jamais là-dessus, c'est trop petit.
- Ah! si t'étais fin, tu me laisserais faire un tour, puis quand on reviendrait, on se marierait. C'est toé que je veux, et j'en ai assez de moisir icitte comme une belle dinde.
- D'accord, si je peux convaincre Tit-Jean, mais ce sera difficile.
- Non jamais! s'écria Tit-Jean lorsque le roi des géants lui fit part de la requête de la princesse.
- Juste un tout petit tour? supplia l'ogre presque à genoux.
- Pantoute! c'est pantoute!
- Pour nous faire plaisir alors? implora l'ogre à

genoux.

—Non jamais ! Qu'elle prenne mes matelots, alors que moé j'irai me cacher derrière la montagne...

Qu'elle embarque avec mes marins...

—Non, pas avec tes matelots. Ils ne connaissent pas ça... et c'est avec toé qu'elle désire faire cette promenade... Fais-le pour nous autres et l'on te promet que jamais l'on te fera de la misère.

—Bon ! mais c'est ben pour vous faire plaisir. J'irai me cacher dans ma cabine et embarquez-la vous-même, je ne veux pas la voir.

Lorsque Tit-Jean fut dans sa cabine, le roi des géants embarqua la princesse sur le bateau et celle-ci, à leur insu, avait confisqué les clefs de leur château dont elle avait barré toutes les portes avant de partir.

Du hublot de sa cabine, Tit-Jean constata encore une fois qu'elle était vraiment belle lorsqu'il la vit grimper l'échelle qui mène au pont d'abordage. Puis doucement le bateau se mit à faire le tour de la baie. La princesse en profita pour faire une petite promenade sur le bateau.

Au deuxième tour de la baie, à l'orée de l'horizon, Tit-Jean ordonna qu'on détache le bateau de boisson maintenant vide, puis, pif ! pouf ! ti petouf ! pif ! pouf ! ti petouf ! paf ! paf ! envoye ! file au large !

Lorsque les géants s'aperçurent qu'il était déjà pas mal loin, ils lui crièrent : « Aie ! Tit-Jean ! t'es assez loin ! vire de bord ! » mais le bateau continuait de plus belle vers le large, pti petaf ! peti petaf ! peti petaf ! paf ! paf !

—Tit-Jean! t'es assez loin! vire de bord! viens-t'en! lui hurlèrent les géants.

Mais pas de Tit-Jean en vue et les géants criaient tellement qu'on les entendait quasiment de l'autre bord de la mer. Mais envoye par là, et les géants en colère s'écriaient: « Si jamais on l'attrape, il va en prendre toute une ronde, pis on va le dévorer tout rond. »

Mais comme ça fait, ça file, et le bateau déjà avait disparu à l'horizon. En pleine mer, ils arrivèrent à la vallée des frémilles volantes, et celles-ci, toutes ensemble, se rangèrent pour le laisser passer. « Envoie, Tit-Jean, envoye, lui crièrent-elles, on va t'aider, passe tout dret. »

Sur le conseil du p'tit joual vert, Tit-Jean, ensuite, fraya le long des côtes de la montagne des aigles, et encore du pareil au même, ceux-ci voulurent caler son bateau et il leur abandonna complètement le bateau chargé de viande. Ceux-ci s'écartèrent alors tous ensemble pour le laisser passer et file par là.

Pendant la traversée, la princesse rejoignit Tit-Jean pour une promenade sur le pont du bateau et durant la jasette elle lui dit: « Tit-Jean, t'es ben fin, pas vrai? Vois-tu ce paquet de clefs que j'ai à la main? »

—Oui!

—Ben, quand tu les auras trouvées, tu m'auras en mariage.

Et flouc! elle garrocha le paquet de clefs à la mer.

—Que t'es bête, espèce de folle! J'ai ben eu assez de misère à te trouver, sans m'en donner d'autre.

Tu sais ben que jamais je ne pourrai retrouver ça.

—Ah! si tu fus capable de me trouver, t'es capa-

ble de ça aussi.

L'affaire en resta là et ils continuèrent leur route. Quelque temps après ils se retrouvèrent chez le vieux roi, son père.

Celui-ci, fort empressé et tout à la joie de la revoir, ne savait qu'inventer pour faire plaisir à sa fille et déjà il s'appêtait à la marier à Tit-Jean lorsqu'elle s'objecta :

—Non, Sire mon roi. Je ne peux me marier tant que je n'aurai pas mon château habituel, celui de là-bas, planté icitte près du tien.

Le roi chagriné lui demanda : « Comment faire pour l'avoir icitte ? »

—Envoye Tit-Jean, dit-elle, qu'il aille le chercher.

Sur-le-champ le roi le fait demander et lui annonce la demande de la princesse.

—Moé, répondit-il, êtes-vous fou ? Vous savez ben que les géants vont me dévorer dès mon arrivée.

—Ah ! pas de différence, car si tu n'y vas pas, tu seras pendu à sept heures demain matin devant ma porte.

—Ah ! ben ! s'il le faut, j'irai.

De nouveau, il consulte son p'tit joual vert qui lui conseille de faire comme la première fois, avec la même escale dans la baie.

De nouveau, il traverse la mer, et de nouveau il fraye la montagne des aigles qui l'aident à passer, puis la vallée des frémilles volantes qui, en pleine mer, lui tracent un chenail.

Sapristi ! quand les géants l'aperçurent au bord de la baie, là, ça criait, pire que mille tempêtes en pleine mer.

De nouveau, Tit-Jean les harcela et leur cria : « Ah ! j'irais ben vous voir, mais vous allez me casser l'cou aussitôt. Pis, à quoi bon vous dire la malchance, la tempête qui m'a mené au large la dernière fois. »

—Viens, Tit-Jean, on veut des nouvelles de la princesse. Viens nous dire comment elle est, si elle est en vie et en bonne santé... ? On ne te fera rien, sûr et certain.

Tit-Jean avait leur parole et se décida à mettre pied à terre.

—Où est la princesse, Tit-Jean ? lui demandèrent les géants.

—D'abord c'est votre faute... moé, je ne voulais pas l'embarquer...

—Oui, on le sait Tit-Jean, nous avons eu tort d'insister.

—Bon, ben, la princesse est saine et sauve sur une île où demeurent mes parents. La dernière fois, je lui ai fait faire un tour, puis un autre, pis la tempête s'est levée tellement forte que je n'ai pu virer de bord. Avoir forcé trop, le bateau aurait chaviré de travers et on se serait tous noyés. Elle est saine et sauve, mais si elle n'a pas son château avec elle, elle ne revient pas, pis moé je n'y retourne plus sur l'île, car la femme, c'est mon malheur ! C'est sa décision, pis moé, je m'en vais reprendre ma vie d'avant et de vagabondage.

Mais le roi des géants insista pour qu'il débarque :

« Viens, Tit-Jean, on va te le donner le château car on veut la revoir. »

« Marché conclu, rétorqua Tit-Jean, qu'on le dépose sur le bateau. »

Aussitôt les géants se bâtirent un pont jusqu'au bateau, puis deux empoignèrent le château par un coin, deux autres par un deuxième coin, et le chef se prit un coin du château à lui tout seul. Et ho hisse ! ho hisse ! à tour de bras ils transportèrent le château sur le bateau.

—Merci ! leur cria Tit-Jean, dans trois jours je serai revenu avec la princesse. Il vire son bateau de bord et peti pa touf ! peti pa touf ! peti pa touf ! peti pataf ! paf ! paf ! il traverse enfin la mer et s'amène au port du roi.

Aussitôt le vieux roi lève une armée de travailleurs pour débarquer le château et le déposer près du sien, les uns avec toutes sortes de machines, les autres avec des outils, et au bout de trois semaines ils remettent le château en place près de celui du vieux roi, avec un beau parterre entre les deux. C'était une merveille de les voir tous les deux côte à côte.

—Enfin ! dit le vieux roi, la princesse pourra se marier avec Tit-Jean.

—Ah ! non ! dit-elle, pas avant que je ne puisse entrer dans mon château et il est barré de partout.

—Et comment ça ? s'écria le roi.

—J'ai jeté le paquet de clefs dans la mer lors de la traversée... et seul Tit-Jean ira les chercher, sinon pas de mariage.

Écœuré, le vieux roi se tut et Tit-Jean alla de nouveau consulter son p'tit joual vert qui lui dit de faire emplir un bateau plein de pain et qu'il irait en mer les chercher.

De nouveau en mer, Tit-Jean et son p'tit joual vert s'amènent enfin à l'endroit où elle avait jeté les clefs,

et celui-ci fit jeter là toute la cargaison de pain qui se trouvait à bord.

Aussitôt une foule de poissons se montrèrent de partout et le roi des poissons demanda :

—Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi nous donnes-tu à manger ?

—C'est moé, Tit-Jean qui donne à tous les ans une fête aux poissons, à la même journée, à la même date.

—Que peut-on faire pour te rendre service ?

—M'aider à trouver un paquet de clefs que nous avons perdu dans les environs.

Au bout d'un certain temps, une petite anguille qui furetait dans le fond de la mer les aperçut sur une pointe de rocher. Une vieille carpe se trouvait là déjà mais, trop vieille, ne pouvait les déloger avec sa queue.

—Laisse-moé faire, lui dit l'anguille, et d'un mouvement souple de son corps, elle s'entortille autour des clefs et les ramène vers la surface, puis d'un coup de queue, elles le fait bondir sur le pont du bateau.

—Merci beaucoup ! leur cria Tit-Jean, merci à tous les poissons. Dorénavant, à chaque année, je reviendrai avec une nouvelle cargaison de pain pour vous fêter.

Il traverse ainsi la mer et de retour chez le roi, il présente les clefs à la princesse, qui s'en emparant aussitôt fit le tour du château pour s'assurer que tout était bien en ordre.

—Maintenant, on se marie ? dit Tit-Jean.

—Pas encore, dit-elle, pas tout de suite. As-tu remarqué le grand chaudron de fer dans le centre

de la salle du château ?

—Oui, s'étonna-t-il, il est assez grand pour contenir de sept à huit personnes debout... c'est étrange...

—Et bien ! dit-elle nous allons le faire emplir d'huile, mettre le feu dessous et la faire bouillir.

—Et ben pourquoi ? demanda Tit-Jan.

—Il faut que ça soit ainsi, sinon, foi de princesse, pas de mariage.

Quand l'huile fut bouillie à point, elle fit de nouveau venir Tit-Jean et lui dit : « Si tu m'aimes, saute dans l'huile bouillante, et ensuite, l'on se mariera. »

Mais le p'tit joual vers l'avait prévenu durant la journée. Sur ses conseils, ils firent une promenade à cheval, et lorsque le p'tit joual vert fut plein de sueur, Tit-Jean mit cette sueur dans un bocal qu'il sortit dessous la patte gauche du p'tit joual vert en cognant dessus. Quelques minutes avant d'entrer dans le chaudron, il s'enduisit tout le corps de sueur de cheval, et floc ! il se lança dans l'huile bouillante.

Il en sortit quelques instants plus tard, sain et sauf, et le vieux roi, enfin ! fit proclamer les noces de la princesse et de Tit-Jean par tout le royaume.

Quand au p'tit joual vert, il s'en vint avec moé sur ma ferme et c'est depuis ce temps qu'il veut s'en retourner dans son château.

Les Trois Perdrix blanches

Il était une fois un beau prince qui avait entendu dire qu'au royaume de la Glace se trouvait une princesse. Pour l'avoir, elle et la moitié de sa couronne, il fallait lui donner une devinette qu'elle ne serait pas capable de résoudre.

À la veille de son départ vers le royaume de Glace, le beau prince se promenait à cheval le long du chemin et jonglait à tout ça, lorsque soudain, il rencontre un p'tit gars qui jouait avec un bâton le long du chemin: « Bonjour, beau prince! » dit le p'tit gars.

— Bonjour, mon p'tit gars, que fais-tu là ?

— Ah! je m'amuse avec ce p'tit bâton, pourriez-vous me dire, beau prince, où vous allez par ce temps-là ?

— Ah! je m'en vais loin, très, très loin...

— Ouais! où ça ?

— Ah! ça... c'est pas de ton affaire, ça ne te regarde pas! fit le prince piqué un peu.

— Ben, moi, je vais vous le dire. Vous vous en allez au royaume de la Glace pour donner à la princesse de là-bas, une devinette afin de l'avoir en mariage et la moitié de sa couronne.

— Ouais! ? fit le beau prince, comment sais-tu ça ?

— Ben... laissez faire... ne pourriez-vous pas m'emmener avec vous? ainsi vous aurez la chance de réussir, sinon, n'allez-y pas, votre affaire est à l'eau, ça c'est certain!

—Ouais?! en es-tu certain?

—Oui, je le suis. Gréez-moi d'un cheval et d'un bel habit et je partirai avec vous, mais à la condition que vous suiviez toutes mes recommandations, sinon, je ne pars pas et votre affaire est à l'eau, ça c'est certain!

Le beau prince jongla quelques instants et lui répondit: «C'est bon, j'accepte», et ils allèrent en ville acheter un beau cheval bien sellé et un très bel habit pour le p'tit gars qui s'appelait Tit-Jean.

Puis, ils s'en allèrent voir le roi, le père du beau prince, pour le saluer avant leur départ. En route, juste avant d'arriver chez le vieux roi, Tit-Jean prit la parole: «Je te préviens, mon beau prince, ton père ne voudra pas nous laisser partir... Il nous fera servir à boire, mais les verres de boisson contiendront du poison...

—Aie! Tit-Jean! espèce d'impoli... mon père... me faire ça à moé.

—Fais exactement ce que je te dis, sinon arrange-toé tout seul et ton affaire est à l'eau.

—C'est bon, se radoucit le prince, je t'écoute.

—Au moment où ton verre te sera servi, je ferai cabrer mon cheval, en le piquant dans les flancs. Il se montera et pendant qu'on le regardera faire, tu videras ton verre de boisson dans l'oreille gauche de ton cheval.

—Bon, c'est correct, Tit-Jean, je prends ta parole.

—Et lorsque je serai servi, tu feras de même pour moé avec ton cheval, et je viderai mon verre dans l'oreille gauche du mien. Après ça, on verra ce qui arrivera.

—C'est bon, dit le prince, allons-y !

Quelque temps après, ils se présentèrent à la cour du vieux roi. Le beau prince dit à son père :

« Mon père, je te laisse le bonjour, je m'en vais avec Tit-Jean icitte, mon compagnon de voyage, vers le royaume de Glace pour conquérir la main de la princesse. »

—Ah ! mes pauvres enfants, je vous souhaite ben de la chance, mais plusieurs n'en sont pas revenus de ce royaume-là, et j'ai ben peur que vous ne puissiez en revenir, ni l'un, ni l'autre, ni toé, ni ton compagnon.

—N'ayez pas peur, Sire mon roi, le rassura Tit-Jean, nous reviendrons.

« Puisqu'il en est ainsi, dit le vieux roi, laissez-moi vous servir un verre de vin, le meilleur de mon château, pour vous souhaiter bonne chance sur la route ; tiens, mon garçon, prends ce verre et bois-le. »

—A votre santé, mon père, dit le beau prince.

Au moment où le prince allait porter la coupe à sa lèvre, Tit-Jean aussitôt piqua son cheval dans les flancs, ah ! motadit ! le cheval sautait tout dret en l'air, en sautant partout, avec des sauts de six à sept pieds. Sans perdre de temps, le beau prince aussitôt vida son verre dans l'oreille gauche de son cheval. Et tel qu'entendu, lorsque le tour de Tit-Jean vint de prendre son verre, le prince aussitôt piqua son cheval, et Tit-Jean, prompt comme l'éclair, vida son verre dans l'oreille de son cheval.

—Ah ! ben, bonjour, bonjour, dit le vieux roi et il les regarda partir à cheval sur la route.

Au bout d'une dizaine de milles environ, voilà que

soudain les deux chevaux tombent à terre raide morts.

—Tu vois, beau prince, je te l'avais dit. Si nous avions bu notre verre de vin empoisonné, c'est nous qui serions à leur place.

—Ah! ben, Tit-Jean, à l'avenir tout ce que tu me diras, je l'écouterai et suivrai tes conseils, sois-en sûr.

—Allons nous cacher dans le bois, asteure, dépêchez-vous...

Immédiatement après, surgissent sept corbeaux qui se lancent aussitôt sur les chevaux pour les picorer et les manger, et dans le temps de le dire, les voilà aussitôt tous les sept empoisonnés.

« Beau prince, dit Tit-Jean, restez icitte et attendez-moé. Je ferai faire un pâté avec ces corbeaux par une vieille qui demeure en bas de la colline pas loin. Grouillez pas d'icitte avant mon retour. »

—Ah, non, dit le prince, j'attendrai.

Tit-Jean pogne les sept corbeaux et s'en va trouver la vieille femme: « Bonne vieille, pourriez-vous me faire un pâté avec ces corbeaux-citte, rapidement, car il faut faire vite. »

—Ah! oui! répondit-elle, je ferai mon possible.

—Mais prenez garde d'y goûter, je vous le défends, pas même un morceau.

—Je n'y goûterai pas.

Puis elle les plume tous, les arrange et les fait cuire en un espèce de pâté qu'elle sépare par morceaux: pis elle met ça dans un paquet enveloppé d'un bon papier ciré.

—Bon, ben merci, bonne vieille, dit Tit-Jean en la payant.

De retour à la cachette du prince, il lui montre le paquet qu'il dépose ensuite sur un piquet de clôture près des chevaux morts. Puis il se cache à son tour près du prince: «Attendez, vous allez voir», lui dit-il.

Au bout de quelques minutes, qui est-ce qui r'soud? Deux hommes, deux soldats à cheval, chacun bridé et sellé et l'un dit à l'autre: «Tiens! leurs chevaux sont morts par terre, ils ne devraient pas être bien bien loin eux non plus. Regardons aux alentours pour trouver leurs cadavres.»

—Arrête! dit l'autre, tiens! regarde leur paquet de nourriture sur la clôture, j'ai faim, mangeons-le avant de les trouver.

Ils s'emparent donc du pâté qu'ils mangent aussitôt et vlang! les voilà qui tombent morts tous les deux.

—Vite, beau prince, emparons-nous de leurs chevaux et filons, car le vieux roi va certainement envoyer ses troupes après nous, pour venir voir ce qui est arrivé à ses soldats.

C'est ce qu'ils firent et file par là vers le royaume de Glace.

En cours de route, au bout de la première journée de route, vers les quatre heures de l'après-midi, ils aperçoivent soudain une belle perdrix blanche: «Regarde-moé ça, mon maître, dit Tit-Jean. Tirez-la.»

—Ah! non! tire toé, Tit-Jean, j'ai ben le temps, elle est à toé. Et clac! d'un coup Tit-Jean fait voler la plume, abat la perdrix, et la met dans son havresac.

Au soir venu, on décida de camper pour la nuit, et au matin très tôt, on part encore, car c'était loin, très loin. Toute la journée, on trotta ainsi à cheval, mille

après mille, par les ravins et les bois, lorsque, vers les quatre heures de l'après-midi, se présente une deuxième perdrix blanche. Le prince n'en voulant pas, Tit-Jean d'un coup l'attrape au vol et la met elle aussi dans son havresac.

Le soir venu, de nouveau l'on campa pour la nuit, et au matin, très tôt, on se met en route, par les cours d'eau et les sentiers, vers la ville du royaume de Glace.

Durant la journée vers les quatre heures se présente une troisième perdrix blanche, de toute beauté plus belle que les deux premières, cent fois plus belle.

—Oh! Oh! s'exclama le beau prince, je me la garde celle-là, et clac! d'un coup de fusil il l'abat et la met dans son havresac.

Le soir, l'on campa de nouveau, et au matin, très tôt, l'on se mit de nouveau en route, tantôt à cheval, tantôt à pied.

Vers les trois heures de l'après-midi, ils s'amènèrent à une ville du royaume de Glace et se mirent en quête aussitôt d'une chambre pour la nuit. Bientôt, ils trouvèrent et louèrent, sur les conseils de Tit-Jean, une p'tite maison blanche, pas trop loin du château, afin, lui conseilla Tit-Jean «d'être tranquille et plus à l'aise qu'à l'hôtel».

«Je resterai icitte pour garder la maison, dit Tit-Jean, et vous irez voir la princesse, qui reçoit ses visiteurs à sept heures tapant. Maintenant, quel genre de devinette lui donnerez-vous?»

—Ah! je ne sais pas.

—Hein! en voilà une belle allure, je ne sais pas, vous dites. Je suppose que vous allez lui donner une devinette qui se trouve dans les livres. Elle

en a des milliers et elle les sait tous par cœur.

—Je ne vois pas d'autre chose.

—Vous savez ben qu'elle saura la deviner tout de suite. Tiens, vous allez lui faire deviner celle-là; vous lui direz, à la princesse, si elle est capable de deviner ceci; méfiez-vous ben là, trompez-vous pas. Vous lui direz:

Quand on est parti de chez nous, on était quatre...

sur quatre y'en est mort deux

sur deux y'en est mort sept

sur sept y'en est mort deux

sur deux y'en est revenu quatre

sur quatre y'en est mort trois

sur trois nous voilà encore quatre icitte.

—Whin! grimaça le prince, et il répéta mot à mot la devinette à Tit-Jean:

Quand on est parti de chez nous, on était quatre...

sur quatre y'en est mort deux

sur deux y'en est mort sept

sur sept y'en est mort deux

sur deux y'en est revenu quatre

sur quatre y'en est mort trois

sur trois nous voilà encore quatre icitte.

—Vous l'avez! mais une dernière chose, ajouta Tit-Jean, soyez icitte à neuf heures tapant, sinon j'irai vous chercher, moé.

—D'accord, dit le prince, et fin prêt, il s'emmena chez la princesse pour la veillée: Bonjour, bonjour! dit-il à un valet, c'est icitte que se trouve la princesse qui veut avoir des devinettes?

—Oui, oui, répondit le valet, passez dans la pièce à côté, vous allez la trouver.

Il s'y présente aussitôt... Oh! mais, motadit! la princesse était tellement belle qu'il manqua presque d'oublier sa devinette, mais il se remit de ses émotions, la salua et lui lança à brûle-pourpoint sa devinette:

Quand on est parti de chez nous, on était quatre...

sur quatre y'en est mort deux

sur deux y'en est mort sept

sur sept y'en est mort deux

sur deux y'en est revenu quatre

sur quatre y'en est mort trois

sur trois nous voilà encore quatre icitte.

Ah! la princesse eut beau fouiller tous ses livres, pis cherche dans un, pis dans un autre, elle dut s'avouer vaincue. Elle fit appeler la servante du roi et lui dit: « Tu vas aller trouver Tit-Jean, son compagnon de voyage, pour tâcher qu'il te dise la devinette. Durant ce temps, j'essaierai de faire parler le beau prince. »

« C'est bon », dit la servante, et elle accourut aussitôt chez Tit-Jean, et elle frappa à la porte, toc! toc! toc!

— Entrez, dit-il en l'apercevant. Tiens! tiens! Il n'y a pas que mon maître qui va veiller... moé aussi... et avec la servante du roi encore.

— Oh! juste pour un brin de jasette, comme ça en passant, je peux m'asseoir?

— Ah! ben certainement, venez vous asseoir.

Après quelque temps de causerie, celle-ci lui dit: « Tit-Jean, sais-tu pourquoi je suis venue? »

— Non... (et il la reluquait de plus en plus).

— Je suis venue... ne te fâche pas... pour savoir si tu ne me dirais pas la devinette du beau prince...

- ...dire la devinette du beau prince... moé? trahir mon maître? Non, non, non, je suis engagé pour le servir, pas pour le trahir.
- Ah! Tit-Jean, si tu voulais... t'en aurais pas de chagrin, je te l'assure...
- Ben! je ferai un marché avec toé. Si tu veux entrer dans la chambre ci-devant et te déshabiller flambant nue, je te la dirai.
- Es-tu fou, Tit-Jean? Faire chose pareille, y'a-t-y moyen?
- Ben, si tu veux pas, sapre ton camp, pis viens pas m'achaler.
- Bon, eh! ben, c'est bon.

Elle se dirige vers la chambre ci-devant et commence à se dévêtir. Il était à peu près l'heure où le beau prince devait revenir tel qu'entendu avec Tit-Jean. Il ne restait plus que trois minutes, deux minutes; puis enfin elle enleva le dernier morceau, et le dos reviré demanda: «Ça va, dis, c'est-y correct?»

—Oui, oui...

Alors, soudain on entendit à la porte, toc! toc! toc!

—Ah! torrion! s'écria Tit-Jean, feignant la surprise, voilà mon maître! Vite! vite, dépêchez-vous, allez-vous-en!

—Où vais-je me cacher? supplia-t-elle, vite donnez-moi mon linge.

—Il n'y a pas de temps, ni pour la cachette, ni pour le linge, enfilez par la fenêtre, et ouste! il la jeta dehors la tête la première, flambant nue.

—Va-t'en chez vous, lui cria-t-il, en la regardant se faufiler à travers les herbes de la route menant au château. Puis, il empoigna tout son linge et le mit

- dans un sac. Ensuite, il alla ouvrir la porte au beau prince et lui demanda :
- « Pis ? comment ça s'est passé ? »
- Oh ! pas pire.
- En est-elle venu à boutte ?
- Non, pantoute.
- Elle ne l'aura pas, mais faites ben attention d'en glisser un mot, sinon malheur à vous !
- Ah ! y'a pas de danger, personne ne peut lui dire.
- Vous lui avez dit celle que je vous ai proposée ?
- Ah ! oui... et elle eut beau chercher partout, elle dut s'avouer vaincue et m'a rappelé pour demain soir.
- Allez-y, dit Tit-Jean, mais assurez-vous que vous serez icitte de retour à neuf heures tapant.
- D'accord, dit le prince et ils se souhaitèrent bonne nuit.

Le lendemain soir, voilà de nouveau le beau prince chez la princesse et de nouveau il lui présente la même devinette. Elle eut beau fouiller tous les livres de son grenier et de sa cave, rien à faire, elle ne trouva pas la réponse.

Entre-temps, sur les conseils de la princesse, voilà que s'amène chez Tit-Jean la cuisinière du roi pour le séduire et lui voler le secret de la devinette. La servante, pour sa part, n'avait soufflé mot à personne des suites de sa démarche tant elle était humiliée de l'affront de Tit-Jean.

La cuisinière s'amène chez lui, toute pimpante, parfumée à point et avait mis la plus belle de ses robes pour être à son meilleur.

— Bonjour, bonjour, lui dit-elle en entrant, de sa

voix la plus douce.

—Bonjour, mademoiselle, Tit-Jean à votre service, que peut-on faire pour vous ?

—Oh ! un peu de tout et un peu de rien, juste pour passer le temps à jaser un peu.

Après quelque temps, de fil en aiguille, elle réussit à l'aguicher au point de lui demander :

—Oh ! Tit-Jean si tu savais... comme je me sens bien près de toé ; et que l'on saurait bien s'amuser... mais, il faudrait d'abord me faire confiance.

—Ah ! oui ? comment ça ?

—Si tu me dévoilais le secret de la devinette...

—Oh ! ça, non jamais, t'es folle, non ?

—Fais pas l'fou, Tit-Jean, tu seras comblé de richesses en plus d'avoir toutes mes faveurs...

Lorsque Tit-Jean vit qu'il ne restait plus que cinq minutes avant le retour de son maître, il lui dit :

« Faisons, si tu veux, un marché, tu te déshabilles flambant nue dans la chambre à côté, et je donne la réponse. »

—Es-tu fou ? reprit-elle, à la petite lumière de la brunante, me déshabiller ainsi.

—C'est ça, ou rien, car c'est pas moé qui est allé te chercher.

—Bon, bon, dit-elle, d'accord, et elle commença aussitôt à dégrafer sa robe.

Après un certain temps, le dernier chiffon enlevé, elle lui demanda le dos tourné contre lui :

« Ça va ainsi ? Et la réponse ? »

Mais soudain, toc ! toc ! toc ! on frappait à la porte et Tit-Jean tout énervé mit son linge dans un sac,

la conduisit à la fenêtre, et la flanqua dehors flambant nue à la pluie battante. Elle, toute confuse, se dirigea vers le château, se jurant bien de n'en souffler mot à personne. Mais la servante l'apercevant, lui demanda : « Ah ! ah !, tu t'es fait jouer un tour ? »

—Oui, motadit... aie ! il m'a fait déshabiller, pis il a gardé tout mon linge.

—Oui, hein ? moé itou, figure donc, mais n'en disons rien à la princesse, il se peut qu'elle se fasse prendre aussi, la v'limeuse et nous rirons bien !

Et sur ce, la cuisinière et la servante se jurèrent de n'en dire mot à personne du château.

Enfin, l'on arriva au troisième soir de la rencontre, celui où la princesse tenterait sa dernière chance de trouver le sens de la devinette, sinon c'était le mariage pour elle et la perte de la moitié de sa couronne.

Juste avant de partir vers le château, Tit-Jean dit au beau prince : « Beau prince, ce soir, j'irai veiller à votre place ! »

—Whin ? ! quoi ? !

—Oui, vous resterez icitte. Prenez garde, car à tous les soirs, il y en a une du château qui vient icitte pour connaître le sens de la devinette, mais elles sont reparties bredouilles. Changeons d'habit, et je prendrai votre place au château et vous ferez de même pour moé. A la lueur des chandelles, on nous prendra l'un pour l'autre.

—D'accord, dit le prince, je trouve ça très amusant.

—Un dernier conseil, vers neuf heures moins cinq, faites-la déshabiller en lui disant que vous lui donnerez la réponse. Durant ce temps, moé, je m'amènerai à neuf heures tapant pour frapper à

la porte... Foutez-la dehors et gardez tout son linge...!

—Ha! Ha! dit le prince, elle est bien bonne, je ferai tel qu'entendu.

A sept heures du soir, Tit-Jean, déguisé en prince, s'amena au château pour veiller avec la belle princesse. Mais celle-ci se fit remplacer par sa bonne afin d'aller rencontrer à son tour Tit-Jean. Donc, Tit-Jean veillerait avec la bonne, croyant que c'était la princesse, alors que celle-ci veillerait avec le prince, croyant que c'était Tit-Jean.

La princesse donc se présenta dans son bel attirail et frappa toute radieuse à la petite maison blanche.

—Entrez! entrez! dit le prince, déguisé en Tit-Jean. Tiens, bonjour ma belle dame; ça parle au diable, moé pauvre Tit-Jean qui a la chance de veiller avec la princesse.

—Comme de raison, Tit-Jean, t'as ben le droit de veiller comme les autres.

Puis l'on se mit à parler de choses et d'autres, et elle, le prenant pour Tit-Jean, commença à lui faire des yeux doux et, s'approchant, lui demanda mine de rien: «Tit-Jean, si tu étais fin, tu me dirais peut-être le sens de la devinette?»

—Non, je ne peux pas.

—Oh! juste un soupçon, pour voir, et puis, tu seras récompensé selon tous tes désirs.

—Quoi!? Moé, trahir mon maître? Non, non, non, jamais!

Mais soudain, se ravisant, voyant qu'il était neuf heures moins cinq, il ajouta: «Si tu veux te déshabiller flambant nue dans la chambre ci-devant, m'a te

le dire. »

—Tu n'y penses pas, Tit-Jean, moé, la princesse... de quoi aurais-je l'air ?

—Ben, si tu ne veux pas, il te faudra partir sans la réponse. C'est ça ou rien pantoute.

—Oh ! d'accord. Et aussitôt elle commença à se déshabiller, le dos tourné à Tit-Jean, et lorsqu'elle fut toute nue elle demanda : Ça va comme ça ?

—Oui, le secret de la devinette est celui-ci ! quand on est parti de chez nous on était quatre... deux hommes pis deux chevaux... on a fait un boutte, et les deux chevaux sont morts...

Et au moment où il allait tout déclarer, on frappa soudain à la porte, toc ! toc ! toc ! Le véritable Tit-Jean ouvrit la porte d'un coup sec, bang ! car il voulut empêcher son maître de continuer : « Ah ! s'écria-t-il, vraiment... »

Puis, ne faisant ni une, ni deux, il conduisit d'une main la princesse dehors et de l'autre enfourna son linge dans le sac qu'il gardait avec lui. Se retournant vers son maître, il lui lança ces mots :

« Ah ! vous étiez en train de vous déclarer, hein ?

—Oui, elle était trop belle à voir, il fallait que je parle.

—Pauvre de vous ! Vous serez beau à voir demain matin, sur les trois marches de l'échafaud, avec un câble dans le cou, maintenant qu'elle le sait.

Les choses en restèrent là pour quelques jours mais un matin on annonça au prince qu'on venait le chercher pour le pendre devant la porte du roi et on le mena en prison.

Tit-Jean sans perdre de temps fouilla la maison

blanche, leur demeure, et prenant un sac vide y mit tout le linge de la princesse au fond, puis ensuite par-dessus, celui de la cuisinière, et enfin celui de la servante, et avec ça sous le bras se rendit au château où il demanda une courte entrevue privée avec le prince.

—D'accord, dit le garde, mais pas plus que cinq minutes.

Seul à seul avec le prince, Tit-Jean lui dit aussitôt à voix basse :

« Quand vous mettrez le pied sur la première marche de l'échafaud, arrêtez-vous, et faites un bruit de langue et de lèvres, comme ceci, ble... ble... ble... ble... comme un claquement de langue...

—Mais qu'est-ce que ça fera ça ?

—Ça fera ce que ça pourra. D'abord que je vous le dis, moé, mon maître. A la deuxième marche, vous recommencerez la même chose, mais un petit brin plus fort, ble... ble... ble... ble... ble...

—Je sais pas l'diable ce que ça fera pour moé tout ça ?!

—Ça fera ce que ça voudra, d'abord que je vous le dis de le faire, moé. Rendu à la troisième marche, arrêtez-vous encore, et faites-le encore ben plus fort, ble... ble... ble... ble... ble...

« D'accord, dit le prince, je le ferai », et comme il était temps pour lui d'être escorté à l'échafaud, deux gardes vinrent le sortir, avec Tit-Jean qui suivait derrière. A la première marche le prince fit ble... ble... ble... ble... ble..., puis à la deuxième marche un peu plus fort, ble... ble... ble..., et à la troisième marche, encore plus fort, ble ! ble ! ble ! ble ! ble !

Le vieux roi, surpris, ordonna aussitôt : « Aie ! Aie !

arrêtez un peu, n'allez pas plus loin. Laissez cet homme-là tranquille. Que veut dire que cet homme-là parle de même à matin ? »

Tit-Jean, près de là, aussitôt intervint avec son sac sous son bras, et dit au roi : « Ben, Sire mon roi, ce que ça veut dire ? Laissez-moé vous expliquer. Maintenant que vous connaissez le sens de la devinette, rappelez-vous les trois premières journées de marche en forêt ?

— Ouais ! Les trois perdrix blanches ?

— La première journée, le long de notre chemin, nous vîmes une belle perdrix blanche et comme mon maître n'en voulait pas, c'est moé qui l'ai eue. Sire mon roi, voulez-vous voir la plume ?

Et promptement, il sortit du sac tout le linge de la servante, qu'il lança en l'air sous les yeux étonnés de l'assistance et du roi.

— Hein ? ! s'écria le roi, le linge de la servante ?

— Ben et ce n'est pas tout. Vous vous souvenez que le lendemain nous vîmes une deuxième perdrix et que mon maître n'en voulant point, c'est moi qui l'ai eue ? La preuve ? Tenez, voyez toute la plume qu'il en reste.

— Comment ? ! s'étonna le roi, le linge de ma cuisinière ? Elles sont allées te voir pour coucher avec toé ?

— Bien sûr et j'en passe. Et d'après la devinette, il y eut une troisième perdrix blanche que nous vîmes à la troisième journée. Cette fois, mon maître décida de l'avoir pour lui ; car elle était beaucoup plus belle que les deux autres. La preuve ? La voici, regardez-moé toute cette belle plume.

Il sortit tout le linge de la princesse du sac qu'il lança aux pieds du roi.

—Ah! motadit! dit le roi tout blême, le linge de ma princesse! Ben, si le prince a couché avec elle une fois, il couchera encore avec elle. Qu'on le libère, et qu'on les marie tous les deux.

Toujours que les noces se préparent sur-le-champ, et sur l'échafaud déjà monté, devant la foule assemblée, le roi donna au prince sa princesse comme épouse, pour la vie jusqu'à la mort.

Après les noces, quelque temps se passa et le prince dut retourner chez lui avec sa femme, sur un bateau qu'on appareilla pour traverser la mer. Du quai, le roi leur envoya la main en guise de bon voyage et bientôt le bateau ne fut plus qu'un point à l'horizon.

Le soir même de la traversée, Tit-Jean devenu garde du corps du prince l'attira à l'écart et lui dit: «Ce soir, il va falloir mettre un guetteur dans les mâts...»

—Et pourquoi?

—Pour surveiller le va-et-vient des passagers, en cas de trahison, l'on ne sait jamais. Il faut un gardien, et je m'offre à monter, moé, beau prince.

—D'accord, dit le prince, si tu crois qu'il le faut.

Tit-Jean grimpe donc tout en haut du mât, et s'installant dans la niche du mât, se couche enroulé d'une voile. Il faisait le guet au loin et vers minuit, sept corbeaux se branchent tout en haut du hunier, au-dessus de lui.

—Bonsoir, bonsoir, bonsoir, dirent les sept corbeaux.

—Bonsoir, les corbeaux, quelles nouvelles apportez-vous?

—La nouvelle est la suivante, dit l'un d'eux, Sire mon roi attend l'arrivée de son garçon, le beau prince, passager de ce bateau, avec l'intention de s'en débarrasser. Lorsqu'il arrivera, il lui fera parvenir un carosse tiré par deux chevaux blancs qui seront harnassés d'un revolver chacun dessous le ventre. Aussitôt qu'il embarquera dans le carosse, il sera tiré au cœur, lui et sa dame. Que celui-là qui est aux écoutes soit assez prompt pour trancher le cou des chevaux. Ainsi le prince et sa dame auront la vie sauve. Mais si celui-là qui est aux écoutes en parle à quiconque, il sera transformé en masse de sel jusqu'aux genoux.

Et aussitôt dit, les corbeaux s'envolèrent dans la nuit.

—Diable vert ! se dit Tit-Jean en lui-même, encore des malheurs qui s'annoncent, mais il me faut garder ça dans ma tête et surtout le silence. On verra ben si c'est vrai...

Toute la journée Tit-Jean jonglait de long en large sur le bateau aux paroles de la veille et le soir venu, du pareil au premier soir, il s'offrit au prince comme veilleur de nuit et s'en fut se jucher dans le grand hunier.

Vers minuit, voici que r'soudent les sept corbeaux en disant tous :

—Bonsoir, bonsoir, bonsoir.

—Bonsoir, leur répliqua Tit-Jean, quelles nouvelles apportez-vous ?

—Des nouvelles... hum ! dit l'un d'eux, le roi a dit que si ça ne faisait pas... le soir venu, à la porte du château, il viendrait à la rencontre du prince et de sa dame avec pour chacun un verre

de vin empoisonné. Que celui-là qui est aux écoutes soit assez fin pour passer en avant et le renverser par une claque les deux verres. Ainsi le prince et sa femme auront la vie sauve. Mais que celui-là qui est aux écoutes n'en parle point à personne, sinon il sera transformé en masse de sel jusqu'aux dessous des bras.

Ti-Jean, apeuré, les remercia et les sept corbeaux repartirent comme devant dans la nuit.

Ouf ! douleur et malédiction, Tit-Jean jonglait et se tourmentait de long en large du bateau et lorsqu'on lui demandait : « Qu'as-tu ainsi à jongler ? » il répondit : « Je n'ai rien, c'est rien, pas besoin de rien ; seulement que je trouve le temps long. »

Le troisième soir, le beau prince voulut prendre le guet à son tour et la chicane éclata entre lui et Tit-Jean, puis finalement Tit-Jean lui ordonna d'aller se coucher et l'affaire fut réglée.

Là-haut, niché dans les mâts, les sept corbeaux déjà l'attendaient depuis minuit.

— Bonsoir, dit Tit-Jean, un peu confus de son retard.

— Bonsoir, bonsoir, bonsoir, dirent les sept corbeaux.

— Quelles nouvelles apportez-vous ?

— La nouvelle est celle-ci, dit l'un d'eux, si ça ne se faisait pas le roi ferait mettre sept soldats dans la cave vis-à-vis de la chambre du prince et de sa dame pour les tuer. Que celui-là qui écoute soit assez brave pour les abattre un par un à mesure qu'ils se sortiront la tête. Mais que celui-là qui écoute et en parle sera transformé en masse de sel en partant des pieds jusqu'à la tête.

— Merci, leur dit Tit-Jean.

—Bonsoir, bonsoir, bonsoir, reprirent les sept corbeaux et ils s'éloignèrent dans la nuit pour ne plus revenir.

Tit-Jean gardait ça dans sa tête et le dos courbé n'osait pas dévoiler à quiconque son terrible secret. De toute la traversée, il ne souffla mot de ce terrible secret.

Le lendemain, vers midi, l'on accosta le long d'un grand quai qui était là et où les attendaient deux chevaux blancs, bridés, sellés, prêts à partir avec le carosse.

—Bonjour, dit le vieux roi en les accueillant, embarquez dans le carosse, nous irons vous conduire au château.

Mais Tit-Jean fait semblant de rien, va devant les chevaux, et comme le prince et sa dame allaient s'embarquer vring ! il coupe le cou des chevaux, et clac ! voilà les deux chevaux par terre.

—Fouettez-le cet homme-là, cria le roi à ses soldats, faire ça à mes chevaux... Tit-Jean, pourquoi as-tu fait ça ?

—Pourquoi ? reprit Tit-Jean et il leur montra les revolvers sous les chevaux, prêts à tirer sur les deux premiers passagers. Ah... ! le roi était en motadit, ses deux chevaux !

—Ah ! ben, dit-il, va falloir se rendre à la maison à pied, maintenant que les chevaux sont morts.

La princesse ne disait mot, mais elle commençait à comprendre le terrible secret de Tit-Jean dans les mâts.

Rendu au château, le vieux roi s'empressa de les devancer et voulut les accueillir avec un verre de boisson, sur un beau plateau en argent pour les servir. Mais Tit-Jean, mine de rien, comme s'il piquait une

crise de nerfs, s'amène et d'une claque fit r'voler les deux verres qui se brisèrent en mille miettes sur les dalles de pierre.

—Foi de roi que je suis, hurla le roi, beau prince, votre Tit-Jean, on va s'en saisir pour le punir, ouste ! en prison !

Mais la belle princesse s'interposa : « Je vous défends bien d'y toucher il n'a pas fait ça pour mal faire... c'est sa crise qui l'a fait tomber, pis durant sa chute...

—C'est bon, c'est bon, se radoucit le roi, puisque c'est de même, qu'on le relâche.

Le soir venu, le roi s'empessa de conduire le prince et sa dame à leur chambre. Mais quand il fut parti, Tit-Jean alla les rejoindre et dit au prince : « Pour cette nuit seulement, laissez-moé veiller sur vous autres. Je m'allongerai sur cette chaise et ferai le guet près de la porte. »

—Ah ! oui, je veux bien, concéda la princesse, on n'est pas pour dormir tout seuls. Puisque Tit-Jean le veut, laissons-le nous veiller.

Tit-Jean s'installe donc sur une chaise berçeuse près de la porte et le sabre à la main se mit à faire le guet.

Vers minuit, il aperçoit par la porte de chambre mi-entrouverte, une tête de soldat qui sortait tranquillement par la trappe de la cave. Tit-Jean s'approche sur le boutte des pieds avec son sabre, pis clac ! vrung ! fait partir une tête qui roule dans la cave. Quelques minutes après, une autre tête de soldat se montre le nez et vlang ! Tit-Jean d'un coup l'envoie dans la cave ; puis ainsi de même pour une troisième tête et jusqu'à sept. Puis après la septième plus rien ; et Tit-

Jean s'en retourne se coucher, sans mentionner le fait à personne.

Le lendemain matin, tôt à l'aube, le roi se lève et aussitôt accourt vers la trappe de la cave. Furieux, il constate avec colère que tous les sept soldats sont morts. Sans faire ni une ni deux, il fait lever le beau prince et lui montre le fait d'armes de Tit-Jean.

—Ah! torrion! jura le roi au prince, c'est assez comme ça! Ton homme sera pendu à sept heures ce matin devant ma porte.

—Ah! ben! s'excusa le prince au roi, mille pardons! Tit-Jean vraiment, cette fois, t'es allé trop loin. Qu'as-tu à dire pour ta défense?

—Il fallait que je le fasse répondit celui-ci, mais de toute façon, si je parle je serai fini quand même, pendez-moé si vous voulez.

Et aussitôt des soldats du roi le conduisirent à l'échafaud et allaient lui passer le câble au cou, quand le vieux roi l'interpella soudain: «Arrêtez! Tit-Jean, as-tu quelque chose à dire avant de mourir?»

—Oui, je voudrais parler dix minutes.

—Parle, parle Tit-Jean, on t'en donne la permission.

—Beau prince, vous souvenez-vous de la première nuit de notre traversée? Au premier soir où je montai coucher dans les mâts?

—Oui.

—Vers minuit, sept corbeaux vinrent s'y brancher, et l'un d'eux m'annonça un complot tramé par le vieux roi, votre père. Deux chevaux blancs, dit-il, seront montés d'un revolver chacun pointé dret au coeur du prince et de sa dame. Ils auront la vie sauve à condition de les tuer avant. La preuve

de ceci ? Celui qui en connaît le secret et en parle sera transformé en masse de sel jusqu'aux genoux.

Et whoups ! voilà Tit-Jean soudain changé en masse de sel jusqu'aux genoux avec un restant de corps pour bouger.

—Arrête, Tit-Jean, arrête, parle pas, lui cria le prince.

—Non, non, j'irai jusqu'au boutte asteure.

Le vieux roi, tout à l'envers, ne savait trop où mettre les yeux... et Tit-Jean continua :

—La deuxième nuit, encore la même chose se produisit. Des sept corbeaux branchés, l'un m'annonça que si ça ne se faisait pas, le vieux roi lui-même irait les rencontrer avec un verre de poison à la main pour chacun. Le prince et sa dame auraient la vie sauve à la condition de renverser les verres avant. La preuve de ceci ? Qui en connaît le secret et en parle serait changé en masse de sel jusqu'aux dessous des bras.

Et pouf ! Tit-Jean se vit changé en masse de sel jusqu'aux dessous des bras. Il ne lui restait plus que les deux bras et la tête.

—Parle pas, Tit-Jean, parle pas, c'est assez, le supplièrent et le prince et le vieux roi. On va te descendre de l'échafaud.

—Non, c'est trop tard.

—On te soignera, on te donnera tout ce qu'il te faut.

—Non, j'irai jusqu'au boutte asteure. À la troisième nuit, les sept corbeaux se branchèrent de nouveau et l'un d'eux m'annonça que sept soldats du roi, cachés dans la cave près de votre chambre, avaient reçu l'ordre du roi de vous éliminer, vous et votre dame. Il suffisait de s'en débarrasser l'un par der-

rière l'autre, à mesure qu'ils sortiraient. Ainsi le prince et sa dame auraient la vie sauve. La preuve ? Celui qui sait le secret doit se taire, sinon il sera transformé en masse de sel des pieds à la tête, jusqu'au dernier cheveu.

Ah ! ben ! torrion ! voilà Tit-Jean transformé en statue de sel des pieds à la tête. La princesse braillait et se lamentait et faisait tous les temps, elle marmonna entre ses larmes à ses serviteurs :

« Prenez-le et portez-le dans ma chambre. Là, on va prier pour le faire revenir comme avant, car il nous a sauvé la vie. »

Le prince aussitôt fit arrêter le vieux roi son père et fort embarrassé ne savait qu'en faire, mais celui-ci prit la parole :

« Mettons le pardon entre nous deux, mon garçon... Désormais, tu es roi et maître de mon château. Quant à moé, je m'en irai avec ma femme et mes valets. J'ai fait mon temps et jamais plus vous ne me reverrez icitte. »

—D'accord, dit le prince fort soulagé de cette proposition, et il lassa partir le vieux roi, sa femme et ses valets.

Maintenant, maître du château, il fit venir tout son monde pour leur donner ses directives et l'on fit un banquet qui dura plusieurs jours.

Un an se passa et un jour, la femme du beau prince mit au monde un beau petit garçon, ah ! un très bel enfant.

Un jour qu'elle se promenait avec lui le long de la grève, voici qu'elle vit, sur une batture de sable, près de la mer, un p'tit papier qui roulait dans les dunes.

Elle le ramasse et se met à lire ce qui suit : « Du sang de ton enfant le statue de sel redeviendra tel quel de son vivant. Aux quatre membres, l'enfant sera saigné, aux deux bras et aux deux pieds. »

Elle mit le papier dans son tablier pis toute confuse va conter ça à son beau prince.

— Ouais ! dit le prince, c'est ben dur, ma femme, faire pareille chose à notre enfant, et s'il en mourrait ?

— Oui, mais c'est aussi très dur pour cet homme-là d'être en sel, et il nous a sauvé la vie trois fois. Faudrait ben lui rendre la pareille au moins une fois... Peut-être l'enfant n'en mourra pas, nous lui ferons une légère saignée.

— C'est bon, soupira le prince, nous le ferons et nous verrons ben.

Tous les deux donc couchèrent l'enfant dans de beaux draps blancs sur une table, et de chaque main et de chaque pied en tirèrent une goutte de sang, avec lesquelles ils frottèrent la masse de sel. Et pouf ! aussitôt Tit-Jean revint à la vie.

— Merci beaucoup, leur dit-il. Vous m'avez délivré juste à temps. Encore cinq minutes et j'étais mort pour tout de bon. Maintenant je dois vous quitter retrouver mes parents, qu'on me donne bourse et cheval, car ils sont vieux et je veux me mettre en route dès maintenant.

— Non, pas tout de suite, se plaignit la princesse, on a risqué la vie de notre enfant pour te sauver et voici que tu veux nous laisser ?

— Votre enfant ? où est-il ?

— Sur la table de la cuisine, enrobé de bandelettes.

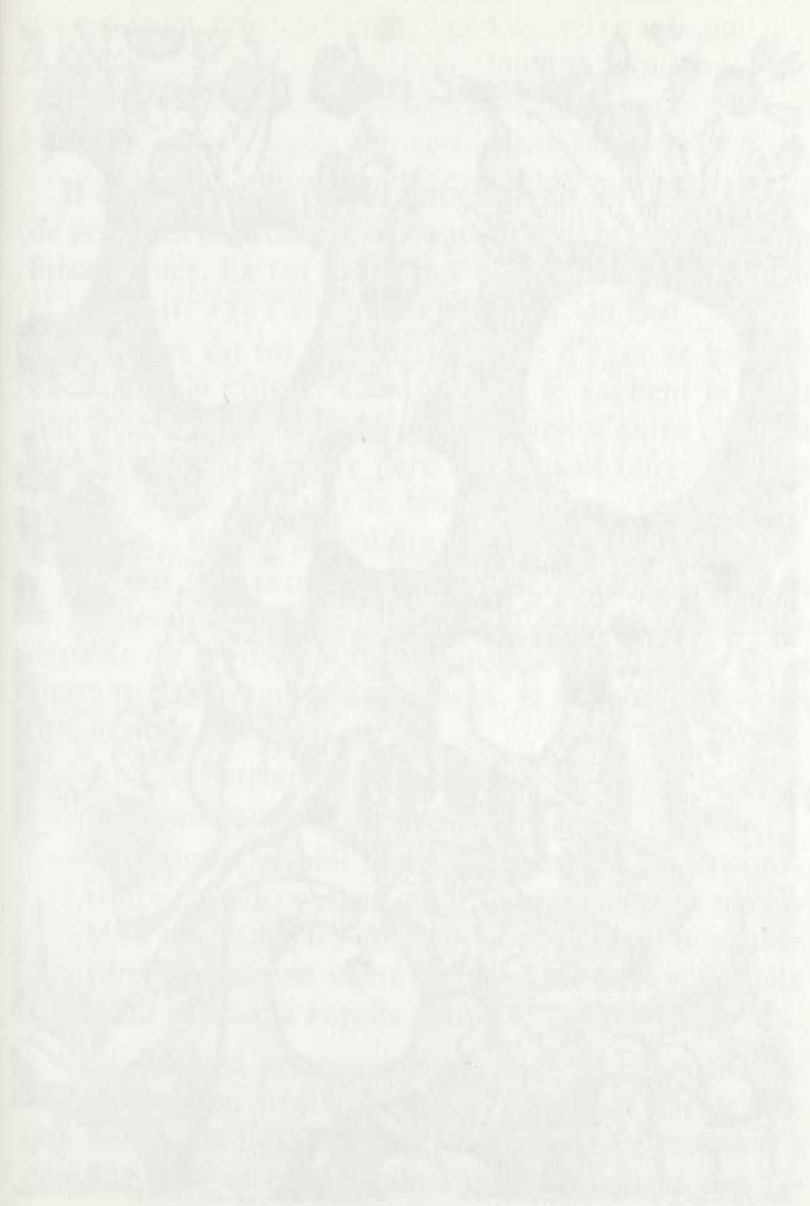
—Whaf! allez le voir votre enfant, il n'a jamais rien eu, il n'a rien, ni blessure ni cicatrice, allez le voir, il est tout content.

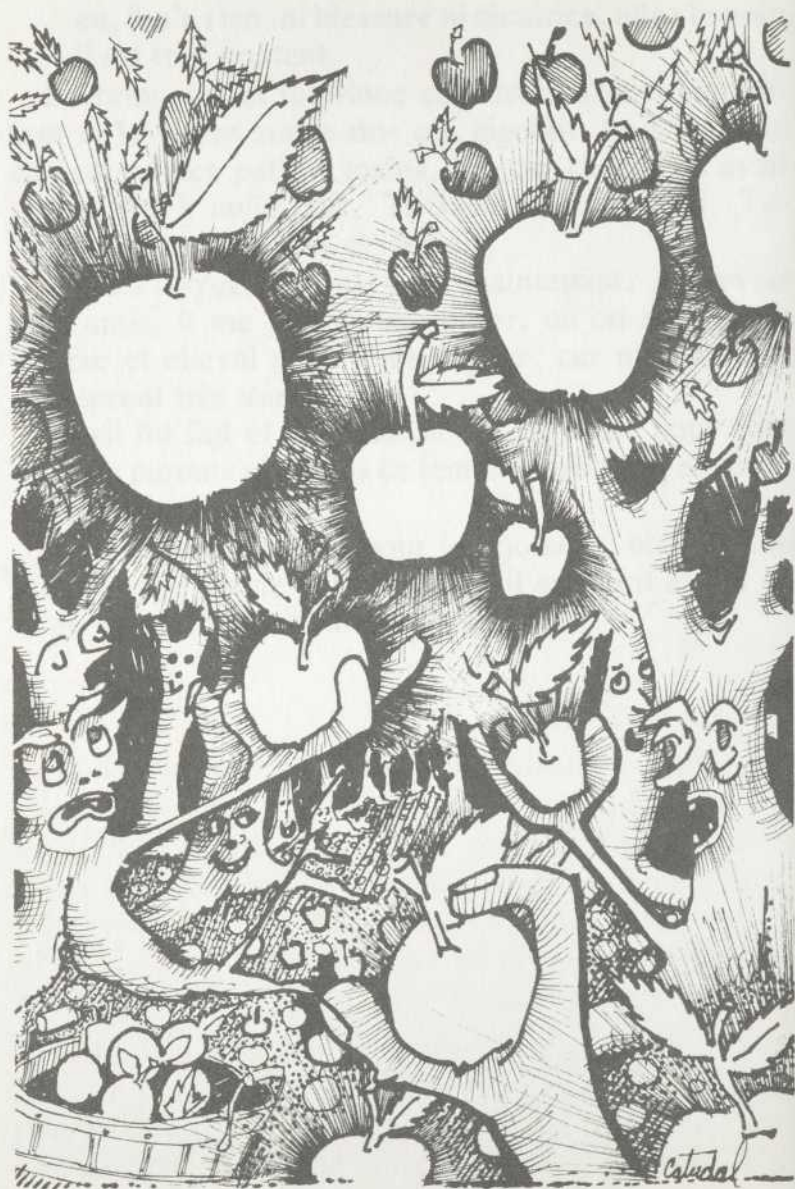
La princesse et le prince accoururent vers leur enfant et le virent sur le dos qui gigotait, tout heureux en battant ses petites mains, pis qui riait. Il n'avait aucun mal à nulle part. Tit-Jean avait dit vrai. Tit-Jean s'approcha d'eux et leur dit :

« Vous voyez, tout est bien maintenant. Au revoir mes amis, il me faut vous quitter, qu'on m'accorde bourse et cheval pour mon voyage, car mes parents demeurent très loin. »

Ainsi fut fait et Tit-Jean se mit en route pour aller voir ses parents et depuis ce temps personne n'a jamais entendu parler de lui.

Je suis parti derrière pour le rejoindre, mais je n'ai jamais su le diable par quel bord il est parti et j'ai dû m'en revenir icitte conter son histoire.





Le Conte du Beau Sauvage

Il était une fois un roi qui cultivait un beau verger de pommes près de son château, et tous les soirs, il s'en faisait voler. Le roi savait que c'était le beau Sauvage et se disait : « Je l'attraperai pourtant, un jour... »

Les filles du roi avaient coutume d'aller se baigner en bas de la côte et sans qu'elles le sachent le beau Sauvage s'y cachait là. Un jour, l'une d'entre elles dit à ses sœurs : « Si notre père me laissait faire, j'aurais tôt fait de le capturer le beau Sauvage, ça ne serait pas long... mais il ne voudra jamais. »

Un jour, ses propos vinrent aux oreilles du roi qui la fit venir : « On me dit que tu t'es vantée d'être capable de prendre le beau Sauvage ? Ben, tu le feras sinon tu seras punie sévèrement, je te ferai mettre en prison pour la vie. »

— Ah ! je l'attraperai, mais pour ça, il me faut un p'tit château près du verger.

— Tu l'auras, promet le roi. Et bientôt il lui fit construire près du verger, un p'tit château, fort agréable avec toutes les commodités, incluant une table très bien garnie et un « sofa à ressorts », qu'elle avait demandé exprès pour ça.

Vers midi, la princesse emménage au p'tit château et prépare une très belle table, fort bien garnie. Le soir venu, elle fait de même, et s'assure cette fois d'y déposer pipe et briquet ainsi que le meilleur des ta-

bacs. Laissant le tout tel quel, elle se retire au château du roi.

Vers minuit, le beau Sauvage s'amène au p'tit château, et jetant un coup d'œil fouineur à la ronde, se dit en lui-même: «Tiens! tiens! la princesse a envie de m'attraper, il va falloir que je me surveille.»

Après s'être assuré que personne n'y était, il pénètre à l'intérieur du p'tit château et regarde partout... personne n'y était, excepté cette belle table fort ragoutante.

—«Diable! se dit-il, quel beau souper, j'en prendrais bien une bouchée.» Il s'attable donc, dévore à son goût tout ce qu'il peut, bourre la pipe et en tire une bouffée. Il se lève et frappe partout sur les murs avec ses mains! en cas où... satisfait qu'il n'y a personne nulle part, il décide donc de dormir un peu.

Il va pour s'étendre sur le «sofa à ressorts» mais vrang! en se couchant, le sofa se referme et voilà le beau Sauvage pris au piège comme dans un étau.

—«Torrieu! jura-t-il, elle m'a eu», et il dut passer la nuit dans une position très inconfortable.

Au matin, la princesse s'amena au p'tit château et cria par la porte:

—Beau Sauvage, es-tu là?

—Oui, maugréa-t-il, c'est toé qui m'as tendu ce piège, hein?

—Ah! je savais ben qu'un jour ton tour viendrait.

Le vieux roi eut tôt fait d'arriver avec ses gardes qui enchaînèrent le beau Sauvage et le jetèrent en prison.

Près de la prison jouaient une bande de p'tits gars

et un jour le beau Sauvage leur murmura à travers les barreaux :

« Si vous me donnez un couteau et un bout de bois je vous ferai des jouets qui marchent tout seuls. »

« D'accord dit l'un d'eux, fais-moi un p'tit joual. »

—Je veux une p'tite mule, dit un deuxième.

—Moé, je veux une tortue, ajouta un troisième et ainsi de suite pour toute la bande. Chacun désirait faire tailler son animal favori.

Et ainsi le beau Sauvage leur taillait toutes sortes de choses, qui aussitôt sculptées se mettaient à marcher toutes seules comme si elles étaient en vie.

Le fils du vieux roi, du nom de Tit-Jean, voyant ça, en voulut un lui aussi : « Tu devrais m'en faire un, moé itou. »

—Ah ! non, pour toé ce sera ben difficile. Faisons un marché ; je te ferai le plus beau des jouets si tu fais ce que je te demande. Il s'agirait d'aller trouver ta mère, faire semblant de rien, et lui emprunter les clefs de son tablier. Apporte-moé les pour m'ouvrir la porte. Et je te ferai le plus beau p'tit joual sur terre, comme jamais un p'tit garçon peut en posséder. Tu pourras t'embarquer à cheval dessus et il se promènera tout seul.

—Oui, je veux bien essayer, dit le fils du roi, nommé Tit-Jean.

Aussitôt, il court chez sa mère et lui dit : « M'man, quelque chose me pique dans la tête, je ne sais pas ce que j'ai. »

Doucement, elle lui prend la tête entre les genoux et commence à fouiller dans ses cheveux. Lui, durant ce temps, passe sa main dans son tablier et lui chipe

—Ah! dit-il à sa mère, ça va maintenant, je suis correct.

Il se lève d'une traite et court à la prison pour ouvrir la porte du beau Sauvage. Fidèle à sa parole, le beau Sauvage lui taille un p'tit joual en bois et l'enfant gambadait de joie là-dessus partout et ça marchait tout seul.

—Asteure, lui dit le beau Sauvage, je m'en vais, mais si jamais, mon p'tit garçon, tu es en peine et que tu es mal pris, pense à moé et je serai à toé aussitôt.

—Entendu, dit le fils du roi en lui souhaitant bonne chance.

Et voilà le beau Sauvage qui file aussitôt vers les bois.

Le soir venu, le vieux roi voulut rendre visite au beau Sauvage en prison, et! à sa grande colère la porte était ouverte et le beau Sauvage était parti.

Entre-temps, Tit-Jean, fils du roi, se mit en route vers la maison pour aller porter les clefs à sa mère. Il voulut utiliser le même manège et comme sa mère allait lui fouiller les cheveux, il tenta de remettre les clefs dans son tablier... Mais malheur! les clefs tombèrent par terre.

—Ah! misère, se plaignit-elle, le paquet de clefs! Dis-moi pas que tu m'as volé mon trousseau de clefs pour délivrer le beau Sauvage?

—Oui, il m'a fait le plus beau p'tit joual...

—Ah! malheur! c'est-y possible! Ton père va te tuer s'il l'apprend, ou te flanquer en prison pour la vie. Mon p'tit garçon, vite! sauve-toé, file par la route et ne reviens plus jamais icitte.

Ainsi fit Tit-Jean, le fils du roi, et il s'en allait sur la route, les yeux pleins de larmes et fort attristé d'avoir dû quitter son foyer à jamais. Après des milles et des milles à pied, tantôt sur la route, tantôt en forêt, très épuisé il s'endormit au pied d'un arbre, à la lisière d'un bois.

En se réveillant il pensa soudain à son beau Sauvage ! et clac ! aussitôt le beau Sauvage fut devant lui.

—Pauvre p'tit garçon, le consola le beau Sauvage, pourquoi as-tu tellement de peine ? Brailler toute la nuit et avoir fret, toé qui demeura dans un si beau château. Et joignant le geste à la parole, il lui souhaita un beau château pour l'abriter à la chaleur et le remettre de sa longue et pénible marche.

Au matin, lorsque Tit-Jean, le fils du roi s'éveilla frais et dispos, le beau Sauvage lui dit :

« Asteure, tu vas venir avec moé où j'irai te conduire chez un autre roi. Là tu seras à ton aise et bien traité. Mais si jamais tu es mal pris, pense à moé et je serai à toé aussitôt. »

Ainsi firent-ils, marchent, pis marchent aujourd'hui, marchent demain, arrivent avant-hier au matin. Un très beau château de pierre se dressait droit devant eux.

—C'est icitte, lui dit le beau Sauvage. Frappe et engage-toé comme p'tit jardinier. L'autre jardinier n'aimera pas ça et te donnera des coups de râteau sur les doigts. Tu iras te plaindre à la princesse et elle prendra ta défense. Si ton travail leur plaît, tu demanderas au roi ton propre jardin en arrière

de la grange. Mais quand tu seras tout seul, pense à moé et je serai là pour t'aider.

Tel qu'entendu, Tit-Jean, le fils du roi s'engage au château comme p'tit jardinier. De temps en temps, il faisait de la bonne ouvrage et les choses commencèrent à se placer.

Mais souvent, l'autre jardinier, jaloux de ses récoltes lui tombait sur le dos: « C'est pas de même qu'on fait ça ! lui criait-il par la tête, pis c'est comme ci, pis c'est comme ça, va-t-en si t'es pas capable de le faire comme du monde », et vlan ! un jour, en colère, il lui flanque un coup de râteau sur les doigts.

Immédiatement Tit-Jean s'en plaignit à la princesse et entre deux larmes lui demanda: « Je n'y vais plus travailler-là. Serait-y possible de demander à Sire mon roi de me donner un morceau de terre, derrière les écuries, derrière la grange. Je m'en ferais un p'tit jardin, le plus beau qui soit, vous allez voir... »

—Pauvre p'tit garçon, en seras-tu capable ?

Finalement, ils allèrent ensemble trouver le roi qui lui demanda: « Ah ! pauvre p'tit garçon ? Qu'iras-tu faire là ! C'est plein de gros arbres partout. »

Mais la princesse d'ajouter son grain de sel:

—Donnez-y donc, poupa, ce n'est qu'un enfant, il est tout jeune, et probablement sans parents et sans foyer, et sûrement égaré. Il n'a rien à lui et ça lui ferait tant plaisir.

—Ah ! c'est bon, agréa le roi, prends-le et garde-le.

Après le souper, Tit-Jean s'en va derrière la grange où se trouvait son lopin de terre et dit:

« Beau Sauvage, à moé », et celui-ci, pouf, aussitôt

d'apparaître : « Que veux-tu ? » lui demanda-t-il.

— Ben, tel que tu m'as suggéré, j'ai demandé un bout d'terre au roi et il me l'a donné, c'est icitte !

— C'est bon, lui dit le beau Sauvage, couche-toé et dors.

Le beau Sauvage promptement se met à la besogne. Il souhaite que tous les arbres soient arrachés, ébranchés puis cordés l'un sur l'autre. Ensuite, il souhaite que les souches et les racines soient déterrées à net, et le terrain tout nettoyé ! Ainsi fut fait, oh ! le p'tit gars avait le plus beau carré qui pouvait se faire. Durant la nuit, il lui fit ses allées avec toutes sortes de plantes, des oignons, des concombres ; tout était prêt, y'avait rien de plus beau à voir. Entre les allées, il souhaite une belle grande allée en plein centre qui allait d'un boutte à l'autre du jardin, et là, dans un arbre, il fit monter une très belle balançoire pour le vieux roi quand celui-ci irait le visiter.

Au matin, le beau Sauvage le réveilla et lui dit en lui montrant son jardin :

« Tiens, c'est fait. Ne fais voir de rien et demande à la princesse et au vieux roi des graines de semence. Ah ! le vieux roi va bougonner mais la princesse pendra ta part. Pis ce soir, appelle-moé. »

Comme c'était en arrière de la grange et des écuries, jamais le vieux roi n'allait là, ni la vieille reine, ni la princesse, en somme personne n'allait là. Tel qu'entendu, Tit-Jean alla trouver le roi pour avoir des graines de semence, mais celui-ci répondit :

— Ah ! ben ! non ! c'est du gaspillage pour rien.

Mais la princesse dit :

« Whoâ ! poupa, des graines de semence... y'en a

plein le magasin ! vous vendrez jamais tout ça et ça va se gaspiller quand même, tant qu'à les jeter, aussi bien les lui donner. »

— Ah ! ben, d'accord, fit le roi, donne-lui-en.

Au magasin du roi, la princesse lui donna des graines de toutes sortes, de tout ce que le magasin contenait.

Au soir venu, derrière la grange, Tit-Jean dit : « Beau Sauvage, à moé. » Et du pareil au même, celui-ci d'apparaître et lui dit de se coucher et de dormir.

Le beau Sauvage sema les graines de semence partout et durant la nuit elles se mirent à pousser, et tellement qu'elles devinrent des plantes et produisirent des fruits et des légumes comme au meilleur des récoltes. Le tout avait poussé durant la nuit, des concombres longs comme ça, des carottes, des oignons, des betteraves, des radis, du blé d'Inde, en somme de tout ce qui était. Ah ! et pis sur les bords de la grande allée, d'un bout à l'autre, à chaque pas, c'était plein de fleurs.

Au matin, Tit-Jean s'empressa d'aller voir son jardin, oh ! mais c'était beau, y'avait rien de plus beau.

Mais le beau Sauvage l'avertit de ce qui était à venir : « Dans une journée ou deux, le vieux roi partira pour la guerre pour défendre son pays. Tu offriras tes services mais il n'en voudra pas. Fais-en pas de cas, attelle le gros Billie gris et après son départ avec ses troupes, appelle-moé. »

— C'est bon, lui promit Tit-Jean.

Entre-temps, durant la journée, Tit-Jean s'en va trouver le roi, la reine et la princesse pour leur montrer son jardin : « Venez voir mon p'tit jardin, comme il est beau, tout est levé, poussé, prêt à manger. J'ai des

concombres, ben plus beaux que ceux du jardinier.»

Mais le vieux roi qui préparait la guerre à venir, ne voulut point, prétextant qu'il n'avait pas le temps. Et la princesse enfin parvint à le convaincre: «Allez-y, donc, poupa, mouman, pour lui faire plaisir, lui qui est toujours prêt à vous rendre service quand vous le voulez.»

—C'est bon, dit le roi, allons-y, toé, pis moé, pis la reine.

On alla donc tous ensemble voir derrière les écuries, et... oh! mais quel jardin! Tout était nettoyé, de chaque bord et tout le tour, les arbres ainsi que les arrachis et c'était tout cordé pareil comme une clôture et rien ne pouvait passer là.

—Diable! tu as travaillé, Tit-Jean, murmura le roi plein d'admiration.

—Ah! quand je suis tout seul, je travaille, jour et nuit.

Les gardes du corps trouvaient ça beau eux itou: «Regardez donc!» disaient-ils entre eux, tout surpris, et l'un d'ajouter: «Et regarde donc, pour le roi et la reine, une belle balançoire au boutte du jardin pour se reposer.»

Le vieux roi y emmena sa reine et tous deux de s'asseoir, car la marche les avait fatigués; il était très grand ce jardin-là.

—Ah! ben! reprit le roi, mon Tit-Jean, t'es un gars ben capable.

Et la princesse de l'admirer encore plus, c'était pas des farces, et c'était Tit-Jean par icitte et Tit-Jean par là.

Cependant, un soir, après quelques jours, le roi com-

mençait à parler de préparatifs de guerre, de mobiliser ses soldats, qu'il fallait amasser des troupes un peu partout... pis...

—Où voulez-vous aller, Sire mon roi? l'interrompt Tit-Jean à brûle-pourpoint.

—Ah! faut que j'aille me battre encore une fois, poursuit le roi, et je reviendrai, je ne sais ni quand ni comment...

—Bosh! s'offrit Tit-Jean, si vous y allez, moé itou j'y vais.

—T'as pas de joual, t'as rien, se moqua le roi.

—Je vais prendre le gros joual gris nommé Billie, et j'irai, vous verrez...

Ah! tout le monde éclata de rire, un enfant partir avec eux autres, a-t-on jamais vu? et une vieille picouille comme Billie, ha! ils la trouvèrent bien drôle celle-là.

Tit-Jean décide de prendre les devants, attelle son gros Billie gris et debout derrière une grande charette part pour la guerre! De temps en temps, il montait sur son joual, de temps en temps, il grimpait dans sa charette, et file par là, et si bien... qu'il arrive dans un trou de boue, s'embourbe et n'est plus capable de s'en sortir.

Quelque temps après, s'amène le vieux roi, suivi de ses soldats, qui, le voyant en si mauvaise posture, lui cria: «Va-t-en à la maison, Tit-Jean, t'as pas d'affaire icitte», et les soldats de se moquer de lui: «Vire vers la maison, vire de bord avec tes affaires, pis va te chercher des navots pour soigner tes animaux!»

Ah! mais c'était pas ça! Aussitôt que le dernier homme, le dernier des soldats eût passé, Tit-Jean dit:

« Beau Sauvage, viens à moé. »

Pouf ! il apparaît aussitôt et lui demande : « Que veux-tu ? »

— Ben, le roi est passé ainsi que le dernier de ses soldats.

— D'accord, endors-toé.

Immédiatement, il lui souhaite le plus beau des jouaux sous le soleil, un costume de guerre flambant neuf, et un sabre du plus bel or. Puis le réveillant il ajoute : « Tiens ! Tit-Jean, c'est fait, et je te souhaite d'être un beau prince ! Garde ton sabre à la main car il est magique et te servira à trancher les rangs, tu n'auras qu'à placer le sabre dret devant toé. Fais une bordée au travers de la première rangée et reviens me trouver. »

Au galop, Tit-Jean le prince arriva vers son roi et lui cria : « Rangez-vous, Sire mon roi, j'arrive pour donner la revanche », et rejoignant le premier rang ennemi, il place son sabre devant lui et commence à les faire tomber.

« Quartier, supplia la première rangée, quartier ! » Et tel que conseillé par le beau Sauvage, il les abandonna à leur sort pour s'en retourner à ses champs de navots.

Le roi, le voyant passer lui cria de s'arrêter, car il voulait connaître son sauveteur pour le remercier. Le beau Sauvage lui avait conseillé de ne pas s'arrêter, de ne pas s'attarder et il passa au nez du roi sans même ralentir son joual. Aussitôt qu'il faut avec le beau Sauvage, celui-ci le transforma de nouveau en Tit-Jean, le p'tit jardinier, qui, avec sa charette pleine de navots et son Billie gris, s'en revenait des champs paisiblement pour soigner ses animaux.

Au soir venu, le vieux roi, de retour au château se mit à conter les événements de la journée: «...et un beau prince est venu avec un joual si rapide et un sabre si tranchant, que d'une ronde il fit tomber toute la première rangée. L'ennemi demanda quartier pour demain et va falloir se reprendre demain matin.

—Ah! dit Tit-Jean, ce beau prince, yé pas si beau que moé, Sire mon roi.

—Hop! Tit-Jean, que dis-tu là, pas plus beau que toé?

—D'abord que je vous l'dis.

Mais la princesse, encore une fois, s'interposa: «Laissez-le faire poupa, ce n'est qu'un enfant.»

Le lendemain matin, c'est du pareil au même, Tit-Jean voulut se joindre à l'armée du roi et celui-ci ne voulut pas. Mais Tit-Jean fit à sa tête et cette fois-ci attela le gros joual blanc à sa vieille charette. Le vieux roi et ses soldats passèrent devant lui en se moquant: «Retourne à tes navots, ça te vaudra mieux.»

Quand le dernier des soldats eut disparu, Tit-Jean dit: «Beau Sauvage, viens à moé.»

—Que veux-tu? demanda le beau Sauvage en apparaissant.

—Je veux assurer la revanche de Sire mon roi.

—Ah! tu l'auras, lui dit le beau Sauvage, en transformant son joual blanc en coursier beaucoup plus rapide que le premier et lui en beau prince, et il ajouta, ce matin, il te faudra faire face à deux rangées, fais deux tours en pointant ton sabre dans leur direction, puis comme de coutume, retourne promptement vers icitte. Ne t'arrête pas, même si le vieux roi veut te connaître. S'il fait serrer les

rangs trop fort, tire sur les guides et ton joual va sauter par-dessus, puis au galop reviens me voir.

—C'est bon, répliqua Tit-Jean, et le voilà soudain qui s'amène au plus fort de la bataille: Laissez-moi passer, Sire mon roi, lui cria-t-il, je prends votre revanche aujourd'hui.

Tous les rangs du roi s'écartèrent et Tit-Jean passa en avant de l'armée, le sabre pointé devant lui. Il fait un tour, et toute la première rangée tombe en morceaux. Il vire de bord, rien que sur une patte et fait un deuxième tour et abat toute la deuxième rangée. De l'armée ennemie, il ne restait plus qu'une petite troupe en arrière qui le supplia: «Quartier pour demain?» Bon prince, il leur cria: «Quartier pour demain! Quartier pour demain.»

Le vieux roi, voyant ça, fut fort intrigué de cet allié et ordonna à ses soldats: «Collez-vous, serrez les rangs, il faut l'attraper cet homme-là qui savait si bien me servir.»

Mais Tit-Jean voyant la manœuvre, serre les guides, et click! son joual prend du reculons et youpe! saute dans les airs... pour atterrir à un demi-mille plus loin, de l'autre côté des tranchées, où l'attendait le beau Sauvage.

—Comment ça s'est passé? demanda celui-ci.

—Très bien, grâce à tes conseils, le remercia le beau prince. De nouveau, il fut transformé par le beau Sauvage en Tit-Jean qui, avec le gros joual blanc attelé à une vieille charette pleine de navots, s'en allait paisiblement soigner ses animaux...

Au soir venu, alors que tous étaient attablés, le vieux roi prend la parole: «Encore aujourd'hui, un beau

prince est venu, différent du premier et beaucoup plus rapide, tellement qu'il nous a déjoués, a sauté par-dessus nous autres comme une balle... J'sais pas l'diable qui c'est, mais demain s'il s'en présente un autre, mort ou vif, on l'aura; faut savoir qui c'est cet homme-là...»

—Pas plus beau que moi, Sire mon roi, ajouta Tit-Jean.

Le vieux roi, choqué, veut le mettre en prison mais encore une fois la princesse le protège.

Le lendemain matin, les voilà tous partis vers la guerre, avec le vieux roi à la tête qui leur dit: «Aujourd'hui, c'est la dernière journée, soit qu'on gagne ou soit qu'on perde.»

—Bah! dit Tit-Jean, j'irai avec vous autres et vous serez tous de retour sains et saufs.

Mais le vieux roi n'en fait pas de cas et les soldats se moquant de lui, l'un d'eux demande: «Comment iras-tu là?»

—Oche! avec la vieille jument blanche, qui a toutes les côtes sorties, pis les hanches comme des balais, c'est avec ça que j'irai.

—Ah! tu n'iras pas loin avec ça, se moqua un autre, elle tombera en chemin...

—J'y vais pareil... et aussitôt il prend les devants avec la vieille jument blanche attelée à sa grosse charette et ça passait pas là! patapoum! poum! poum! patapoum! poum! poum! pif! paf! avec trois ou quatre pets et la queue tout croche, et envoie par là!

Un quart de mille plus loin, les voilà embourbés jusqu'au cou dans un trou de boue! hen! ils n'étaient

plus capables de se déprendre.

Le vieux roi r'soud par derrière avec sa troupe et lui crie en passant: « Va-t'en à la maison, Tit-Jean, va-t'en à la maison. »

Mais Tit-Jean ne voulait rien savoir et leur répondit: « J'y vais, j'y serai, m'a y être, vous allez voir! »

Aussitôt qu'ils furent passés, Tit-Jean dit: « Beau Sauvage, viens à moé. »

Pouf! aussitôt il apparaîit et dit:

—Aujourd'hui, c'est la dernière journée. Ne donne pas de quartier, abats les tous. Ce cheval est trois fois plus rapide que les deux premiers, ils n'auront pas le temps de te toucher. Tu verras trois rangées de soldats, fais trois rondes, et à chaque ronde, abats toutes les têtes, avec ce sabre qui peut trancher à cent lieues à la ronde. Quand tu auras terminé, les rangs du roi vont se serrer, car il veut t'attraper pour savoir qui tu es. Il ne t'aura pas et de rage te lancera la pointe de son épée au pied où elle cassera sous le choc. Quand tu te sentiras pincé, ordonne à ton cheval de filer vers les airs et viens me rejoindre.

—C'est bon, dit Tit-Jean, aussitôt transformé par les soins du beau Sauvage en un très beau prince, avec un sabre d'or et une jument d'un blanc de neige.

Sur le champ de bataille, Tit-Jean fit tel que lui conseilla le beau Sauvage, et le roi en le voyant venir ordonna à ses soldats: « Le voilà! le voilà! rangez-vous, laissez-le passer! »

Ouf! il passa comme une balle entre les rangs, et tellement vite que l'heure courait par derrière!

En arrivant devant l'armée ennemie, il cria : « Hue ! Hu...u...e ! voilà une tournée, fais le tour mon joual ! » et d'un coup de sabre il abat la première rangée. Le joual se lève sur deux pattes, fais le tour une deuxième fois, pis zoume ! Tit-Jean lève son sabre et abat la deuxième rangée. De tous bords, de tous les côtés, ça criait : « Quartier pour demain ? » mais pas de quartier, il abat toute la troisième rangée, toute à terre.

Tit-Jean se dirige aussitôt vers son roi et lui crie : « A vous la victoire Sire mon roi, mais moé je m'en vais. »

Le voyant approcher, le roi ordonne à ses troupes de serrer les rangs pour l'attraper, mais peine perdue. Alors, le roi, dépité, s'écria : « Mort ou vif, je l'aurai », et il lui lança son sabre dont la pointe alla frapper Tit-Jean au-dessous du pied. Le sabre casse et tombe à terre. Tit-Jean serre les guides pis zoom ! le joual file dans les airs et retombe près du beau Sauvage. Celui-ci lui demanda aussitôt : « Pis, comment ça s'est passé ? »

— Ça s'est ben passé, mais j'ai une pointe d'épée du roi plantée sous le pied.

— Laisse-la telle quelle. Fais voir de rien devant le roi pour asteure. Demain rends-toi à ton p'tit jardin et pense à moé.

— C'est bon, j'y serai, promet Tit-Jean.

Au soir venu, le vieux roi raconta aux autres le déroulement de la journée, qu'un beau prince était venu les défendre et qu'il n'avait pu l'attraper mot ou vif :

— ...Oh ! j'suis bien content qu'il soit vivant, continua le roi, il a été ben bon pour moé.

—Pas meilleur que moé, Sire mon roi, reprit Tit-Jean.

Ah! motadit, le roi furieux, voulut le faire mettre aux fers! mais la princesse s'opposa en disant au roi:

—Non, pas pour des mots comme ça. On sait jamais, poupa, ce qui se brasse, on ne connaît pas tout. Attendez un peu, vous dites que la pointe de votre épée s'est plantée dans son pied? Faites donc battre des bans. Que celui-là se présente qui a la pointe dans le pied, qu'il soit tordu ou bossu, vous le saurez en comparant la pointe dans le pied avec le restant de votre épée. Ainsi il aura sa récompense et s'il est considéré de m'offrir en mariage, on se mariera.

—Bon, ma princesse, tu as raison, laissons faire Tit-Jean.

La princesse avait remarqué que Tit-Jean boitait un peu, qu'il tirait de la jambe et elle se dit en elle-même: «Pourtant... il a mal à un pied, Tit-Jean, il boite un peu, et quand il vient au château, mine de rien, il marche les fesses serrées en motadit! Il faisait voir de rien malgré tout son mal...»

Durant la journée, Tit-Jean au jardin attendait le beau Sauvage sans que personne ne s'en aperçoive, et celui-ci immédiatement le mit au courant: «Tit-Jean, dit-il, surveille tes gestes et tes paroles. Le roi fera battre des bans pour connaître son sauveteur. Beaucoup se présenteront, simulant un mal de pied. Certains se planteront un clou dans le pied, d'autres des bouts de broches, d'autres un bout de faux ou de faucille... mais ça ne pognera pas. La princesse s'est déjà aperçu que tu boitais et voudra te faire voir par

le roi. Celui-ci ne voudra pas croire que le beau prince c'est toé et te fera venir à la longue. Fais voir de rien et vas-y. »

—C'est bon, promet Tit-Jean.

Ainsi le roi fit battre les bans et beaucoup se présentèrent au château. Oche ! le premier qui arriva avait un bout d'faucille dans l'pied, mais le roi en y plaquant son bout d'épée lui dit :

« Non, cé pas toé, mon bout d'épée ne s'y ajuste pas. Et même l'épée d'un autre ne ferait pas, car la mienne est brisée de telle façon et est de pur acier. »

Puis la file s'allongea, de jour en jour, les uns avec un bout de fourche, les autres avec un bout de broche, certains avec un bout de faux ou de faucille. Ah ! ils se présentèrent ainsi avec toutes sortes de motadites choses dans le pied et les plans les plus abominables, et ainsi jusqu'au dernier, alors que le roi dit à la princesse :

« Ah ! pauvre princesse, tout l'monde est passé et par mer et par terre, et personne ne convient. On ne saura jamais qui est le beau prince. »

—Non, poupa, répliqua-t-elle, il y a encore quelqu'un qui n'est pas venu.

—Ouais ? Qui ça ? ma belle princesse ! dis-le-moé ?

—Il y a Tit-Jean, dans son jardin en arrière, qui est si fin pour nous. Saviez-vous qu'il boite ?

—Oh ! je ne m'en suis pas aperçu.

—Ben ! vrai de vrai ! il a quelque chose à un pied.

—Ouais ! Foi de roi que je suis, qu'on aille le chercher.

Aussitôt quatre valets partent pour aller chercher Tit-Jean et le ramener au château.

—Ah ! dit-il en arrivant, qu'y-a-t-il, Sire mon roi ?

—Tit-Jean, dit le roi, on dit que tu boites, que t'as mal à un pied ?

—Ah... ! non, ce n'est rien, seulement une entorse aux jointures, que je me suis faite l'autre jour en tombant dans l'trou avec ma jument...

—Ote donc ta chaussure pour voir, ordonna le roi.

—Ah ! non !

« Tu vas l'ôter ou bedon... ! Mes valets, ôtez-lui », leur commanda le roi.

Les quatre valets s'exécutèrent aussitôt et lui enlèvent sa chaussure et tous virent qu'il avait une gale sous la plante du pied.

« Ouais ! dit le roi et il ordonna à sa servante : Qu'on aille chercher de l'eau chaude et du savon. »

La servante eut tôt fait de laver la plaie et lorsque la gale fut enlevée, le roi y appliqua doucement son bout d'épée, et clac ! les deux bouts se joignirent l'un à l'autre.

—Ouais ! s'étonna le roi, mon restant d'épée se joint à celle de ton pied...

—Ainsi que je vous le disais, Sire mon roi... pas plus beau que moé... je vous disais la vérité.

—Puisque c'est de même, répliqua le roi, Tit-Jean tu vas marier ma princesse, si elle veut de toé, et tu auras la moitié de ma couronne.

—Ah ! si vous croyez que je l'ai méritée, j'en suis ben content !

—Oui, tu l'as gagnée ! le félicita le roi.

Et l'on fit de très belles noces qui durèrent plusieurs jours. Quant au beau Sauvage, il continua de vivre avec eux autres, lui et plus tard, avec sa femme. Quant

au jardin, il continue de saison en saison de produire les plus beaux légumes et les plus beaux fruits du royaume.

Mais moé, j'eus beau essayer de me chiper des concombres de là et y'a pas moyen; quand ils m'aperçoivent, ils me reçoivent avec trois ou quatre coups de pied au cul, pis ils m'envoyent r'voler sur une queue de souris pour venir vous conter ce conte-là par icitte.



...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...



CET OUVRAGE
COMPOSÉ EN TIMES CORPS 12
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR PAPIER BOUFFANT SUBSTANCE 120
À 3000 EXEMPLAIRES
LE QUATRE NOVEMBRE MIL NEUF CENT SOIXANTE-QUATORZE
PAR LES TRAVAILLEURS DE L'IMPRIMERIE
DES ÉDITIONS MARQUIS LIMITÉE
À MONTMAGNY
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE L'AURORE.

Imprimé au Québec



Collection le goglu

déjà paru

Les Contes de Jos Violon, Louis Fréchette



Le Québec, c'est le pays des conteurs. On en connaît beaucoup qui, dans notre passé, ont tenu le crachoir et serré le vent, tirant à eux les nombreuses légendes des vieux pays qu'ils transformaient avant de les habiter complètement. Qu'on se rappelle, par exemple, Jos Violon et sa parlure d'insécrable^{*} heureux. Mais le monde contemporain québécois a aussi ses conteurs, recrutés comme l'écrit Robert Lalonde, parmi les constructeurs de chantiers, les camionneurs, les pilotes de brousse, les prospecteurs et les vieux trappeurs. L'un d'entre eux, Jos Provost de la Rivière du Lièvre, est célèbre. Parti à sa recherche, Robert Lalonde, au terme d'une longue errance dans les pays québécois, nous le ramène ici, dans huit contes, pour la plupart inédits, qui nous font voyager de belle façon au pays fabuleux, parce que nôtre, de la légende.

Poète et ethnologue, Robert Lalonde est aussi l'auteur des *Contes-du-Portage*.

La Belle Reliure

BNQ



000 340 148